



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

MERCURE DE FRANCE, DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES!

M A R S , 1 7 7 3 .

Mobilitate viget. VIRGILE.



A P A R I S ,

Chez LACOMBE, Libraire, Rue
Christine, près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE Libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv: que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, Libraire, à Paris, rue Christine.

*On trouve aussi chez le même Libraire
les Journaux suivans.*

JOURNAL DES SÇAVANS, in-4° ou in-12, 14 vol. par an à Paris.	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
L'AVANTCOUREUR, feuille qui paroît le Lundi de chaque semaine. L'abonnement, soit à Pa- ris, soit pour la Province, port franc par la poste, est de	12 liv.
JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE par M. l'Abbé Di- nouart; de 14 vol. par an, à Paris, 9 liv. 16 s.	
En Province, port franc par la poste,	14 liv.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE; port franc par la poste; à PARIS, chez Lacombe, libraire,	18 liv.
L'OBSERVATEUR FRANÇOIS A LONDRES, 24 vol. par an, à Paris,	30 liv.
En Province, franc de port par la poste,	36 liv.
JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE, 24 vol.	33 liv. 12 s.
JOURNAL politique de Bouillon & supplé- ment;	18 liv.
EPHÉMÉRIDES DU CITOYEN, 12 vol. par an, port franc, à Paris,	18 liv.
En Province,	24 liv.
LE SPECTATEUR FRANÇOIS, 15 cahiers par an; à Paris,	9 liv.
En Province,	12 liv.
LA NATURE CONSIDÉRÉE, vingt-cinq cahiers par an,	14 liv.
En Province,	18 liv.
LA MUSE LYRIQUE ITALIENNE avec des paroles françoises, basse chiffrée & accompagnement, 12 cahiers par an, à Paris,	18 liv.
En province;	24 liv.

A ij

Nouveautés chez le même Libraire.

- ANNALES de la Bienfaisance*, 3 vol.
in-8°. br. 6 l.
- Lettres du Roi de Prusse*, in-18. br. 1 l. 16 s.
- Eloge de Racine avec des notes*, par M. de
la Harpe, in-8°. br. 1 l. 10 s.
- Réponse d'Horace en vers*, 12 s.
- Fables orientales*, par M. Bret, 3 vol. in-
8°. brochés, 3 liv.
- La Henriade de M. de Voltaire, en vers la-
tins & françois*, 1772, in-8°. br. 2 l. 10 s.
- Traité du Rakitis, ou l'art de redresser les
enfants contrefaits*, in 8°. br. avec fig. 4 l.
- Lettres d'Elle & de Lui*, in 8°. b. 1 l. 4 s.
- Le Phasma ou l'Apparition, histoire grec-
que*, in-8°. br. 1 l. 10 s.
- Les Muses Grecques*, in-8°. br. 1 l. 16 s.
- Les Nuits Parisiennes*, 2 parties in-8°.
nouv. édition, broch. 3 liv.
- Les Odes pythiques de Pindare*, in-8°.
broché, 5 liv.
- Le Philosophe sérieux, hist. comique*, br. 1 l. 4 s.
- Du Luxe*, broché, 12 s.
- Traité sur l'Equitation*, in-8°. br. 1 l. 10 s.
- Monumens érigés en France à la gloire de
Louis XV, &c. in-fol. avec planches,
rel. en carton*, 24 l.
- Mémoires sur les objets les plus importants de
l'Architecture*, in-4°. avec figures, rel. en
carton, 12 l.
- Les Caractères modernes*, 2 vol. br. 3 l.
- Maximes de guerre* du C. de Kevenhuller, 1 l. 10 s.
- Airs choisis de Maîtres Italiens avec des
paroles françoises*, 1 l. 16 s.



M E R C U R E
D E F R A N C E.
M A R S, 1773.

PIÈCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

LA CHASSE AU MIROIR.
Conte à Mlle L***, R***.

COMME l'alouette, au miroir
Une fille se prend ; mon conte le fait voir.
Lucas est le héros, l'héroïne, Laurette.
Ils s'aimoient tous les deux à la mode des champs,
C'est-à-dire d'amour parfaite.
Hélas ! rien n'est sujet à plus de contretens,
L'ornement du hameau, l'honneur de sa famille,

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Aussi fraîche qu'un lys, Laurette étoit gentille ;
Mais avec un bon cœur, c'étoit un vrai latin
Qui faisoit bien du mal, un petit monde enfin.
Ainsi la désignoit le Seigneur du village ,
Qui vouloit exprimer les graces qu'au bel âge ,
Un geste, un mot, un rien semblent multiplier.

Il eût voulu la marier ;

Mais pour elle Lucas avoit peu d'avantage.
C'étoit un beau Monsieur qu'elle avoit enflammé.
Laurette de changer eut quelque fantaisie ;
Car toute fille en a. Gonflé de jalousie
Lucas ne dormoit plus, lui, qui fier d'être aimé ,

Dormoit jadis d'un si bon somme.

On lui trouvoit du sens, même il étoit malin.
De la chasse au miroir il lui parle un matin.
Laurette l'y suivit. Au fonds, c'étoit son homme.
Lucas le sentoit bien, &, malgré son chagrin ,
Au cœur de sa maîtresse il pénétroit mieux
qu'elle :

Volontiers au Seigneur il eût cherché querelle.

Les voilà donc partis à la chasse au miroir.

Lucas pour des raisons, Laurette pour la voir.

Pour elle les manteaux étoient choses nouvelles ;

Chemin faisant la friponne jasoit ,

Du château, du Seigneur en contoit des plus
belles.

Admiroit tout, & de joie en sautoit.

Venoient les beaux Messieurs, leur pompeux éta-
lage ,

Leurs airs qu'on imitoit, ainsi que leur langage.
Lucas rongeoit son frein & détournoit les yeux.

Lorsqu'on arrive dans la plaine,
Le soleil sans nuage y darde tous ses feux.
L'air retentit du chant de l'alouette vaine.
Je vous ferai chanter, dit Lucas aux oiseaux,
Il dresse les piquets, il étend les manteaux.

Le miroir qu'il agite à terre
Tourné vers le soleil, réfléchit ses rayons.
L'alouette qui voit de loin briller de verre,
Pour s'y mirer, du ciel quitte les régions,
Et préfère au flambeau qui donne à tout la vie,
Le brillant emprunté d'un verre sans chaleur
Qui ne luit que pour son malheur.

Laurette, des oiseaux admire la folie.
Lucas est attentif; lorsque, près du manteau,
Il voit mes imprudens donner dans le panneau;
Sous les laes rabattus il enferme sa proie.

» Mettons en liberté ces pauvres innocens,
» Dit Laurette à Lucas qui s'élançe avec joie.
» — Je veux t'en regaler... Ils me paieront mon
» tems.

» Tuons-les — Ah ! pour eux je te demande
» grace.

» — Laurette, dit Lucas, d'un ton plus sérieux :
» Tu voudrois faire grace à ces ambitieux ?
» Et crois-tu qu'au château toi-même on te la
» fasse ?

8 MERCURE DE FRANCE.

» Toi , qui comme eux , préfère un éclat impos-
» teur

» A ton ami Lucas dont tu fais le malheur.»

Laurette , en rougissant , écoute la sermone ;

Le repentir ne tarde pas.

Elle saute au cou de Lucas ,

Et le plus doux baiser est toute sa réponse.

Les oiseaux cependant avoient repris l'essor.

Un cœur content veut bien qu'on partage son
fort.

Rendue à son état , à son ami fidelle ,

Laurette crût encore en mérite , en beauté.

En beauté , je le crois , car la sagesse est belle.

Et l'hymen mit le comble à leur félicité.

O vous , pour qui ce conte est un trop foible
hommage ,

L** , de Lucas que n'ai-je le bonheur !

Vous avez de Laurette & l'éclat & le cœur ;

Mais on ne pense pas chez nous comme au vil-
lage.

Par M. Girard-Raigné.

L E B R E L A N.

*A l'Auteur de la pièce intitulée le Wisck,
qui a paru dans le premier volume du
Mercure de Janvier de cette année.*

Vous renoncez au Wisck, & moi c'est au Bre-
lan;

Ecoutez, s'il vous plaît, le coup le plus piquant.
Je veux être damné si, de toute ma vie,
On m'y voit faire encore une seule partie.

Je perdois l'impossible & maudissois le sort,
C'étoit le dernier tour, je me cave au plus fort.
Il m'arrive trois rois; j'étois premier, je passe.
Céphise va du jeu. — Permettez que je fasse
Une fiche de plus, répondis-je aussi-tôt.
Une fiche! un contrat. — Je la prends vite au
mor,

Et je fais mon va-tout, desirant qu'elle tienne;
Elle tient, moi d'abord j'annonce mon ancienne,
Et je montre trois rois, en avançant la main
Pour m'emparer du jeu, me croyant sûr du gain;
Mais un moment, Monsieur! me dit alors Cé-
phise,

Les Dames vont devant, les miennes sont de
mise,

A ▼

10 MERCURE DE FRANCE.

Celle de cœur retourne , & j'en ai trois ici ;
Pour leur manquer , Monsieur , je vous crois trop
poli ;

Comment donc m'écrié - je , un Breton quatrième !
Je me reconnois - là , peut-on jouer de même !
Quatre dames encor qui viennent m'égorger !
Il n'en faut qu'une , hélas , pour nous faire enra-
ger !

Enfin , après avoir lâché cette sottise ,
Je donne , sans souffler , mon argent à Céphise ;
Mais , piqué jusqu'au vif , je me recavo encor ,
Et je mets devant moi douze ou quinze louis d'or ,
Comptant de mon côté voit revenir la chance ,
Et me refaire un peu par un coup d'importance.

Chacun s'examinoit , n'osant ouvrir le jeu.
Erasme étoit second ; mais il n'avoit pas lieu
De faire son argent avec un flux en pique.
Moi , j'avois trente & un , & d'abord je me pique
En faisant vingt écus pour l'avant dernier-coup.
Erasme qui perdoit , hésite , & fait va-tout ;
Mon homme , dis-je alors , voudroit bien que je
brûte ;

Mais qu'importe , je tiens : jamais je ne recule.
Je baisse trente & un que j'avois en carreau ;
Céphise avoit le dix ; peut-on un jeu plus beau !
Deux piques lui restoient , Erasme s'en empare.
Il gagne avec son flux , & , sans me dire gare ,
Il tire tout l'argent que j'avois devant moi.

Un coup restoit encor, c'étoit le coup du roi ;
 Comment dans un seul coup veut-on qu'on se ra-
 crochè?

J'étois anéanti : je fouille dans ma poche ;
 J'en retire ma bourse, & la mets sur le jeu ;
 J'emprunte encor dix louis : allons, voyons un
 peu

Si la fortune enfin voudra me faire grace.
 Erasfe étoit premier : d'abord Erasfe passé,
 Céphise & moi de même ; on passe quatre fois.
 Je me disois tout bas : s'il me revient trois rois,
 Je ne pesterai plus autant contre les femmes.
 J'ouvre mon jeu, j'y trouve, au lieu de rois, trois
 dames.

Je crois qu'on va tenir ; mais ils passent tous deux.
 Je ne pouvois passer, & j'étois furieux.
 Ces dames, qui d'abord m'ont été si cruelles,
 Ne me servent à rien, ou bien je perds contre
 elles ;

Enfin le jeu finit, je me lève & promets
 D'oublier le Brehan pour n'y jouer jamais.

*Par M. Leclerc de la Motte, capitaine
 au régiment d'Orléans. infanterie.*

*JUPITER JUSTIFIÉ,**Conte moral.*

JUPITER, à ce que raconte un ancien écrivain, las des plaintes continuelles du genre humain, résolut de mettre fin à ces clameurs insensées. Les prières que les mortels lui adressoient étoient toujours mêlées de murmures ; jamais Mercure, en les lui présentant, n'avoit manqué à lui rendre compte des reproches dont on l'accabloit, des imprécations qu'on faisoit contre sa bonté, sa justice & sa puissance. Le peuple ne murmuroit pas seul ; les grands, & surtout ceux qui se qualifioient du nom de sages, étoient les plus mortels ennemis. Les preuves de sa bonté, de son pouvoir étoient appelées prestiges par ces impies. Quel bien n'auroient-ils pas fait à l'Univers, si chacun d'eux eût été Jupiter ! leur témérité alloit jusqu'à nier son existence, rejeter toutes les preuves qu'ils en avoient, & s'emporter contre le culte qu'un petit nombre de mortels lui rendoient encore. Ils cherchoient à lui ravir son identité. Ils persuadèrent bientôt au peuple crédule, & parvinrent à lui faire

accroître que toute la force de Jupiter ne provenoit que de son aveugle & coupable soumission. Dès lors, chacun empressé de se signaler, chercha à l'envi à découvrir quelque défaut dans Jupiter. Les effets les plus signalés de l'amour que ce tendre père portoit à ses enfans ingrats, passèrent pour une tyrannie révoltante, dont il étoit honteux de n'oser secouer le joug. *Apprenons à ces vils mortels, à ces êtres si petits à mes yeux*, dit Jupiter d'une voix courroucée, *apprenons-leur que s'ils sont malheureux, ils ne doivent l'imputer qu'à eux seuls*. Il dit, & Mercure, concevant le dessein de son père, descendit sur la terre & annonça au peuple qu'il eût à s'assembler le lendemain au pied du mont Ida; que dans ce lieu Jupiter daigneroit se manifester à eux. Il leur fut permis de choisir des orateurs assez éloquens, assez hardis pour disputer contre le souverain des dieux, Zeus leur promettant d'écouter tout ce dont ils voudroient l'accuser, & leur assurant l'impunité.

La condescendance de Jupiter étonna les mortels audacieux; ses ennemis en furent consternés. Si ce dieu leur accordoit leurs demandes, s'il se justifioit des crimes qu'ils lui imputoient, ils n'auroient plus

14. MERCURE DE FRANCE.

de prétexte pour le calomnier; &, sans prétexte apparent, comment parviendroient-ils à le rendre odieux? L'irrésolution dans laquelle ils se trouvoient ne fut pas moindre que celle du genre humain pour savoir ce qu'il demanderoit à Jupiter. Tous formoient des souhaits différens; on se cantonnoit, on se parloit, on s'échauffoit & rien ne se concluoit. Les deux sexes ne pouvoient s'accorder. Les hommes vouloient demander l'immortalité, espérant que chacun pourroit, par ce moyen, contenter la passion qui le dominoit. Le guerrier farouche pensoit avec plaisir qu'il pourroit se baigner à loisir dans le sang des ennemis. L'avare comptoit les sommes qu'il gagneroit dans chaque siècle, & le voluptueux se réjouissoit de jouir toujours sans que le moment lui échappât, & disparut.

Les femmes y trouvoient assez bien leur compte. Être éternellement adorées transportoit les coquettes; mais une chose essentielle les embarrassoit. Le desir de fixer leurs amans les occupoit tout entières, & l'immortalité n'obvioit pas à la frivolité qu'elles leur reprochoient. Pour cet effet elles demandèrent d'être instruites des secrets du destin, afin que prévoyant ce qui de-

voit arriver, elles pussent se les attacher pour toujours. Personne n'osa contredire un desir si raisonnable; il fut décidé qu'on prieroit Jupiter d'accorder aux hommes le don de la divination.

Le jour suivant fut attendu avec impatience; il parut enfin. Tout le pied du mont Ida fut rempli d'une foule innombrable de personnes de tout âge & de tout sexe. Crito, ennemi juré de la divinité, s'étoit chargé de porter la parole au Maître du monde. Cet homme étoit hypocrite, & cachoit, sous un extérieur dévot & composé, le venin dont son ame étoit remplie. Il avoit l'art de semer, sans affectation, des doutes sur les principaux points du culte qu'on rend à la Divinité.

Tout-à-coup une nuë épaisse s'étend & couvre le sommet du mont Ida; le tonnerre gronde, les ténèbres se répandent sur la terre, & les éclairs redoublés annoncent la présence de Zeus. Ce dieu étoit monté sur son aigle, une nuë de feu l'environnoit; la foudre étoit dans ses mains redoutables. Il fit un signe, la terre & les cieus s'ébranlèrent. Crito même tomba sur ses genoux, saisi d'un mortel effroi. Jupiter eut pitié des humains: il

vouloit les effrayer & non les perdre. Il sourit, une lumière céleste qui se répandit par toute la contrée, dissipa les ténèbres & bannit la crainte qui s'étoit emparée de tous les cœurs. La rage de Crito, à chaque sourire du maître du tonnerre, ne peut se comparer qu'à elle-même. Il rassembla toute sa témérité pour faire à Jupiter les reproches & les plaintes que sa méchanceté & la folie des hommes lui avoient suggérées. Il conclut ce discours par exiger la chose la plus ridicule dont on ait jamais fait mention.

« Mais, ô grand Jupiter, continua-t il,
 » si, par une fatalité inévitable, ta vo-
 » lonté est de joindre au peu de jours que
 » tu nous accordes, un malheur constant,
 » si ta sagesse trouve nécessaire d'abandon-
 » ner des créatures à l'aveuglement où
 » elles sont réduites; enfin si tu trouves
 » des charmes dans les maladies, les dou-
 » leurs, les infirmités qui assiègent le
 » corps humain, & que toutes tes faveurs
 » soient destinées à cette ame qu'on nous
 » dit être portion de toi-même, que nous
 » possédons parce que tu l'as voulu, don-
 » ne-nous ce qui seul peut nous rendre ce
 » fardeau supportable. Accorde-nous la
 » grâcè de connoître, par nous-mêmes,

» le sort qui nous est réservé. Ce n'est pas
 » l'intérêt qui nous met cette prière à la
 » bouche ; c'est , ô grand Jupiter , le desir
 » de nous rendre dignes de t'adorer & de
 » te servir. Ne pouvons nous pas , nous
 » qui semblables aux aveugles , errons en
 » vain de tous côtés pour trouver le sen-
 » tier qui mène à la félicité , ne pouvons-
 » nous pas , dis-je , t'accuser d'injustice ,
 » lorsque nous tombons dans des précipi-
 » ces qu'il nous est impossible d'éviter ,
 » puisque nous ne les appercevons pas ?
 » Devons-nous être punis , si nous jouis-
 » sons du présent , puisque nous ignorons
 » quelle sera la durée de notre joie & de
 » notre bonheur ? Dissipe , ô Dieu tout-
 » puissant ! dissipe cet aveuglement dont
 » ta main nous frappe en naissant , & qui
 » nous empêche de connoître toute l'éten-
 » due de tes perfections. Quelle admira-
 » tion ne nous inspirera pas les moyens
 » dont tu te fers pour gouverner & la
 » terre & les cieux ! avec quelle patience,
 » quelle résignation n'attendrons-nous
 » pas l'effet de tes promesses , nous , qui
 » depuis le lever de l'aurore jusqu'à son
 » coucher , souhaitons avec ardeur de
 » voir disparoître les ténèbres qui causent
 » notre désespoir ! Le sage soutiendra les

18 MERCURE DE FRANCE.

» revers , parce qu'il sera sûr qu'il ne
 » pourra lui en arriver plus qu'il n'en at-
 » tend. Quelles actions de grâces ne ren-
 » drons nous pas à ta justice , à ta bonté ?
 » Notre vénération augmentera lorsque
 » nos yeux seront ouverts. Pourrois-tu
 » rejeter notre humble prière ? ô Jupi-
 » ter ! Nous ne cherchons qu'à connoître ,
 » qu'à sentir l'amour , la sagesse , la justi-
 » ce & la munificence qui sont la base de
 » tes actions. »

Ainsi parla Crito , & Jupiter ne répon-
 dit à ces louanges captieuses que par un
 sourire dédaigneux. *Je consens , mortels ,*
leur répondit-il , à ce que vous exigez de
moi ; mais , si au lieu de la félicité que
vous vous promettez , vous ne trouvez qu'une
augmentation de disgrâces , souvenez-vous
alors que vous l'avez voulu ; que votre fa-
tale curiosité , & non Jupiter , est la cause
de vos peines. Il dit , & ordonna à Mer-
eure de donner à ces insensés une espèce
de lunette à deux verres qui avoit la pro-
priété de représenter tout ce qui devoit
arriver dans le cours de la vie. L'un de
ces verres représentoit le bonheur , & l'au-
tre , qui étoit plus petit , découvroit les
peines & les chagrins auxquels on devoit
s'attendre. Jupiter disparut , retourna dans

l'Olympe, peu content de voir les hommes, ces êtres qu'il avoit pris plaisir à former, de les voir, dis-je, se perdre par leur obstination. Des cris confus se firent entendre, on distinguoit les mots de *reconnoissance*, *d'action de grace*. Si Jupiter leur avoit fait leur bonheur effectif, ils auroient murmuré contre lui; mais il contentoit leurs fantaisies, ils le bénifesoient. Mercure n'eut pas peu de peine à se tirer d'entre cette foule d'imbécilles, chacun se pressoit, se culbutoit à l'envi pour tâcher d'être le premier à savoir sa destinée. Les jeunes personnes du sexe le ménagoient encore moins. Il seroit impossible de raconter combien essayèrent la lunette, & quel effet cet aspect fit sur eux. Nous nous bornerons à quelques traits singuliers.

Elmire, jeune beauté, âgée de quatorze ans, fut la première qui en fit l'épreuve. Elle s'approcha de Mercure, & lui arrachant la lunette, elle s'empressa de satisfaire son desir curieux. Cette jeune personne étoit ennemie de tout ce qui s'appelle douleur. Elle évitoit avec le plus grand soin tout ce qui pouvoit blesser ses yeux; elle en prit un singulier de cacher avec la main le côté de la lunette, où l'on

20 MERCURE DE FRANCE.

voit les infortunes. Elmire étoit ambitieuse & coquette. Quoi de plus ravissant pour elle d'appercevoir des biens immenses à sa disposition ; des amans sans nombre , se disputer l'honneur de sa possession ! Jupiter lui-même descendu de l'Olympe pour rendre hommage à ses attraits ; & Junon , les yeux étincelans de courroux , la menaçoit d'une vengeance éclatante. Enivrée d'une prospérité qui surpassoit son attente , elle se crut assez sûre d'elle , de son bonheur , pour envisager tranquillement l'adversité que le destin lui préparoit. Elle tourna la lunette ; mais dieux ! quel fut son effroi ! l'avenir ne lui promettoit que deux mois pour jouir de ce qu'elle desiroit avec ardeur ; une cruelle maladie lui enlevoit sa beauté , le seul avantage qu'elle eût reçu de la nature. Sa vie devoit être très-longue , mais il falloit la passer dans une triste solitude ; méprisée de ses amans , qui ne trouvoient rien en elle qui pût les dédommager de cette beauté qu'ils adoroient ; raillée de ses rivales qui triomphoient avec impunité , la triste Elmire mouroit mille fois sans pouvoir mourir une. Les deux mois s'écoulèrent sans qu'elle pût goûter aucun plaisir. L'avenir la mettoit hors d'état de

jouir du présent. Lui tenoit on un langage flateur? elle n'y répondoit que par des larmes; se regardoit-elle dans ses glaces? e'toit pour déplorer la perte prochaine de ses attraits. Elmire fut malheureuse par sa curiosité; sans elle, cette jeune personne auroit joui paisiblement des biens passagers, & n'auroit pas anticipé son infortune.

Phocis, que Lacédémone comptoit au nombre de ses héros, prit la dangereuse lunette des mains de la désolée Elmire. Il dirigea le fatal présent avec l'air de la suffisance, parce qu'assuré de son courage, de ses rares qualités, il ne pouvoit imaginer que le sort ne lui fût pas favorable. Phocis attachâ ses regards sur le côté du bonheur; il vit la Victoire enchaînée à son char; des villes soumises, des peuples vaincus implorer sa protection; des poëtes empressés à recueillir ses hauts faits pour les transmettre à la postérité. Sa vie entière n'étoit qu'un tissu de bonheur sans le moindre mélange. Phocis seroit mort aussi glorieusement qu'il avoit vécu, s'il n'eût pas voulu réitérer l'épreuve. Il fixa les yeux d'un air triomphant sur le verre du malheur, & vit avec désespoir qu'un tyran fait respecter ses

22 MERCURE DE FRANCE.

loix par la crainte qu'il inspire; mais qu'après sa mort, ceux même qu'il a comblés de faveurs, le déchirent à l'envi & détestent sa mémoire. Son trouble augmenta lorsqu'il vit les statues, que la vile adulation lui avoit érigées, abattues, les inscriptions déchirées, & qu'au lieu des noms de père de la patrie, de héros, de sage, on y substituoit avec justice ceux de tyran, d'ambitieux & d'injuste. Il vit la postérité l'oublier, ou ne s'en souvenir que pour abhorrer sa mémoire. Quel tourment pour un homme qui avoit tout fait, tout hasardé pour acquérir une gloire immortelle! quel tourment de savoir que, peu de jours après sa mort, tous ces peuples qui lui rendoient hommage, bénissoient à jamais l'instant de son trépas. Phocis ne put goûter un moment de repos dans toute sa vie; le souvenir de ce qu'il avoit vu le tenoit dans une perpétuelle agitation. Au milieu des victoires qu'il remportoit, entouré de ses flatteurs, il croyoit toujours qu'on alloit le charger d'opprobres, il s'imaginoit entendre les imprécations qu'il méritoit. Combien de fois il maudit l'instant où il avoit désiré de voir cet avenir qui le remplissoit de terreur!

La jeune Baucis parut ensuite; elle s'approcha avec une timidité, une crainte qu'il étoit aisé de remarquer. Toute la ville de Corinthe, où elle avoit pris naissance, connoissoit la cause de son inquiétude. Elle étoit adorée du jeune & tendre Philémon; son cœur partageoit l'ardeur qu'elle inspiroit à son amant; & son père, vieillard intéressé, avoit refusé de consentir à leur union; il l'avoit forcée d'épouser un vieux homme dont tout le mérite consistoit dans les immenses richesses qu'il possédoit. Baucis reçut avec crainte la lunette prophétique; elle resta un moment incertaine de ce qu'elle avoit à faire. Enfin l'amour, l'espoir l'encouragèrent; elle y porta les yeux & s'écria, ô grand Jupiter, que vous êtes bon! l'époux de Baucis devoit mourir dans peu d'années; maîtresse d'elle-même, elle couronnoit ses vœux; la constance de son amant, & passoit de la douleur au plus grand de tous les transports. Baucis attendit avec impatience le jour qui devoit combler ses souhaits. Chaque instant lui rappeloit l'image de son bien aimé Philémon, & l'approchoit du moment où elle se jeteroit dans ses bras. L'idée qu'elle se formoit de sa félicité fut si vive, qu'elle répondit aux caresses

24 MERCURE DE FRANCE.

de son époux avec la même ardeur que si ç'eût été Philémon. Le vieillard étoit d'autant plus surpris du changement qu'il remarquoit dans les manières de Baucis, qu'il ne l'avoit jamais vue que noyée dans ses pleurs. Il imagina qu'elle feignoit afin de le mieux tromper. Cette pensée redoubla sa jalousie, & le martyre qu'il faisoit souffrir à la jeune Baucis. Premier fruit de sa curiosité, elle dévoroit ses peines présentes, & ne s'occupoit que de l'avenir fortuné qui lui étoit promis. Le vieil époux mourut enfin, & ces deux amans s'unirent. Baucis, au milieu de ses transports, dans les bras même de Philémon, sentit que quelque chose lui manquoit; c'étoit le charme de la nouveauté. Accoutumée depuis dix ans à se former mille images riantes, elle ne trouva pas dans la réalité, ce qu'elle avoit imaginée dans la fiction. Ce fut l'ouvrage de sa téméraire curiosité; l'attente la transporta, fit son bonheur pendant dix années, & la jouissance ne lui fit pas éprouver dix instans de plaisir.

Epiménide, jeune homme qui possédoit de grandes qualités, que sa patrie regardoit déjà comme son défenseur, les ternissoit toutes par une inclination malheureuse

heureuse à suivre les insensés, croyant par-là courir à la célébrité. Son cœur étoit bon; il pensoit noblement, & auroit été capable des plus grandes affaires, s'il eût pris la peine de s'en occuper. Epiménide seroit devenu raisonnable, si la manie commune ne l'eût fait courir à la lunette. Il ne savoit pas qu'un regard, un seul regard, lui coûteroit toute sa félicité. Epiménide apprit qu'il seroit grand, qu'il obtiendrait des titres, qu'il seroit considéré dans sa patrie. Quelqu'ambitieux que soit un jeune homme, il ne peut rien souhaiter de plus. Le destin lui promettoit des trésors immenses, & la belle Cléone pour épouse. Epiménide charmé tourna la lunette, & sa joie fut modérée en apprenant qu'il deviendroit malheureux par sa faute. Surpris au-delà de ce qu'on peut s'imaginer, il voulut savoir comment le malheur dont il étoit menacé, se concilieroit avec les faveurs de la fortune. Il ne vit plus rien. Enchanté, ravi des biens qui lui étoient promis, il s'abandonna plus que jamais à toutes les folies, à tous les plaisirs qui l'avoient toujours occupé. Il épousa Cléone, & la rendit l'esclave de tous ses caprices. La fierté d'Epiménide lui fit autant d'ennemis qu'il

B

y avoit de gens sensés; Cléone ne le flattoit plus que par intérêt. Les promesses des dieux s'accomplissoient par degrés. Son triomphe étoit complet. Les richesses, les honneurs, une épouse aimable, tout concouroit à faire sa félicité. Cet imprudent oublia que les biens, les honneurs dont il jouissoit, pouvoient lui être ravis aussi facilement qu'il les avoit acquis. Il reconnut, mais trop tard, le cas qu'on doit faire de toutes ces choses. Ses ennemis travaillèrent sourdement à sa perte; personne ne lui étoit assez attaché pour l'en avertir; ainsi il se vit tout-à-coup précipité du faite de la félicité dans l'abyme de l'indigence. Cléone se vengea de la captivité qu'elle avoit essuyée, en prenant pour amant le plus cruel de ses ennemis. Ses biens furent la proie de ses délateurs; il ne lui resta de tout ce qu'il possédoit que cette insupportable fierté qui lui rendit encore son malheur plus sensible. Il ne fut plaint de personne, tout le monde se réjouit de son abaissement. Cet homme qui se croyoit en droit de mépriser ses concitoyens, se vit délaissé du genre humain. Il vieillit dans la pauvreté, se trouva obligé de flatter ceux qu'il dédaignoit, afin de soutenir le reste d'une vie

languissante. Il mourut enfin , pauvre , dénué de tout secours ; sa mort n'affecta qui que ce fut ; on regretta seulement de ne pouvoir le tourmenter encore , & on lui refusa un tombeau : c'étoit le dernier outrage qu'on pouvoit lui faire.

Quelle fut la cause des malheurs d'Epiménide ? son imprudente curiosité. Son cœur se gonfla lorsqu'il fut assuré de devenir grand ; la fierté s'empara de son ame , & ne lui laissa craindre aucun revers. Avant ce fatal moment , il se servoit de son esprit , de sa raison pour se faire un sort ; mais dès qu'il fut son destin , il ne daigna plus appotter aucun soin à devenir heureux , n'imaginant pas que les dieux mêmes pussent renverser leur ouvrage. Combien d'Epiménides se trouvent dans le même cas !

L'aveugle Miope , que la nature avoit douée de très-peu d'esprit , & encore moins de raison , fut assez folle pour chercher à connoître quel seroit son sort. Elle prit la lunette d'un air assuré ; elle eut beau la tourner , l'ajuster , elle ne vit rien. Elle s'en prit à Mercure , l'injuria , prétendant que c'étoit un tour qu'il lui jouoit. Tout le monde s'assembla au tour d'elle , on rioit ; insensée , lui disoit-on ,

28 MERCURE DE FRANCE.

toi, qui ne peux voir le soleil, tu veux, tu oses pénétrer dans le secret des dieux ! Ces gens-là oublioient qu'ils n'étoient ni plus prudens, ni plus raisonnables que celle dont ils blâmoient la folie.

Irus, appuyé sur une canne qui soutenoit son corps défaillant, attendoit impatiemment que la foule qui entouroit Mercure fût dissipée. Ses vêtemens déchirés, son air abattu, sa posture humiliée, dénotoient assez qu'il n'étoit pas des favoris de Plutus. Il s'approcha enfin du fils de Jupiter, mais ce fut avec une crainte, un saisissement qui le rendoit digne de pitié. Toute sa vie n'avoit été qu'un tissu d'infortunes. L'espérance seule l'avoit empêché de succomber. Irus passoit les nuits à se plaindre, à soupiner ; s'il sommeilloit, ses songes le remplissoient d'une terreur nouvelle. Le jour paroissoit, ses malheurs redoubloient ; il attendoit toujours le lendemain, & ce lendemain tant attendu n'étoit pour lui qu'un redoublement de peines. Le tremblant Irus s'adressa à Mercure, & lui dit : « Fils du » puissant Jupiter, ne me laisse pas plus » long tems languir dans la cruelle incer- » titude qui me dévore. Tous mes mal- » heurs ne sont rien au prix de l'ignorance.

» te dans laquelle je vis. Jupiter est dieu,
 » par conséquent il est juste, bon ; il se
 » laissera toucher par mes continuels sou-
 » pirs. L'espérance n'est qu'une chimère
 » à mes yeux, la certitude est le vrai bon-
 » heur. Hélas ! je n'en connois point d'au-
 » tres. Permets que je sache jusqu'à quand
 » je serai malheureux ; quelqu'éloignée
 » que soit ma félicité, loin d'en murmu-
 » rer, je supporterai mes peines avec
 » constance, & bénirai les dieux de l'é-
 » preuve qu'ils me font subir. Oui, Irus
 » sera au comble de ses vœux, s'il fait ce
 » qu'ordonnent les destins à son égard. »

Mercure n'oublia rien pour lui faire
 perdre cette fantaisie ; toutes ses repré-
 sentations furent inutiles, Irus persista, &
 Mercure, quoiqu'à regret, lui donna la
 lunette fatale. Hélas ! que vois-je ? s'écria
 douloureusement Irus. Quelles chaînes
 de malheurs ! quoi ! mes tristes jours s'é-
 couleront dans la misère ? pas un instant
 de félicité ! ô fortune, cruelle fortune !
 est-ce ainsi que tu te joues des frères hu-
 mains ? Irus étoit destiné à être toujours
 misérable. Il perdit, par son indiscrete
 curiosité, il perdit l'espoir d'un change-
 ment avantageux. Assuré que le jour qui
 suivroit n'amélioreroit pas son état, qu'il

redoubleroit ses tourmens, il craignoit de le voir paroître, & maudissoit le jour, la nuit, le soleil, les ténèbres & jusqu'à sa propre existence. La mort, qu'il desiroit avec ardeur, arriva enfin & combla le seul desir qu'il n'avoit pas formé en vain.

Les hommes, lassés de n'appercevoir que des malheurs, rebutés d'entendre leurs plaintes mutuelles, furent assez injustes pour accuser de nouveau Jupiter. Eh, quoi! s'écrièrent-ils, devoit-il nous découvrir l'avenir pour augmenter nos peines? falloit-il accroître nos tourmens? n'étoit-ce pas assez de nous laisser entrevoir le peu de momens heureux que sa cruauté nous destine? sans lui, sans son fatal présent, nous aurions joui du moment sans nous inquiéter des malheurs qui nous attendent. Oui! Jupiter n'est qu'un tyran, qui sous l'ombre d'un bienfait, cache une cruauté effective, incompatible avec la qualité de dieu, qu'il ose usurper. Jupiter les entendit; leurs reproches, leurs murmures ne le touchèrent plus. Il les plaint, mais il ne changea pas leur destin: il connoissoit trop bien l'impossibilité d'améliorer ces êtres farouches. Il se borna à redoubler ses bien-

M A R S. 1773. 31.

faits, à secourir les moins coupables; & leur ôta pour toujours le don de divination qui leur avoit été si funeste.

*Traduit de l'allemand, par Mlle Matné
de Morville.*

VERS envoyés à M. Gaillard de l'Académie Française, qui a paru regretter quelques noyers à l'ombre desquels il a souvent travaillé son histoire de la Rivallité, & que l'auteur a fait abattre.

A M E S N O Y E R S.

ANTIQUES enfans de la terre,
Quand vous pouviez encor compter soixante
hivers,
Vos fronts, qui fièrement s'élevoient dans les
airs,
Par mes ordres cruels rampent sur la poussière:
Ah! j'aurois respecté vos feuillages épais,
Vous braveriez encore & les vents & l'orage,
Si j'avois vu le Tacite Français
Se reposer sous votre ombrage.
Quoi! c'étoit près de vous qu'il défendoit les
droits
De l'humanité gémissante;
C'est là qu'il méditoit cette histoire éloquente,

32 MERCURE DE FRANCE.

Leçon terrible pour les Rois ;
C'est à vos pieds que , d'un pinceau rapide ,
Il peignoit , en versant des pleurs ,
Ce fléau , ce monstre homicide ,
La guerre & ses horreurs.
Lieux qu'il a consacrés ! terre que je révère ,
A ton sein je vais confier
L'arbrisseau de Vénus & le souple olivier ,
Pour coutonner un jour un tête si chère.
Et toi , bienfaiteur des mortels ,
Fournis ta brillante carrière ,
Fais rentrer aux enfers la discorde & la guerre ;
Et la postérité te devra des autels.

Par M. Bazin , à Vierzon.

EPI TRE A MON FEU.

COMPAGNON de ma solitude ,
Cher foyer , pour moi plein d'attraits ;
Ami , qu'une douce habitude
Me rend plus cher par tes bienfaits ,
Aujourd'hui je fais mon étude
De célébrer les biens que tu m'as faits.
Sois mon Apollon , ma Minerve :
Pénètre-moi de ta douce chaleur :
Que , ranimant & mes sens & ma verve ,
Elle passe jusqu'en mon cœur.

Tandis que l'hiver en furie,
 Dominant par ses noirs frissons,
 Répand sur toute la prairie
 Et ses brouillards & ses glaçons ;
 Le corps aisé, l'ame contente,
 Dans mon appartement bien clos,
 Que j'aime à voir ta flamme pétillante,
 Par des mouvemens inégaux,
 En me donnant son ardeur bienfaisante,
 Me prodiguer le bonheur du repos !
 Rien ne tourmente, rien n'altère
 Ma langoureuse oisiveté :
 Mais si quelque peine légère
 Vient troubler ma tranquillité ;
 Si par fois la douleur amère
 Empoisonne la volupté ;
 O mon feu ! ton sein salutaire
 L'absorbe avec rapidité :
 Près de toi, les peines cruelles
 S'envolent en mille étincelles :
 Il ne reste que la gaîté.
 L'amour seul, dont les traits de flamme
 Nuit & jour embrasent mon ame,
 Trouble mon paisible loisir.
 Eh ! bien, je te conte mes peines ;
 Tu sembles amollir mes chaînes ;
 Et je me parais moins souffrir.
 J'aime le feu qui me dévore :
 De mes maux je fais mes plaisirs,

B v

Ma flamme échauffe mes desirs ;
 La tienne les échauffe encore :
 J'en suis quitte pour des soupirs.
 Mais, ni la sombre jalousie,
 Ni la haine & les noirs transports,
 La vengeance & la calomnie,
 Et tous les infâmes ressorts
 Que fait jouer la perfidie,
 Ne peuvent troubler les accords
 De notre touchante harmonie.
 Par fois une aimable langueur,
 Une douce mélancolie
 Vient, par sa mourante douceur,
 Affaiblir mon ame assoupie :
 Je m'endors : un calme sommeil
 Me présente mille heureux songes ;
 Et je regrette, à mon réveil,
 De si voluptueux mensonges.
 Ils viennent encor m'éblouir :
 Je pleure des erreurs si chères.
 Je te retrouve ; & ces chimères
 Ne font rien que s'évanouir.
 Ce sont ces peines passagères
 Qui renouvellent le plaisir.
 Quelque fois mon ame agrandie
 S'étend sur le vaste avenir ;
 Et ma sage philosophie,
 Quand je te vois prêt à finir,
 M'offrant l'image de la vie,

Lit, dans ta flamme anéantie,
 Ce qu'un jour je dois devenir.
 O mon foyer ! va, que ta cendre
 Se ranime tous les instans ;
 Et que notre union si tendre
 Ne cesse d'être qu'au printems.
 J'usurai, dans un doux délire,
 Les plus longs jours auprès de toi. . .
 Que dis-je ? hélas ! & quel martyre,
 Si Louise n'est près de moi !

Par M. de la J.
ancien Elève d'artillerie.

VERS à M. le Chevalier de P. Page
de S. A. S. Mgr le Prince de Condé,
nommé à une sous-lieutenance & auteur
de plusieurs morceaux de poésie.

VOTRE Apollon, dès son aurore,
 Promet les jours les plus brillans,
 Et votre Muse, jeune encore,
 Sait pourtant déjà faire éclore
 Les plus douces fleurs du printems.
 Aux tons bruyans de la fière Bellone
 Vous préludez par les plus tendres sons,
 Et sur une lyre mignonne

B vj

36 MERCURE DE FRANCE.

Votre naissante voix fredonne
Les plus agréables chansons ;
Mais bientôt la trompette sonne ,
Et Mars va vous compter parmi les nourrissons ;
Suivez , suivez toujours cette double carrière ,
Joignez dans tous les tems les myrtes aux lauriers ,
Et franchissez une barrière
Qui n'arrête plus nos guerriers :
On les voit déposer leurs armes
Pour porter les Héros à l'immortalité ,
Pour chanter des vertus , pour célébrer des char-
mes.

Leurs vers ont pour sujets *la Gloire & la Beauté* :
La lyre des amours est souvent à côté
De la trompette des alarmes.
Croyez-moi , pour vous faire un nom
Qui vive au temple de mémoire ,
Volez avec ardeur aux champs de la victoire ,
Mais ne quittez point Apollon ;
Et , pour être sûr de la gloire ,
Suivez *Condé* , chantez *Bourbon*.

*Par le Chevalier de Bs. , capitaine aide-
major au 35^e. régiment.*

L'AMOUR vaincu par LA VERTU ;
Drame en un acte.

A C T E U R S :

LA COMTESSE.

VALÈRE, petit maître, amant de la
 Comtesse.

ERASTE, philosophe, amant de la
 Comtesse.

JUSTINE, suivante de la Comtesse.

FRONTIN, laquais de Valère.

Un Domestique d'Eraste.

La Scène est à Paris, chez la Comtesse.

S C È N E P R E M I È R E.

LA COMTESSE, JUSTINE.

LA COMTESSE.

TU as beau, Justine, me parler en fa-
 veur d'Eraste; je rends justice aux qualités
 que je lui découvre chaque jour : l'estime,
 l'amitié me lient à lui pour la vie ; mais
 ses sentimens peuvent-ils suffire à mon
 âge ? non : il faut de l'amour. Hélas ! je
 n'éprouve que trop combien il m'aveugle,

38 MERCURE DE FRANCE.

en me faisant préférer Valère ; mais peut-être le pourrai-je corriger.

JUSTINE. Ne vous en flattez pas, Madame. Valère joint un mauvais cœur à son étourderie, & vous pourrez un jour en être la victime. Vous n'avez point, dites - vous, d'amour pour Eraste. Hé ! Madame, s'il falloit être amoureuse pour se marier, on ne verroit que des célibataires.

LA COMTESSE. Hélas ! tu parles bien comme n'ayant jamais aimé. Si tu savois tout ce que j'ai fait pour vaincre mon penchant ; combien j'ai prêté de défauts à Valère ; son manque même de fortune ; ses grandes dépenses me sont venues à l'idée ; hé ! bien , Justine , le fruit de mes réflexions a été le plaisir de faire la fortune de mon amant, de le mettre à portée de satisfaire ses desirs, de lui prouver mon amour, enfin de le rendre raisonnable à force de bienfaits.

JUSTINE. Je doute que ce moyen vous réussisse ; il vous ruinera. Riche pour un homme qui auroit quelque bien, l'êtes-vous assez pour quelqu'un qui n'a que l'envie de s'amuser, & qui peut-être ? . . .

LA COMTESSE. Ah ! n'augmente pas mes tourmens par tes craintes ; fais-moi

naître au contraire des idées plus agréables ; avoue que Valère réunit toutes les graces faites pour subjuguier une femme. Les grands biens d'Eraste, sa philosophie valent-ils? . . . Mais je l'apperçois ; sa présence dans ce moment me déplait, & je me retire.

S C È N E I I.

LA COMTESSE, ERASTE, JUSTINE.

ERASTE.

Arrêtez, de grâcé, un moment, Madame ; & dites - moi, avant de me fuir, ce qui peut m'attirer ce mépris.

LA COMTESSE. Moi, vous mépriser, Eraste ! Ah ! mon cœur est bien loin de mériter ce soupçon. Je vous plains : votre vue est un reproche de ne pouvoir donner ma main & ma tendresse, à l'homme le plus digne de les posséder ; voilà le motif de ma retraite.

ERASTE. Non, Madame, Eraste ne les mérite pas, puisqu'il ne peut les obtenir. Peu accoutumé à faire ma cour, n'ayant jamais appris cet art de séduire un cœur, le méprisant même ; fuyant jusqu'au nom d'une passion, qui en ôtant la raison, trouble le bonheur de la vie, je coulois des

40 MERCURE DE FRANCE.

jours heureux. Le hasard vous offre à ma vue, m'inspire le desir de vous connoître. Je trouve un esprit orné; de la vertu sans hypocrisie; votre ame, chaque jour, me découvroit de ces traits heureux que la nature semble avoir pris plaisir de vous prodiguer, tout cela me séduisoit plus que vos graces mêmes. Est-il étonnant, Madame, que l'amour ait pris tant d'empire sur moi? pouvois-je ne pas succomber? malgré cela je rends justice à mon rival; j'avoue qu'il a des qualités plus faites pour plaire que ma franchise & ma sincérité. Soyez heureuse, Madame; ce sera désormais tous mes vœux.

JUSTINE. Allez, Madame, il faut que vous ayez le cœur bien dur pour résister à un pareil discours, & préférer un étourdi à un amant si estimable.

LA COMTESSE. Justine, vous vous oubliez. (*à Eraste*) Adieu, Eraste; souffrez que je me retire.

ERASTE. Eh! bien, Justine, connoistu un être aussi malheureux que moi?

JUSTINE. Ne vous désespérez pas, Monsieur; j'enrage des erreurs de ma maîtresse, & vais tout tenter pour l'en faire revenir; mais voici Frontin: retirez-vous.

M A R S. 1773. 41

S C È N E I I I.

J U S T I N E , F R O N T I N .

F R O N T I N .

Bon jour , ma chère Justine : eh bien ; comment va l'amour de la Comtesse pour mon maître ?

J U S T I N E . Mieux que si on suivoit mes conseils.

F R O N T I N . Il me paroît, la belle, que vous ne nous protégez pas. Je réclame pourtant vos bontés ; car j'ai six années de gages qui me seront payés au mariage de Valère.

J U S T I N E . Ma foi , mon pauvre Frontin , ils me paroissent bien aventurés.

F R O N T I N . Pas tant que tu le penses , peut-être ; mais va t'en dire à ta maîtresse que son amant va arriver.

S C È N E I V .

L A C O M T E S S E , V A L È R E , J U S T I N E .

La Comtesse & Valère entrent ensemble.

V A L È R E . Bon jour , ma belle Comtesse ; jamais je ne vous vis tant de charmes. L'amour semble avoir présidé à vo-

42 MERCURE DE FRANCE.

tre toilette , & je suis un homme perdu si vous ne daignez bientôt combler mes desirs. Qui peut vous faire reculer notre bonheur ?

LA COMTESSE. Votre jeunesse, Valère, qui m'effraie ; je crains qu'en vous rendant heureux, je ne fasse un inconstant ; & j'en mourrois.

VALÈRE. Et qui a pu vous donner ces idées ? votre beauté devoit vous assurer du contraire ; mais, à propos, il faut que je vous conte une histoire tout-à-fait plaisante qui vient de m'arriver. Vous connoissez Doris ?

LA COMTESSE. Oui : nous sommes mêmes un peu parentes.

VALÈRE. Cette femme a bien voulu avoir des bontés pour moi, il y a quelques années ; cela s'est su ; elle prétend aujourd'hui que je les ai divulguées, & que je lui dois une réparation. . . Une réparation ! cela ne vous fait-il pas rire, tandis qu'elle devoit me savoir gré de mes soins qui lui ont rendu une foule d'amans qui commençoient à l'abandonner ? Ne trouvez-vous pas ce procédé affreux ?

JUSTINE, *à la Comtesse.* Le joli homme !

LA COMTESSE. Il est vrai que c'est manquer de reconnoissance.

VALÈRE. Assurément à propos, Comtesse, j'ai commandé la plus jolie voiture pour notre mariage. Tout Paris la va voir. Les livrées sont superbes, & je n'attends plus que vos ordres pour faire dresser les articles.

LA COMTESSE. J'ai besoin de faire encore quelques réflexions; tantôt vous saurez ma réponse.

VALÈRE. Adieu, ma chère Comtesse; je vais en attendant m'occuper du bonheur dont je jouirai dans peu. Adieu, Justine, tu as l'air d'avoir de l'humeur; mais ton mariage avec Frontin la dissipera.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, JUSTINE.

JUSTINE.

Il faudroit donc que j'eusse perdu aussi la tête. Cela pourroit m'arriver, si je restois plus long-tems dans cette maison. Madame, je vous prierai de me donner mon compte.

LA COMTESSE. Et pourquoi me quittez-vous?

44 MERCURE DE FRANCE.

JUSTINE. Madame, je vous suis trop attachée pour vivre avec vous, vous sachant malheureux, & ce qui va vous arriver dans le mariage que vous faites avec Valère. Rien ne peut vous ouvrir les yeux sur son compte ; son air léger, son mauvais caractère, tout vous plaît : vous ne voyez pas que sans votre bien il vous sacrifieroit comme Doris, & tant d'autres victimes de ses séductions.

LA COMTESSE. Hélas ! tu me déchires le cœur par tes propos ; mais que veut ce laquais ?

JUSTINE. C'est celui d'Erasle.

Un Laquais, à la Comtesse. Madame ; mon maître m'a chargé de vous remettre ce paquet.

LA COMTESSE. C'est bon. (*il sort*)
Que peut il m'écrire ? (*elle lit*)

ERASTE, *à la Comtesse.* « Je pars, Madame, le cœur déchiré de douleur & de regrets ; mais j'ai cru mon absence utile à votre bonheur. Que ne lui sacrifierois-je pas ! Pensez quelque fois à un homme qui gémitra toute sa vie de n'avoir pu vous toucher ; une dernière grâce me reste à vous demander, c'est de daigner recevoir ce que l'amitié la plus

M A R S. 1773. 43

» pure vous offre : je fais que Valère n'est
» pas riche ; qu'il a beaucoup de dettes ;
» une belle terre , que je possède auprès
» de Paris , peut réparer ce dommage , &
» je lui en fais don ; n'attribuez point ma
» conduite à l'orgueil ; dans mon malheur,
» c'est une consolation d'avoir pu contri-
» buer à votre félicité. »

JUSTINE. Hé ! bien , Madame , quelle
réponse ferez vous ?

LA COMTESSE. Ah ! Justine , je ne peux
revenir de ce trait. Quel homme ! . . .
Mais je vois Valère avec Frontin : en-
trons dans ce cabinet , je ne puis lui par-
ler.

SCÈNE VI.

VALÈRE, FRONTIN.

FRONTIN.

Vous avez beau dire , Monsieur , je
vous le répète : vous n'avez pas assez de
ménagement pour la Comtesse ; elle a
auprès d'elle une fille qui ne vous aime
pas , & . . .

VALÈRE. Ne t'inquiète pas : la Com-
tesse a trop d'amour ; je vais tâcher seule-
ment de finir au plus vite , de peur qu'elle

n'apprenne mes dettes & mon intrigue avec Julie, qui commence à faire éclat.

FRONTIN. Est-ce que vous ne comptez pas la quitter ?

VALÈRE. Tu te moques : Julie est jeune, aimable ; d'ailleurs, elle me préfère au Duc, ... & tu veux que j'aie m'ennuyer éternellement avec la Comtesse, qui ne parle que sentimens ! Il faudroit que j'eusse perdu la tête, mon cher Frontin.

SCÈNE VI^e. & DERNIERE.

VALÈRE, LA COMTESSE, JUSTINE,
FRONTIN.

LA COMTESSE.

Rassurez-vous, Valère : les sentimens de la Comtesse ne vous ennuyeront plus, & elle rougit de les avoir prodigués pour un ingrat qui en étoit si peu digne. Sortez, & ne vous présentez jamais devant moi. (*Il sort.*)

FRONTIN, *en s'en allant, à Justine.*
Adieu donc, Justine ; voilà mes gages au diable.

LA COMTESSE. Voilà, qui est fait, Justine : mon cœur est revenu de ses er-

reurs. Va trouver Erasme, & s'il me trouve encore mériter son amour, offre-lui ma main & mon cœur.

JUSTINE. Ah! ma maîtresse, quel plaisir je ressens! vous triomphez d'une passion qui auroit fait le malheur de vos jours. Vous allez faire votre bonheur, celui d'un homme, qui par sa tendresse, sa reconnoissance, ses vertus, vous fera oublier le sacrifice que vous faites de votre amour; & mes jours seront trop heureux d'avoir contribué à la tranquillité des vôtres.

Par Madame de . . .

*ÉPITRE à Mlle H. de Watelin de Rieux,
auteur du logogryphe sur l'aiguille,
inséré dans le Mercure de Novembre
1772.*

L'HEUREUX talent de charmer & de plaire
N'est pas, Iris, de séduire les cœurs :
Ne saurions-nous triompher qu'à Cythère ?
Il est pour nous des lauriers plus flatteurs. . .
Osons entrer dans la noble carrière,
Qui seule mène à l'immortalité ;
Osons franchir la honteuse barrière

48 - MERCURE DE FRANCE.

Que nous prescrit notre timidité.

Dans le printems de cet âge qu'on donne
Aux vains plaisirs, à des riens amusans,
Ceignons nos fronts d'une verte couronne;
Son bel éclat efface nos clinquans.

Que l'honneur soit le dieu qui nous inspire;
Ravissons tout par des accords parfaits.

Que nos rivaux respectent notre lyre. . . .

Leurs plus beaux airs vaudroient-ils nos essais?

Qui nous retient? osons entrer en lice,

Et les lauriers vont croître sous nos pas;

Sans Apollon ma muse encor novice,

J'en fais l'aveu, ne se hasardoit pas.

« Faire des vers! Ah! disois-je, à mon âge,

« Il me sied bien d'oser en bégayer!

« De la raison à peine ai-je l'usage.

« Cent ont blanchi dans ce triste métier,

« Qu'on voit languir sans le doux avantage

« De voir leurs noms sur un noble papier.

« Ami des arts*, dont la voix éloquente

« Sait à ton gré maîtriser tous les cœurs,

« Les doux accens de ta muse attrayante

« Faisoient éclore une muse naissante;

« Mais des essais méritent-ils vos fleurs?

* M. de Senaux, dans l'éloge que cet illustre académicien a fait de Clémence Isaure, encourage particulièrement le sexe & l'invite à travailler pour les *Jeux floraux*.

« Micux

» Mieux vaut couler ses jours dans la mollesse,
 » Et des plaisirs goûter la douce ivresse :
 » L'ambition , ce tyran des auteurs ,
 » Dut-il jamais réveiller ma paresse ?
 » Nou , rien ne peut compenser ses douceurs. »

Or , un matin que la brillante aurore
 Doroit des cieus le palais éclatant ,
 Dans le sommeil un songe bienfaisant
 Me désabuse ; il m'en souvient encore . . .
 Certaine muse , au teint frais & charmant ,
 Au doux souris , telle qu'on peint Ifaure ,
 S'offre à mes yeux : sa main tenoit des fleurs
 Que son haleine avoit faites éclore ;
 Leur vif éclat leur méritoit nos cœurs.
 « Vois-tu ces fleurs , me dit , d'une voix tendre ,
 » Cette beauté s'abaissant jusqu'à moi ?
 » Je les fais naître , & je veux bien t'apprendre
 » A les cueillir ; car elles sont à toi.
 » Ose me suivre. » Une main inconnue
 Conduit mes pas dans un double vallon.
 Dieux ! quel objet ! . . l'immortel Apollon
 Frappe mes yeux ; j'en suis encore émue :
 Je me rassure , & je porte ma vue
 Sur un détour habité par les ris.
 Pourrai-je peindre , hélas ! ce que je vis ?
 Aimable Muse , alors ma protectrice ,
 Viens , prête-moi ces aimables couleurs
 Que tu me fis remarquer sur tes fleurs ,

50 MERCURE DE FRANCE.

Viens embellir cette légère esquisse.

Sur un côneau, l'asyle de l'amour ,
Je vis dressés , de sa main , mille trônes ;
Je vis des prix , je vis mille couronnes.
La Muse alors me mène en ce séjour.
Hélas ! que vois-je ? un eslain de bergères ,
Telles qu'on peint la reine de Cypris ;
Ou les Amours , ou les Graces légères ,
Viennent s'offrir à mes regards surpris.
Leurs mains tenoient les lauriers de la gloire ,
Le digne prix de ces écrits fameux ,
Qui consacrés au temple de mémoire ,
Leur survivront chez nos derniers neveux.
« Vois les succès de ces rares merveilles ,
» Me dit la Muse ; imite leurs efforts ,
» Je réglerai moi-même tes efforts.
» Vois cette fleur * , le prix des doctes veilles ,
» Sur ton beau front mes mains vont l'attacher.
» Saisis la lyre , enchante l'hypocrène ,
» Et tes rivaux n'oseront t'approcher.
» Ils ont pâli . . la couronne est certaine. »
La Muse dit , & Morphée à mes yeux
Vient dérober son voile gracieux :
Ainsi finit ce délectable songe.
Mais quelle ardeur en mon cœur je ressens ?

* Une Violette. Cette fleur est le prix destiné au poëme ou à l'épître des jeux floraux de Toulouse.

Je ne suis plus maîtresse de mes sens.
 J'ose chanter : ce n'est plus un mensonge ;
 Et j'entendis les échos répéter
 Ce que ma voix vient de vous raconter.

*Par Madame Lantigue de Policard
 de Bordeaux.*

*Mon maître étoit l'Amour : j'en vais servir un
 autre.*

LAYONTAINE.

O D E A B A R I N E , 8 liv. 2.

Ulla si juris, &c.

JE compterois sur vos sermens
 Si, quand votre cœur les oublie,
 Barine, pour tout châtiment,
 Le ciel vous rendoit moins jolie ;
 Mais par le parjure embellie,
 Vous n'avez que plus d'agrémens ;
 Il semble ajouter à vos graces,
 Et plus vous trahissez d'amans,
 Plus nous en voyons sur vos traces.
 Sans péril & sans nuls regrets,
 Vous bravez tout ce qu'on révère,
 Les mânes sacrés d'une mère,
 Les dieux, témoins de vos forfaits,

C ij

52 **MERCURE DE FRANCE.**

Vous savez , charmante infidelle ,
Que des faux sermens d'une belle ,
Les dieux ne se vengent jamais,
Vénus rit de votre inconstance ;
Le plaisir malin qu'elle y prend
Charme l'impitoyable enfant
Qui , sur un caillou teint de sang ;
Aiguise les traits qu'il nous lance.
Vos regards savent enchanter
Graves vieillards & jeunes têtes ;
L'enfance croît pour augmenter
Plus que pour changer vos conquêtes :
Car , à votre air trompeur & doux ,
Qui se laisse une fois séduire ,
Peut bien s'indigner contre vous ,
Mais non pas quitter votre empire.
Ainsi tout redoute vos coups ;
L'air qu'on respire à vos genoux
Alarme les mères prudentes ;
Et d'un œil confus & jaloux ,
Les jeunes épouses tremblantes ,
Lisent dans vos graces brillantes
L'inconstance de leurs époux.

Par M. L. R.

*L'ARGENTIS MODERNE.**Livre I, Chapitre I.*

ROME ne connoissoit pas encore la grandeur ni l'abaissement ; le Tibre rouloit paisiblement ses ondes de l'Apenin vers Ostie ; la Sicile se gouvernoit par des loix douces & des Rois ignorés ; riche de ses vertus , cette île ne recevoit dans son sein ni mœurs , ni coutumes étrangères ; ses voisins même ne lui étoient pas connus.

Ce fut un de ces jours où le soleil & la verdure font oublier les rigueurs d'un long hiver ; ce fut au lieu même où le fleuve Gélas se précipite dans la mer, que vint aborder un navire imposant, qui soudain jette l'alarme dans toute la contrée. De ce vaisseau , dont la construction paroïssoit africaine , on voit sortir un jeune homme , qui par sa beauté , sa taille & ses graces , fait l'admiration de tous les spectateurs ; mais comme le peuple ne défère jamais qu'à ce qui brille & l'offusque , l'étranger , pour n'avoir pas une suite nombreuse & inutile , n'est plus qu'un homme

C iij

54 MERCURE DE FRANCE.

ordinaire : en effet, il n'étoit accompagné que d'un écuyer & de deux domestiques ; & tandis que les matelots leur aident à décharger son modeste équipage, qu'ils suspendent ses chevaux immobiles pour les descendre sur la grève, Archombrote, accablé d'une douleur de tête, effet de la mer & de l'agitation, ne respire que l'ombre & le repos : il porte de tous côtés ses regards appesantis ; il apperçoit, non loin du rivage, une forêt déjà vaste qui lui promet ce qu'il desire. Qu'il lui tarde de l'aller reconnoître ! que dis - je ? après avoir laissé des ordres à son écuyer, il y vole, & ses vœux sont remplis. Là, des arbres assez touffus pour fermer le passage aux rayons du soleil, & toutefois assez élevés pour le permettre aux zéphyr ; des arbrisseaux que la nature prit plaisir à former en berceaux, une odeur agréable qui s'exhale au loin, des lits de gazon dont le bétail voisin a respecté l'émail, des fontaines délicieuses, des ruisseaux qui serpentent & se croisent, des oiseaux d'un plumage rare & d'un chant voluptueux, quel spectacle pour des yeux accoutumés à ne voir que des tritons & des baleines ! Le ravissement où se trouve Archombrote ne sauroit s'exprimer ; mais le besoin de

la nature l'emporte , & le héros s'endort.

A peine ses paupières se touchent, qu'un bruit sourd & confus se répand dans toute la forêt , sans aller jusqu'à lui : le bruit redouble , des cris effrayans y succèdent , rien ne l'éveille. Soit que le sommeil impérieux l'ait privé de ses organes , soit que des songes terrestres détournent son imagination trop vive & l'affectent délicieusement , il demeure immobile : cependant un cheval dans sa course rapide passe à ses pieds , le couvre d'un sable graveleux & le tire de son anéantissement : une femme assez belle monte ce coursier intrépide ; c'est à la vue d'Archombrote qu'elle essaie de l'arrêter , mais il se cabre & pense la renverser : sa fougue enfin se ralentit , & la Dame le ramenant sur ses pas , aborde l'inconnu : elle veut lui parler , la respiration lui manque : un teint pâle , des yeux troublés , des cheveux épars , tout annonce le danger qui la menace. Archombrote , né sensible & résolu d'ailleurs de venger par-tout l'honneur d'un sexe qu'il idolâtre & ne connoît pas encore , n'oublie rien pour la rassurer. — Parlez , Madame , quels sont les ravisseurs , les scélérats qui vous poursuivent ? qu'exigez - vous de ce bras ? — Ah ! Sei-

56 MERCURE DE FRANCE.

gneur, qui que vous soiez, si la vertu a des droits sur votre ame, si le sort des malheureux vous touche, si l'occasion de vous signaler peut enflammer votre valeur naissante, secourez la Sicile que des lâches, que des monstres outragent en la personne du Seigneur le plus accompli qu'elle eut jamais. Le tems presse, & pour ne pas m'épuiser en prières inutiles, c'est Poliarque qu'on assassine. Heureusement, je vous rencontre aussi à - propos pour votre gloire que pour sa défense; faites-vous suivre seulement de ces trois hommes qui viennent à vous, & paroissent vous appartenir; bientôt cette troupe de brigands sera dissipée. A ces mots Archombrote prend son casque & ses armes, & son écuyer ne l'abandonne plus. Je ne fais, dit-il à Timoclée, quel est ce Poliarque; son nom ne m'est pas plus connu que son pays: au reste, la fortune m'aura servi généreusement, si elle permet qu'un si brave homme que vous dites, reçoive quelque secours de mon arrivée. Timoclée, tant la frayeur ôte la mémoire aux femmes, ne se souvient plus par où elle a passé: Archombrote, qui une heure avant trouvoit ce séjour admirable, n'y voit plus qu'un re-

paire de voleurs, que des buissons plan-
 tés çà & là pour favoriser les embuches,
 que des serpens & des venins mortels ca-
 chés sous ces gasons fleuris, que des ruis-
 seaux teints de sang, des oiseaux d'un
 sinistre présage. . . . Ce sexe qu'il adore,
 il craint déjà d'en être la victime; il en
 est, dis-je, à ces réflexions tristes & fu-
 nestes, lorsqu'un bruit d'armes & de che-
 vaux tout-à-coup les dissipe, & lui rend
 son courage. Un tourbillon de poussière
 désigne le lieu du combat; il y vole: déjà
 trois hommes, également bien montés,
 semblent fondre sur lui; soudain il porte
 la main à l'attache de son javelot, & se
 présente avec une intrépidité victorieuse;
 mais deux l'évitent, & la tête du troisiè-
 me tombe à ses pieds: son cheval, de
 frayeur, se jette dans le taillis: quel spec-
 tacle pour Archombrote! c'est Poliarque
 lui-même qui vient d'atteindre ce fuyard,
 & lui porter ce coup terrible; plus loin
 deux de leurs camarades avoient mordu
 la poussière & couvert les halliers de leur
 sang: sans doute c'en étoit fait des au-
 tres, si le courfier du vainqueur ne s'étoit
 abattu. Archombrote, avec son écuyer,
 court à Poliarque pour le relever; mais
 celui-ci, qui n'est ni blessé de sa chute, ni

38 MERCURE DE FRANCE.

épuisé de ses blessures , reparoit avec une légèreté surprenante , & les remercie de leur zèle. D'après ce que lui dit Timoclée de la rencontre du jeune homme , il ne dédaigne pas de discourir avec lui. Généreux Chevalier, lui dit Archombrote, si votre valeur m'avoit été connue , j'aurois blâmé les alarmes de cette Dame, & je n'aurois pas eu la vanité de croire que je pusse être utile à un guerrier si redoutable. Quand je vois trois hommes fuit devant vous comme vis-à-vis un corps d'armée, j'ai honte de leur lâcheté; mais quand je vois les coups dont vous terrassez le dernier, j'y trouve leur excuse. Brave inconnu, reprend Poliarque, nous ne sommes torts souvent que de la foiblesse de nos eunemis : un honnête homme qui défend sa vie, a pour lui les dieux & le crime de ses adversaires; &, dans cette occasion-ci, je dois plutôt mon triomphe à des mesures mal prises, qu'à cette bravoure, qui peut-être leur est départie comme à moi : à ce trait de modestie, Archombrote lui demande son amitié : Poliarque la lui offre toute entière pour prix de la sienne. Ce ne sont, des deux côtés, que transports & sermens de s'aimer; cependant la curiosité les aiguillon-

ne, & ils se considèrent avec une attention scrupuleuse : ce que l'un admire en l'autre, l'autre également le remarque en lui : ils étoient de même âge, & un air de majesté présidoit à toutes leurs actions. Timoclée, dans l'ame, s'applaudit fort d'avoir assemblé un couple si charmant, & pour en consacrer l'événement, elle propose d'en présenter le tableau au temple d'Ericine : cette idée leur est, on ne peut plus agréable ; & au bas de la peinture qu'on exécuta peu de tems après, on lit ces vers :

Egaux de sentimens, de valeur & d'attraits,
Ils sont plus beaux cent fois que leurs divins
portraits :

Non, Mars, soit du combat, soit des feux de
Cyprine,

Quand tu reviens vainqueur, tu n'as point cette
mine.

Poliarque, dans l'instant même, oublie ses périls passés : il tenoit un peu de cette nation gaie, brave & sensible, qui d'abord s'affecte violemment d'un accident fâcheux, & finit par en plaisanter. Le débatement de Timoclée sur-tout, le fait rentrer dans son caractère. — Convenez, Madame, que nous l'avons échappé belle ;

que votre frayeur n'a pas été médiocre , & que la compagnie d'un homme qui ne présente point sa tête de bonne grace au fer de ses assassins , est on ne peut plus dangereuse. Comment donc ! il faut courir çà & là dans une forêt ténébreuse , se voir à la merci d'un coursier fougueux , & s'enrouer jusqu'à extinction pour sonner l'alarme & réveiller tout le monde ? Voilà , par exemple , un habit dans le plus grand désastre ; un tête échevelée qui porteroit envie aux bacchantes : je gage que celle de vos femmes qui en a le département me maudira mille fois avant d'y rétablir l'ordre : aussi , si nous rencontrons quelque Glicère avec des couronnes , je vous en dois une & la plus belle. Pardon, Madame , si je vous arrête en ces lieux : j'ai peine à croire qu'un champ de bataille de cette espèce puisse être de votre goût : les Dames toute fois aiment assez les guerriers , & le titre de vainqueur est un attrait pour elles ; mais ceci ne vous regarde en aucune façon ; vous êtes, vous, je le fais , une des plus décidées veuves de la cour ; la fidélité que vous avez jurée à votre époux est un chef-d'œuvre de style qui ira loin ; je fais aussi , pour mon malheur , que toute entreprise échoueroit

contre vos charmes, & qu'il me seroit plus aisé de détruire, cinq par cinq, tous les voleurs de la Sicile, que de vous arracher le moindre soupir.

Archombrote, qui avec beaucoup d'esprit manquoit d'expérience, interrompt Poliarque, & lui dit: Croyez-vous, mon ami, que ce soient là des voleurs? Ils m'ont paru bien mis, bien équipés; j'ai cru même appercevoir des nuances de cordons & des marques de dignités: se peut-il, que sous des dehors si beaux, on cache des cœurs si bas & des projets si noirs? Quoi! ce sont là des bigands? Cher étranger, lui replique Poliarque, depuis que la pauvreté est un vice en Sicile, le vol & le brigandage y sont de tous les états: on se passe moins d'or que d'honneur: une escroquerie bien ourdie attire beaucoup d'éloges à son auteur, si l'objet en vaut la peine; elle prouve du moins un grand fonds d'esprit & de sagacité: au lieu que la pauvre dupe ne peut manquer d'être interdite, sur-tout s'il ne lui reste rien. Un guet-appens devient différent; il n'est pas honnête de tuer un homme pour lui voler sa bourse; on ne fouille pas non plus dans les poches; mais on dévaste un magasin, & l'on fait punir le marchand

62 MERCURE DE FRANCE.

comme usurier & impertinent, le tout pour gagner du tems ou absorber la dette. Se voir dépouiller dans un grand chemin n'est ici qu'une aventure plaisante : c'est à qui des voyageurs se fera voler gros ; il en est même, qui la veille d'un départ, empruntent au denier dix, pour ne pas tomber dans la confusion d'un vol bourgeois : ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que la plupart de nos Seigneurs se piquent d'élever & de dresser par eux-mêmes d'excellens coursiers qu'ils vendent. . . . non pas aux archers, mais à ces mêmes voleurs qui, tôt ou tard, se font rembourser largement du prix fou qu'ils y mettent. Il est vrai que la politique de ces coquins est admirable, en ce qu'ils n'assassinent qu'à leur corps défendant ou à l'aspect d'un mauvais porte-feuille : en effet, que deviendrait leur commerce, s'ils ne dévalisoient qu'une fois en la vie la même personne ? Ce qui se trouve de supérieur en eux, c'est un tact si subtil, qu'ils définissent un homme au premier coup d'œil. Celui-ci est un publicain qui n'a point manié les deniers du Roi, sans retenir sa grosse part. Celui-là est un guerrier qui a dévasté cent provinces, & qui, pour étendre ses contributions, ou bien

pour vaincre feul & mal-à-propos, a sacrifié vingt mille de fes compatriotes. Celui-ci est un charlatan qui n'a qu'un mérite d'affiches, dont les remèdes n'ont jamais guéri que lui de la faim, & qui se choisit impudemment des malades dans tous les quartiers de Syracuse, qui ont plus besoin d'honneur que de guérison. Tous ces gens-là, suivant la morale des grands chemins, méritent assez qu'on les rançonne, & de voleur à voleur, c'est toujours le plus brave & le mieux monté qui l'emporte. Cependant, ajoute Archombrote, ceux-ci en vouloient bien autant à votre vie qu'à votre bourse. = Cela est vrai; peut être m'ont-ils cru plus intéressé & moins philosophe: c'est-à-dire faisant assez de cas de ce métal où tant d'hommes attachent leur bonheur suprême, pour le défendre jusqu'au dernier soupir: hélas! ils n'avoient qu'à parler. Allons, interrompt Timoclée, c'est assez s'entretenir d'aventures sinistres; je ne suis pas loin de chez moi, parlez de m'y suivre: ma vieille servante, à qui la peur aura fait prendre les devans, pansera vos blessures: au reste, vous avez besoin de nourriture & de repos; ne fût ce au moins, Poliarque, que pour y converser avec vo-

64 MERCURE DE FRANCE.

tre nouvel ami. Les deux cavaliers se rendent à cette invitation simple & pressante, &, après avoir rassemblé ce qu'ils avoient de gens épars dans la forêt, ils marchent vers le château de la Dame. Poliarque, chemin faisant, raconte à Archombrote, comme quoi étant parti au point du jour de l'armée royale pour aller à Gergente, il avoit rencontré cette Dame des plus qualifiées de la cour, qui se retire auprès de la fille du Roi; que leurs gens, par étourderie, s'étoient égarés dans la forêt; que Timoclée seule l'accompagnant dans un défilé difficile, cinq hommes, armés de toutes pièces, piquèrent leurs chevaux contre lui: alors, dit-il, la Dame s'enfuit, & vous ramène. Au reste, les dieux ont permis que la méchanceté de ces brigands ait été vaine, puisque j'ai commencé par en mettre deux hors de combat, & qu'en votre présence j'ai fait sauter la tête au troisième. Je ne fais trop à qui j'avois affaire, à moins que ce ne fût un parti de l'armée de Lycogène qui vouloit me faire payer de mon sang l'amitié dont le Roi m'honore.

*A M. DE LARIVE, sur son départ
de Bruxelles.*

Tu pars donc , cher Larive , & bientôt Mel-
pomène
Avec toi pour jamais abandonne ces lieux !
Nous ne les verrons plus , ces héros si fameux ,
Au charme de ton art , renaissans sur la scène ,
Se reproduire en toi , plus grands , plus vertueux.
Le traître Montaigu , dans sa noire furie ,
Ne saura plus forcer notre ame anéantie ,
A lui donner des pleurs au nom de *ses enfans*.
De Ninias vengé les terribles accens :
 Du triste époux de Zenobie
Les jalouses fureurs , les regrets si touchans ,
Brillans d'un nouveau charme au feu de ton génie ;
Ne se transmettront plus de ton ame attendrie
 Au fond de nos cœurs gémissans.
L'imposteur Mahomet , le fier vengeur d'Alzire ,
Le généreux Baiard & l'amant de Zaïre ,
Dépouillés désormais des prestiges vainqueurs
 De ton talent inimitable ,
Vont être transformés en vains déclamateurs ,
 Qui du spectateur équitable
Etourdiront l'oreille , & glaceront les cœurs.
 Dans notre première ignorance

66 MERCURE DE FRANCE.

Il eût peut-être, hélas ! mieux valu nous laisser.
Le bon P***, le fougueux Ch***,
Pourroient encor charmer notre indolence,
Si de ton art, à qui tout doit céder,
 La victorieuse puissance
 N'étoit venu les terrasser.
Mais non : pars, cher Larive ; une gloire nou-
 velle
 T'attend dans les murs de Lyon.
La carrière où tu cours est trop vaste & trop
 belle
Pour borner aux honneurs qu'on te rend à Bruxel-
 le,
 Ta juste & noble ambition.
Souviens-toi cependant qu'ici l'on t'admira :
 Que tu nous dois quelque reconnaissance,
Et laisse-nous, du moins, la flatteuse espérance
Qu'un destin plus propice à nos vœux te rendra.

L'INCENDIE DE L'HÔTEL-DIEU.

Cantate.

DANS l'horreur de la nuit quels cris se font
 entendre? ...
O Ciel ! à ce malheur devons-nous nous atten-
 dre ?

Ut cruel élément va donc détruire encor *
 Ces murs où chaque jour la sensible opulence
 Offre un asyle à l'indigence
 Contre la douleur & la mort.

Venez dompter ce fléau redoutable,
 Braves soldats, citoyens généreux :
 Courez, volez & , d'un bras secourable,
 Préservez-nous d'un destin rigoureux.

Prêts d'expirer sous ces voûtes brûlantes,
 Des malheureux implorent du secours :
 Qui franchira ces barrières fumantes ?
 D'un sort affreux qui sauvera leurs jours ?

Venez dompter ce fléau redoutable,
 Braves soldats, citoyens généreux :
 Courez, volez & , d'un bras secourable,
 Préservez-nous d'un destin rigoureux.

Armé d'un courage intrépide,
 Les yeux de zèle étincelans,
 Déjà le fier pompier, d'une course rapide,
 Se transporte au travers de ces feux dévorans :
 Sa main, avec intelligence,
 Dirige ces souples canaux,
 Où l'onde, comprimant ses flots,

* En 1737 l'Hôtel-Dieu de Paris estuya un accident pareil à celui qui fait le sujet de cette catastrophe.

68 **MERCURE DE FRANCE.**

Se soulève, monte, s'élançe,
Tombe sur des plafonds brisés,
Et de ces gouffres embrasés
Suspend enfin la violence.

Vains secours ! efforts impuissans !
Ministre du courroux céleste,
L'aquilon, d'un souffle funeste,
Ranime ces feux expirans.

Leur rage indomptable
De cent lieux divers
Lance dans les airs
Un jour effroyable.

L'astre de la nuit
Pâlit d'épouvante ;
La Seine tremblante
Recule & s'enfuit.

Telle la tremblante Aréthuse

Recule & s'enfuit de frayeur ,

Quand aux plaines de Syracuse

L'Etna s'entr'ouve & vomit sa fureur.

Aux élans redoublés de la flamme ondoyante

On voit tomber ces vastes bâtimens ,

Dont la vertu posa les premiers fondemens ,

Et qu'elle soutenoit de sa main bienfaisante.

Mais que vois-je ? ... Le Ciel , insensible à nos
pleurs ,

Se plaît-il donc à combler nos douleurs ?

Le spectre de la mort , avide de nos larmes ,

Par son aspect , redouble nos alarmes ,

Et ranime à ces feux les funèbres flambeaux.
 D'un regard menaçant il compte ses victimes,
 Et la tranchante faux
 Les précipite au fond de ces abîmes,
 Où des brasiers leur servent de tombeaux:

Grand Dieu, désarme ta vengeance,
 Entends nos gémissantes voix,
 Et, sans blesser tes justes loix,
 Fais-nous adorer ta clémence.

Qui peut résister à tes coups,
 Dieu tout-puissant, Juge sévère,
 Lorsque, dans ta sainte colère,
 Ton bras s'appesantit sur nous ?

Grand Dieu, désarme ta vengeance ;
 Entends nos gémissantes voix,
 Et, sans blesser tes justes loix,
 Fais-nous adorer ta clémence.

*Par M. de la Croix, Chanoine
 Régulier Prémontré.*

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du volume du mois de Février 1773, est *Epée* ; celui de la seconde est *Puce* ; celui de la troisième est une *Dame* ; celui de la quatrième est *Enigme*. Le mot

70 MERCURE DE FRANCE.

du premier logogryphe est *Papier*, dans lequel on trouve *Pie* (oiseau), *Ré* (isle) *Péra*, *japer*, *pipe*, *Priape*, *Pape*; celui de la seconde est *Cierge*, où se trouve *cire*; celui du troisième est *Chaminée*, dans lequel se trouvent *cime* (des forêts ou des montagnes) *Chimènes*, *menée*, *mine*, *chemin*, *miche*, *niche*, *mèche*, *chêne*, *échine*.

É N I G M E.

COMPOSÉ de trois pieds, je suis un quadrupède,

Célèbre avant César, Alexandre, Archimède:

J'étois avec Jésus quand on l'appeloit Roi:

Devine-moi, lecteur: si non prends garde à toi,

*Par M. Fillette, vicaire de Ste Madeleine
de Verneuil au Perche.*

A U T R E.

Je fais un tour de nature bizarre,

Je fais trembler les grands & les petits,

Les héros & les beaux esprits.

Tous briguent mes faveurs dont je suis très-
avare ,

D'un rien je ris comme un enfant ;

Sans en savoir au vrai la cause ,

Je m'arrête à la moindre chose.

Je suis très-fol & très-prudent ,

S'il s'agit de juger quelqu'œuvre de génie ,

Personne , mieux que moi , n'en connoît la va-
leur :

Je prononce ; & ma voix est toujours applaudie ,

Quoique souvent je donne dans l'erreur ,

Je ne suis qu'un , & je suis plus de mille ,

L'on me trouve à Paris , à Rome , au Canada ,

Je suis un vieux barbon , un jeune Candida ,

Homme , femme à la fois , *insolent & servile.*

Par M. Dupuis de Banfière.

A U T R E.

ON dit qu'à tout on s'accoutume ;

Je le crois : .. mais quel triste sort

Que celui de se voir pousser avec effort ;

Repousser ; puis par fois rester sans une plume !

A dire vrai , le plus souvent ,

Tout ceci n'est que jeu d'enfant.

*Par M. Houllier de St Remi,
de Sezanne.*

 LOGOGYPHE.

MOBILE bâtiment élevé dans la plaine,
 Et changé bien souvent plusieurs fois la semaine,
 Je fers plus la nuit que le jour ;
 Sans tête l'on me voit dans les mains de l'Amour.

Par le même.

A U T R E.

CHAQUE Seigneur se plaît à m'avoir sur la
 terre ;
 Ma seconde moitié se met dans la première.

Par le même.

A U T R E.

JE suis le dernier de sept frères
 Dont chacun doit naissance à Dieu.
 Coupez mon corps en deux : j'expose en premier
 lieu
 Un des mortels soumis à mes loix peu sévères ;
 Ma seconde & dernière part,
 Du verd adolescent distingue le vieillard.

Par M. G. D. R. Vicaire d'Essay.

AUTRE.

Ariette 1.

Amoroso.

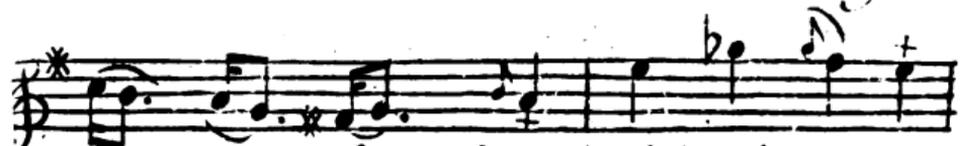
Mars
1773.



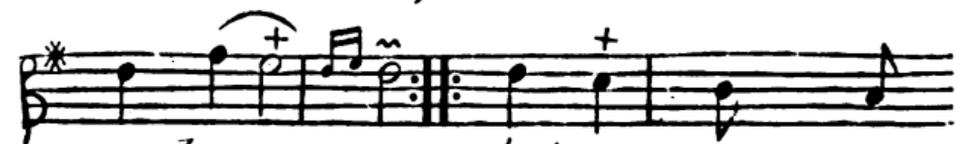
L'Amour a ses rigueurs:



De même il a ses charmes S'il faut



ver - ser des pleurs Il seait tarir



nos lar - mes D'aimer tout vous



engage l'Amour n'est pas cruel Ne soy-



-ez point volage Il vous se:ra fi:del.

A U T R E.

QUATRE fois par saison je venois à Paris :
 Empressé d'amuser , d'égayer les esprits ;
 En habit de couleur , & toujours des plus minces ,
 Sans fuir mon lieu natal , je parcours les provin-
 ces.

C'est , diras-tu , tomber en contradiction.
 Eh ! point du tout , lecteur : avec toi je parie
 Que tu vas convenir de mon assertion ;
 De mes sept pieds en deux fais la division
 Trois couvrent de la terre une grande partie ;
 D'un Esculape habile à conserver la vie ,
 Le reste accroit , soutient la réputation.

Par le même.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Lettres édifiantes & curieuses, écrites des
 Missions étrangères , par quelques Mis-
 sionnaires de la C. de J. XXIX^e. re-
 cueil in-12. A Paris, chez Ruault, li-
 braire , rue de la Harpe , près la rue
 Serpente.

CES lettres, dont le premier recueil a été
 publié en 1702, n'ont pas peu contribué

D

74 **MERGURE DE FRANCE.**

à nous faire connoître les usages , les mœurs , le caractère & les loix d'un peuple supérieur à toutes les Nations de l'Asie par son ancienneté , ses progrès dans les arts , sa sagesse , sa politique , son goût pour la philosophie. Mais le vaste empire de la Chine n'a pas été le seul théâtre des travaux des Missionnaires de la C. de J. Ces hommes apostoliques ont parcouru les différentes régions de l'Asie , de l'Afrique & de l'Amérique ; & sans perdre de vue le premier objet de leurs travaux , ils n'ont pas laissé ignorer à l'Europe savante les connoissances qu'ils se sont procurées sur les mœurs des Nations qu'ils ont visitées , sur leur gouvernement , leurs coutumes , leurs richesses naturelles , & enfin sur le commerce que nous pourrions faire avec ces peuples. Les personnes pieuses peuvent donc espérer de trouver dans ces recueils de lettres de quoi nourrir leur piété , & les savans des instructions sur les différens objets de leurs études. Le vingt-neuvième recueil qui vient de paroître contient une lettre du P. de St Estevan , originaire d'une illustre famille d'Espagne , nommé agent du Clergé de France à l'âge de vingt-deux ans , & aujourd'hui Supérieur général des missions de l'Inde,

Sa lettre est datée de Pondichéri, du 7 Décembre 1754. Elle contient une espèce de journal de l'embarquement de ce missionnaire pour l'Inde. Elle est suivie d'une lettre du P. Laureati, homme d'un rare mérite, au rapport de tous les voyageurs qui l'ont connu à la Chine où il est mort depuis plusieurs années. Sa lettre est écrite de Fokien, le 26 Juillet 1714. L'éditeur l'a traduite de l'italien, & quoiqu'elle soit un peu ancienne, il a cru devoir la placer dans ce recueil à cause de plusieurs notions particulières qu'elle donne sur l'histoire naturelle de la Chine. Le P. Laureati fait mention de plusieurs animaux rares & curieux, & entre autres d'une espèce de tigre sans queue, & qui a le corps d'un chien. C'est de tous les animaux le plus féroce & le plus léger à la course. Si l'on en rencontre quelqu'un, & que, pour se dérober à sa fureur, on monte sur un arbre, l'animal pousse un certain cri, & à l'instant on en voit arriver plusieurs autres qui, tous ensemble, creusent la terre au tour de l'arbre, le détachent & le font tomber. Mais les Chinois ont trouvé depuis peu le moyen de s'en débarrasser; ils s'assemblent vers le soir en un certain nombre, & forment une

76 MERCURE DE FRANCE.

forte palissade dans laquelle ils se renferment ; ensuite imitant le cri de l'animal, ils attirent tous ceux des environs, & tandis que ces bêtes féroces travaillent à fouir la terre pour abattre les pieux de la palissade, les Chinois s'arment de flèches & les tuent, sans courir aucun danger.

On voit aussi des couleuvres & des vipères dont le venin est très - violent. Il y en a dont on n'est pas plutôt mordu, que le corps s'enfle extraordinairement, & que le sang sort par tous les membres, par les yeux, par les oreilles, la bouche, les narines & même par les ongles. Mais comme l'humeur pestilente s'évapore avec le sang, leurs morsures ne sont pas mortelles. Il y en a d'autres dont le venin est beaucoup plus dangereux : n'en eût-on été mordu qu'au bout du pied, à l'instant le poison monte à la tête, & se répandant soudain dans toutes les veines, il cause des défaillances, ensuite le délire & puis la mort. On n'a pu trouver jusqu'ici aucun remède qui fût efficace contre leur morsure.

Trois lettres du P. Bourgeois, missionnaire actuellement à Peking, où il jouit de la plus haute considération, contiennent aussi des instructions sur la Chine, & les

mœurs des Chinois principalement. Le P. Bourgeois a trouvé le Chinois à *Canton* à peu près tel qu'on se le figure en Europe. Ce missionnaire avoue cependant qu'on peut dire des Chinois ce qu'on dit des particuliers, qu'ils perdent à être vus de trop près; il ajoute qu'on exagère dans les tableaux la petitesse de leurs yeux, & la façon dont ils sont taillés. Sur cent on en trouvera au moins une vingtaine qu'on déguiseroit fort bien en Européens; & il le faut bien, sans quoi il seroit impossible aux missionnaires d'entrer dans les terres; parce qu'à tous momens, pour passer, ils sont obligés de se présenter à des douaniers qui ont bonne vue. Ce qui trahit le plus un Européen, ce sont des yeux bleus. Le P. Bourgeois confirme la peinture que les voyageurs nous ont faite de la prodigieuse population de la Chine. Dans *Canton*, & sur la rivière il y a un million d'âmes. Il y en a autant dans un village qu'on peut dire voisin, puisqu'il n'est éloigné que de cinq ou six lieues; il s'appelle *Fonkaw*. Pour être une grande ville, il ne lui manque que des murs. *Poussa* est la grande divinité des Chinois; ils l'adorent sans savoir ce que c'est. Ils l'adorent, comme ils le disent eux-mêmes, parce que leurs

78 MERCURE DE FRANCE.

pères l'ont adorée : ils la représentent sous mille formes différentes, & presque toutes avec un ventre monstrueux. Il y a aussi des femmes *Poussa*. Le nombre de ces idoles augmente tous les jours, parce que l'Empereur change en *Poussa* les hommes & les femmes qu'il veut distinguer après leur mort.

Le P. Bourgeois fait mention de ces fameuses tours qui sont disposées de façon qu'en vingt-quatre heures l'Empereur peut savoir ce qui se passe à Canton, quoiqu'il en soit éloigné de plus de six cents lieues. Ces tours sont de huit étages. Les dehors qui sont de porcelaine sont ornés de diverses figures. Elles sont revêtues au dedans de marbres très-polis de différentes couleurs. On a pratiqué dans l'épaisseur du mur un escalier par lequel on monte à tous les étages, & delà sur de belles galeries de marbre qui embellissent les saillies dont la tour est environnée. On voit au coin de chaque galerie de petites cloches suspendues, qui agitées par le vent, rendent un son assez agréable.

Le même missionnaire annonce dans une de ses lettres que le P. Collas, aussi missionnaire à Peking, se propose de donner la solution du problème suivant. Pour

quoi Peking étant au quarantième degré de latitude à-peu-près, y fait-il si froid en hiver, qu'on est obligé de coucher sur un four qu'on chauffe toute la nuit? & pour-quoi y fait-il si chaud en été, que les années dernières il y mourut huit mille hommes, brûlés par les ardeurs du soleil?

Une lettre du P. Horta, jésuite Italien, nous donne des détails curieux sur les coutumes & usages des habitans du Tonquin, où ce missionnaire a été arrêté & jeté dans les fers en 1766. Quand un Tonquinois rend visite à un autre, il s'arrête à la porte & donne au portier un cahier de huit à dix pages, dans lequel il a écrit en gros caractères son nom, ses titres & le motif de sa visite. Ce cahier est de papier blanc & couvert de papier rouge. Les Tonquinois en ont de plusieurs sortes, selon le rang des personnes qu'ils visitent. Si celui qu'on veut visiter est absent de la maison, on laisse & on recommande le cahier au portier, & la visite est censée faite & reçue. Un magistrat, dans les visites qu'il fait, doit être vêtu de la robe de cérémonie, qui est affectée à son emploi. Ceux qui n'ont aucune charge publique, mais qui sont en quelque considération parmi le peuple, ont aussi des ha-

Div

bits destinés aux visites , & ne peuvent se dispenser de les mettre sans manquer à la civilité. Celui qui est visité va recevoir à la porte celui qui rend la visite. Ils joignent tous les deux les mains en s'abordant , & se font plusieurs politesses muettes. Le maître de la maison invite l'autre à entrer, en lui montrant la porte. S'il y a plusieurs personnes ; celle qui est la plus distinguée ou par son âge , ou par sa dignité , occupe la place d'honneur , mais elle la cède toujours à l'étranger ; la première place est celle qui se trouve la plus voisine de la porte , ce qui est directement opposé à nos usages. Après que chacun est assis , celui qui visite expose de nouveau le motif de sa visite. Le maître de la maison l'écoute gravement ; & s'incline de tems en tems , selon qu'il est marqué dans le cérémonial. Ensuite les premiers serviteurs de la maison , vêtus d'un habit de cérémonie , apportent une table triangulaire , sur laquelle il y a deux fois autant de tasses de thé qu'il y a de personnes ; au milieu se trouvent deux boîtes de bethel ; des pipes & du tabac. Lorsque la visite est finie , le maître de la maison reconduit son hôte jusqu'au milieu de la rue , & là recommencent les révérences , les

inclinations, les élévations de mains & les complimens. Enfin, lorsque l'étranger est parti, & qu'il est déjà un peu loin, le maître de la maison lui envoie un valet pour lui faire un nouveau compliment de sa part, & quelque tems après celui-ci envoie un à son tour pour le remercier; ainsi finit la visite. Ce n'est pas seulement dans leurs visites que l'on remarque cette politesse gênante & bisarre; elle a encore lieu dans toutes les actions qui ont quelque rapport à la société. Les Tonquinois mangent souvent ensemble; & c'est pendant leurs repas qu'ils traitent ordinairement de leurs affaires. Ils se servent au lieu de fourchettes de certains petits bâtons d'ivoire ou d'ébène dont les extrémités sont d'or ou d'argent. Ils ne touchent jamais rien avec les doigts; delà vient qu'ils ne se lavent jamais les mains, ni avant, ni après le repas. On peut comparer les Tonquinois à table aux musiciens d'un orchestre. Ils semblent qu'ils mangent en cadence & par mesure, & que le mouvement de leurs mains & de leurs mâchoires dépend de quelques règles particulières. Leurs tables sont nues & sans serviettes; elles sont seulement entourées de longs tapis brodés qui pendent jusqu'à

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

terre. Chacun a sa table, à moins que le grand nombre des convives ne les oblige de s'asseoir deux à la même. On les sert toutes également & en même tems, & on les couvre de plusieurs petits plats, les Tonquinois préférant la variété à une abondance superflue. Celui qui veut inviter quelqu'un à un repas, lui envoie la veille un petit cahier d'invitation où se trouve l'ordonnance du repas. Cette invitation est à peu-près conçue en ces termes : « Chao-ting a préparé un repas de » quelques herbes, a nettoyé ses verres, » & rendu sa maison propre, afin que Se- » tong vienne le récréer par les charmes de » sa conversation & par l'éloquence de sa » doctrine; & il le prie de lui accorder » cette divine satisfaction. » Sur la première feuille du cahier on écrit en forme d'adresse, le nom le plus honorable de celui qu'on invite, & on lui donne les titres convenables au rang qu'il occupe. On observe les mêmes formalités avec tous les convives qu'on a dessein d'inviter. Le jour destiné pour le festin, le maître de la maison envoie dès le matin un cahier semblable au premier, pour rappeler aux convives la prière qu'il leur a faite. Vers l'heure du repas il leur envoie un troisième cahier & un serviteur pour les

accompagner & pour leur marquer l'impatience qu'il a de les voir. Lorsque les convives sont arrivés & qu'on est sur le point de se mettre à table, le maître de la maison prend une coupe d'or ou d'argent, & l'élevant avec les deux mains, il salue celui des convives qui tient le premier rang par son emploi : ensuite, il sort de la salle & va dans la cour, où après s'être tourné vers le midi, & après avoir offert le vin aux dieux tutélaires de sa maison, il le verse en forme de sacrifice. Après cette cérémonie chacun s'approche de la table qui lui est destinée. Les convives avant de s'asseoir sont plus d'une heure à se faire des complimens, & le maître de la maison n'a pas plutôt fini avec l'un qu'il recommence avec l'autre. Lorsqu'il s'agit de boire on redouble les complimens; le convive le plus distingué boit le premier; les autres boivent ensuite & tous saluent le maître de la maison. Quoique leurs tasses soient fort petites, & qu'elles n'aient pas plus de profondeur que la coquille d'une noix, cependant ils boivent lentement & à plusieurs reprises, & lorsque leurs fronts sont déridés, ils agitent plusieurs questions plaisantes, & ils ont de petits jeux où ce-

84 MERCURE DE FRANCE.

lui qui perd est condamné à boire. Il arrive souvent que l'on joue la comédie pendant le repas. C'est un divertissement mêlé de la plus effroyable musique que l'on puisse jamais entendre. Les instrumens sont des bassins d'airain ou d'acier, dont le son est aigu ou perçant; un tambour fait de peaux de buffes qu'ils battent tantôt avec le pied, tantôt avec des bâtons dont se servent les trivelins d'Italie, & enfin des flûtes, dont le son est plus lugubre que touchant. Les voix des musiciens ont à-peu-près la même harmonie. Les acteurs de ces comédies sont de jeunes garçons depuis l'âge de douze ans jusqu'à quinze. Des conducteurs les mènent de province en province. Leurs pièces de théâtre sont ordinairement tragiques à en juger du moins par les pleurs continuels des acteurs & par les meurtres feints qui s'y commettent. La mémoire des acteurs a de quoi surprendre. Ils savent par cœur jusqu'à quarante & cinquante comédies, dont la plus courte dure ordinairement cinq heures. Ils traînent par-tout leur théâtre, & quand ils sont appelés, ils présentent le volume de leurs comédies, & sitôt qu'on a choisi la pièce qu'on veut voir, ils la jouent sur le champ sans

autre préparation. Vers le milieu du repas un des comédiens fait le tour des tables, & demande à chacun quelque petite récompense. Les valets de la maison font la même chose, & portent au maître l'argent qu'ils ont reçu. On érale ensuite aux yeux des conviés un nouveau repas, qui est destiné pour leurs domestiques. La fin du repas répond au commencement. Les convives louent en détail l'excellence des mets, la politesse & la générosité de leur hôte : celui-ci s'humilie & leur demande pardon en s'inclinant profondément, de ne les avoir pas traités selon leur mérite.

Cette lettre renferme aussi plusieurs détails sur la religion des Tonquinois, sur leurs mœurs, leur caractère, l'histoire naturelle de leur pays. Les Tonquinois, suivant le portrait que le P. Horta nous en fait, sont assez francs, quoique parmi eux une tromperie faite avec adresse passe ordinairement pour un trait de prudence. Ils sont généreux, mais leur générosité ne se règle que sur leur intérêt, & quand ils n'ont rien à espérer, ils ne se déterminent que difficilement à donner, & dans ces sortes d'occasions, ils ont grand soin de cacher ce qu'ils ont pour n'être pas importunés. En général, ils sont bra-

86 MERCURE DE FRANCE.

ves, laborieux, adroits & prodigues dans leurs dépenses d'éclat, comme leurs mariages, leurs enterremens, leurs fêtes & leurs alliances. Ils n'aiment point les Européens, & leur plus grand plaisir est d'en faire des dupes.

Ce XXIX recueil de lettres édifiantes & curieuses est précédé d'un avertissement où l'éditeur nous prévient que les deux recueils suivans sont sous presse. La suite paroîtra successivement. Il prie les personnes qui sont dépositaires de quelques lettres des Missionnaires, de vouloir bien lui en donner communication.

Anecdotes arabes & musulmanes, depuis l'an de Jesus-Christ 614, époque de l'établissement du Mahométisme en Arabie, par le faux prophète Mahomet, jusqu'à l'extinction totale du Califat en 1538; vol. in-8°. petit format. A Paris, chez Vincent, imprimeur-libraire, rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

Des différentes histoires qui ont déjà paru sous le titre d'*Anecdotes*, celle-ci n'est pas la moins féconde en événemens & la moins curieuse. Les principaux traits qui caractérisent le faux prophète Mahom-

met & les Califes, ses successeurs, y sont rapportés. Quelques - uns de ces Souverains ont relevé l'éclat de leur diadème par des vertus pacifiques, par leur amour pour la justice & la protection qu'ils ont accordée aux savans. Mais la plupart ont ignoré le plaisir si doux pour un monarque qui pense, de commander à des hommes libres.

La forme que l'auteur a adoptée pour nous transmettre les principaux traits de cette histoire, lui a donné la liberté d'y insérer plusieurs petits faits que l'on se plaît à retenir. Le docteur Aboulaina étoit très-pauvre; & pour acquérir des richesses, il faisoit tous les jours la cour au Visir d'Abdalmelec : mais ce ministre n'étoit point libéral. La fille du docteur, aussi aimable que spirituelle, fatiguée de voir ramper inutilement son père, lui dit : « Vous allez sans cesse chez le Visir ; ne » lui parlez-vous pas de vos besoins? — » Sans doute ; mais il feint de ne pas » m'entendre. — Ne voit-il pas votre ex- » trême indigence? — Hélas ! comment » la verroit-il ? il ne daigne pas seule- » ment m'honorer d'un regard. — Mon » père, reprit alors la jeune fille, ne ser- » vez point ces idoles qui n'entendent

88 MERCURE DE FRANCE.

» point, qui ne voient point, qui n'accor-
» dent rien aux prières des mortels.»

Hégiage, ministre & général sous le calife Valid, s'étoit rendu redoutable par ses cruautés; l'histoire rapporte cependant de ce Général ce trait de clémence. Un jour qu'il se promenoit à la campagne, il rencontra un Arabe du désert, qui ne le connoissoit point, & il lui demanda quel homme étoit cet Hégiage dont on parloit tant. « C'est un monstre qui s'abreuve
» de sang, répondit l'Arabe. — Ne me
» connois tu point, reprit le ministre? —
» Non, dit le payfan. — Hé bien! ap-
» prends que je suis cet Hégiage; dont tu
» parles si bien. » L'Arabe étoit perdu: une saillie d'esprit lui sauva la vie. « Et
» vous, dit-il sans s'étonner au terrible
» ministre, savez - vous qui je suis? —
» Non. — Je suis de la famille de Zobéir,
» dont tous les descendans deviennent
» fous trois jours de l'année, & ce jour-
» ci est l'un des trois. » Hégiage sourit & pardonna.

Dans le douzième siècle plusieurs astrologues s'étoient érigés en devins, & mettoient à contribution la crédulité des Egyptiens. Une femme, trompée par la réputation que s'étoit acquise un de ces charla-

tans , vint le trouver & le supplia de tirer son horoscope. L'empirique dresse aussitôt plusieurs figures ; mais il refuse de parler jusqu'à ce qu'on ait payé son savoir. La Dame lui donne un petite pièce d'argent ; & l'astrologue mécontent d'avoir reçu si peu : « Madame , lui dit - il , les » astres m'apprennent qu'il y a dans vos » coffres une grande disette d'argent. — » Jamais ils n'ont dit si vrai , répond la » consultante. — Mais , ajoute l'oracle , » n'auriez - vous point perdu quelque » chose ? — Vous l'avez dit : ce que je » viens de vous donner. »

Le volume qui doit suivre immédiatement celui ci , sous le titre d'*Anecdotes orientales , première partie* , servira tout à la fois d'introduction & de suite à l'histoire des Califes.

Histoire d'une jeune Angloise , précédée de quelques circonstances concernant l'enfant hydroscopie , & de beaucoup d'autres traits & phénomènes les plus singuliers en ce genre : suivie d'un parallèle des rapports que ces phénomènes paroissent avoir entr'eux , de quelques vues patriotiques à ce sujet , & d'une manière rien moins que physi-

90 MERCURE DE FRANCE.

que, d'envisager ces miracles de la nature; ouvrage soumis aux lumières des savans Naturalistes, Physiologistes, chymistes, à celles des sociétés & académies des sciences; enfin, aux observations des curieux & amateurs d'histoire naturelle, avec les autorités & pièces justificatives.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas!

VIRG. GEORG. II, V. 489.

brochure in-12. de 92 pages; nouvelle édition très-augmentée; imprimée à Physicopolis; & se trouve à Paris, chez Lottin le jeune, rue St Jacques, vis-à-vis celle de la Parcheminerie.

Cette nouvelle édition est principalement augmentée d'une lettre philosophique adressée à l'auteur de l'*Histoire de la jeune Angloise*. Cette parodie enjouée de tous les écrits publiés jusqu'à présent sur les introsopes, hydroscopes & autres phénomènes pareils, a produit l'effet que l'on pouvoit en attendre. Il y avoit lieu d'espérer que les traits du ridicule ramèneroient plus promptement les partisans des observations hydroscopiques à une sage défiance contre le charlatanisme

des hydroscopes, que des raisons, qu'une prévention aveugle les empêche souvent d'écouter. Au reste, cette prévention paroît aujourd'hui entièrement dissipée. Un Marseillois mande dans une de ses lettres qu'après avoir inutilement cherché de l'eau dans un endroit où Jean-Joseph Paraque (& non Jean-Jacques Paraque) en avoit vu, il vient d'en trouver heureusement dans un endroit où l'hydroscope n'en avoit point vu.

Théorie & pratique des Longitudes en mer,
publiées par ordre du Roi. A Paris, de
l'imprimerie royale; & se distribue à
Paris, chez Panckoucke, libraire, rue
des Poitevins, hôtel de Thou; vol.
in-8°.

Ce bon ouvrage est de M. de Charnières, lieutenant des vaisseaux du Roi. Il a été présenté à l'Académie royale des Sciences de Paris; & les Commissaires nommés pour l'examiner en ont rendu le compte suivant. Cette *Théorie & pratique des longitudes en mer* est divisée en trois parties, & précédée d'un discours préliminaire, où l'auteur rappelle successivement les efforts que l'on a faits pour perfectionner l'octant de réflexion & le mégamètre. L'a-

92 MERCURE DE FRANCE.

vantage de celui-ci est si sensible, que M. de Charnières ne s'attache guère à répondre aux objections de ceux qui ont voulu lui préférer l'octant. Celui-ci, présenté à la Société de Londres en 1731, n'a acquis de la confiance pour les distances mesurées à la mer, qu'avec le secours des arts, sur tout depuis qu'on a vu naître le mégamètre : on n'est pas même d'accord en Angleterre sur la précision des minutes que l'on accorde aux distances mesurées avec l'octant. En effet, par des observations faites à terre à Cambridge par M. Ludlam en 1767 & 1768, & publiées à Londres, on voit que les erreurs des distances de la lune à B du Capricorne, ont produit 2 à 3 degrés d'incertitude dans la longitude du lieu. M. de Charnières observe, avec raison, que le moindre défaut de parallélisme dans les surfaces des miroirs des octans, cause de grandes aberrations, relativement aux arcs mesurés. Or ces défauts sont presque inévitables de la part des artistes, quelque choix qu'ils fassent de ces miroirs; ainsi les marins doivent en ce cas se méfier de la distance observée, & principalement des grandes distances mesurées avec l'octant. A cette occasion, M. de Charnières a soin

d'avertir aussi que le mégamètre ne doit pas s'étendre à de trop grands arcs. Dans l'état actuel où il présente cet instrument, il peut mesurer à terre des arcs jusqu'à 12 degrés ; mais il seroit nécessaire pour les usages de la mer de se réduire aux limites du Zodiaque, c'est à dire, à environ 8 degrés. La raison en est fondée, selon l'auteur, avant sur les principes de la dioptrique, que sur les expériences continues qu'il a faites de son instrument : telle est la substance du discours préliminaire.

La première partie de l'ouvrage contient une description bien détaillée & bien nécessaire aux artistes pour construire le mégamètre dans l'état de perfection où il vient d'être porté, sur tout depuis 1769, que les demi-objectifs décrivant des arcs de cercle, ont par ce moyen acquis à chaque angle un foyer constant, comme il étoit nécessaire pour simplifier les calculs des distances ; & à plus forte raison quand on se sert de verres achromatiques, dont les foyers sont moins vagues qu'aux lunettes astronomiques.

La deuxième partie présente une astronomie élémentaire, dont M. de Charnières ne propose guère que ce qui a un rap-

94 MERCURE DE FRANCE.

port immédiat à la science des longitudes, il offre ici aux jeunes navigateurs des élémens, qui répandus dans plusieurs traités d'astronomie, ne peuvent se rassembler dans les voyages sans beaucoup d'embarras : il donne aussi une nouvelle formule pour la parallaxe de latitude, qui remplit plus promptement son objet.

La troisième & dernière partie contient dans un exemple, qui renferme des cas compliqués, l'application des méthodes à la *Théorie des longitudes* ; il donne aussi plusieurs tables pour abrégé les calculs ; enfin un modèle ou forme générale pour s'y disposer & y mettre l'ordre nécessaire. Tel est le but général de l'auteur, en perfectionnant son ancien ouvrage, & posant pour base la collection entière des principes nécessaires à la science des longitudes. Ce nouveau traité a été en conséquence jugé par les commissaires digne des éloges de l'Académie, & très-utile à la marine, soit par les nouveautés qu'il présente à l'occasion du mégamètre, soit pour l'ordre & la clarté qui règnent dans les trois parties qu'il renferme.

Les Annales de la Bienfaisance, ou les hommes rappelés à la bienfaisance,

par les exemples des Peuples anciens & modernes, qui ont donné, soit en public, soit en particulier, des exemples d'humanité, de vertu, de générosité; 3 vol. in-8°. br, Prix, 6 liv. A Lausanne; & se trouve à Paris, chez Lacombe, libraire, rue Christine.

Il seroit triste, sans doute, pour l'humanité, que les annales de la bienfaisance pussent être renfermées en trois volumes; mais l'auteur de ce recueil estimable nous prévient que son objet a été de rassembler des exemples de générosité, de grandeur d'ame & de bienfaisance en assez grand nombre pour confondre ces esprits misantropes qui ne croient point à la vertu, qui en vantant sans cesse la leur, se récrient contre la méchanceté des hommes & calomnient la nature humaine. On verra que tous les siècles, tous les pays ont été distingués par des vertus; que si elles paroissent moins nombreuses & moins fréquentes que les crimes, c'est que ceux-ci font plus de bruit, & que les autres se pratiquent en silence. On connoît la plupart des fléaux du genre humain; presque tous les bienfaiteurs sont ignorés, leur modestie a imposé le silence à la reconnois-

sance, la haine & les horreurs ont éternisé les noms des scélérats.

Ces annales sont principalement offertes à la jeunesse. L'auteur espère que les instituteurs lui sauront quelque gré de ce travail ; ils pourront le mettre avec fruit entre les mains de leurs élèves qui y apprendront à connoître les noms chers à l'humanité, à les préférer aux noms des héros qui l'ont affligée, & à apprécier ces derniers ; ils y puiseront en même tems une idée générale de l'histoire des peuples qui ont fait le plus de bruit sur la terre, & de celle des nations qui existent actuellement. Ces notions préliminaires leur faciliteront une étude plus étendue, & ils seront encore prémunis contre les préjugés que donnent la plûpart des historiens, & contre les faux jugemens qui ne contribuent que trop à éblouir.

L'auteur des annales fait ici une réflexion qui ne peut être remise trop souvent sous les yeux du lecteur. « On a
 » consacré, dit-il, dans les fastes de l'histoire, les triomphes des conquérans,
 » les révolutions des empires & les noms
 » des hommes illustres ; on s'est principalement
 » pressé de transmettre à la
 » postérité les monumens brillans, mais
 » affreux,

» affreux, de l'ambition & de la perversité humaine. Les annales du monde ne semblent être en effet que le tableau de ses malheurs & de ses crimes. A voir les peintures imposantes que l'on nous a tracées du bouleversement du globe & de la cruauté de ses tyrans, il sembleroit que la majesté de l'histoire ne peut se soutenir qu'en se promenant sur les ruines des nations. Les éloges pompeux qu'on prodigue aux Cyrus, aux Alexandre, aux César, les font admirer lors même qu'ils se baignent dans le sang de leurs proches, de leurs amis & de leurs concitoyens; on diroit que la véritable grandeur consiste à détruire. »

La bienfaisance est la vertu qui nous rapproche le plus de la Divinité, qui ayant créé les hommes pour qu'ils soient heureux, veut leur bonheur. Les Scythes, poursuivis par Alexandre jusqu'au milieu des bois & des rochers qu'ils habitoient, dirent à ce conquérant qui vouloit passer pour le fils de Jupiter Ammon : *Tu n'es pas un Dieu, puisque tu fais du mal aux hommes.*

Léopold, Duc souverain de Lorraine, méritoit bien une place dans ces annales

E

par son caractère bienfaisant. On faisoit à ce Prince le récit de quelques avantages qu'un Souverain venoit de faire à ses peuples. *Il le devoit*, répondit le Duc; *je quitterois demain ma souveraineté, si je ne pouvois faire du bien.* Un Gentilhomme, qui ne lui avoit jamais rien demandé, quoiqu'il fût dans le besoin, jouoit avec son maître & gagnoit beaucoup : *Vous jouez bien malheureusement*, dit-il au Prince. *Jamais*, repartit Léopold, *la fortune ne m'a mieux servi; mais je devois seul m'en appercevoir.*

L'auteur des annales, en nous rappelant à l'article de Turenne, les principaux traits de la vie de ce grand Général, n'oublie point celui qui lui mérita le glorieux titre de Père des Soldats. L'armée de France faisoit une pénible retraite pendant laquelle Turenne étoit jour & nuit en action, pour mettre les troupes à couvert des insultes des Impériaux. Dans le cours de cette marche, le vicomte de Turenne retourne sur ses pas, pour voir si tout est en ordre; il apperçoit un soldat, qui n'ayant plus la force de se soutenir, s'étoit jeté au pié d'un arbre pour y attendre la fin de ses maux : le général aussitôt descend de cheval, aide le soldat à se

telever, lui donne sa monture, & l'accompagne lui-même à pied, jusqu'à ce qu'il eut pu joindre les chariots, où il le fit placer. Cette bienfaisance du général, & ses vertus militaires, lui avoient mérité la confiance de son armée, & lui avoient en quelque sorte attaché tous ses soldats par les liens de la reconnoissance. Un jour, qu'épuisé de veilles & de fatigues, il s'étoit couché derrière un buisson, des Fantassins qui voyoient en passant que la neige tomboit sur lui, coupèrent des branches d'arbres, & lui en firent un abri. Des Cavaliers arrivèrent qui le couvrirent de leurs manteaux. Turenne s'éveille dans cet instant, & demande à quoi on s'amuse. « Nous voulons, répondirent les soldats, conserver notre père; c'est notre plus grande affaire. Si nous venions à le perdre, qui nous rameneroit dans notre pays? »

L'historien, après nous avoir rappelé les vertus des grands hommes, nous entretient de quelques traits particuliers de courage, de générosité, de dévouement, d'autant plus dignes de notre admiration qu'ils se sont passés en silence. Le Prince Maurice de Nassau voulant se rendre maître de Breda, ville des Pays - Bas, qui

100 MERCURE DE FRANCE.

avoit appartenu à sa Maison & ensuite à la République des Provinces - Unies, la surprit par ce stratagème : Il y envoya, en 1599, un bateau chargé de tourbes, sous lesquelles il avoit fait cacher environ soixante soldats qui s'emparèrent du château. Pendant cette expédition un soldat ne pouvant s'empêcher de tousser, pria un de ses camarades de le tuer, de peur que cette toux incommode ne découvrit l'entreprise à ceux de la ville; mais les bateliers, en tirant souvent la pompe, empêchèrent qu'on ne l'entendît. Un pareil dévouement à la gloire de son Général & de sa patrie, méritoit que l'histoire nous conservât le nom de ce généreux soldat.

*Dictionnaire historique des saints Person-
nages*, où l'on peut prendre une notion exacte & suffisante de la vie & des actions mémorables des Héros du Christianisme : des Apôtres, des Pontifes, des Patriarches, des Evêques; des Solitaires fameux de l'Orient & de l'Occident, des Vierges, des Martyrs, des Confesseurs, de tous ceux dont les Eglises grecque & latine ont conservé les noms dans leurs fastes, ou

consacré la mémoire par un culte public; 2 vol. *in* - 8°. petit format. A Paris, chez Vincent, imprimeur - libraire, rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

L'auteur de ce dictionnaire rappelle à notre mémoire bien des exemples capables de nourrir la piété & d'animer notre zèle pour le maintien de la foi que nos pères nous ont transmise. Il s'est contenté de puiser dans les meilleures sources, sans se permettre aucune discussion sur plusieurs faits qui en étoient susceptibles, mais qu'une pieuse crédulité semble avoir aujourd'hui consacrés parmi nous.

Guide du Commerce, contenant quatre parties, savoir; la première comprend le commerce de la Chine, celui du Perou, celui de l'Amérique, avec des modèles d'achat & de vente, &c. La seconde est la manière de tenir les livres de compte en parties simples & en parties doubles, tant en particulier qu'en société, avec instructions & modèles d'iceux, & de billets, de lettres de change, de rescriptions, d'avales, &c. La troisième contient la ges-

E iij

tion d'une cargaison de navire à l'Amérique, utile, tant aux navigateurs, aux géreurs de cargaison ou de pacotilles, qu'aux négocians & aux habitans des Isles, &c. La quatrième est la manière de traiter, de troquer ou d'acheter les Noirs en Afrique, ou vulgairement dit à la côte de Guinée; & d'acheter les retours en Amérique, aussi vulgairement dit, aux Isles, pour France, &c. avec des tableaux de traite de Nègres, & d'achat en retour, très-bien gravés en taille-douce, & très-expéditifs pour ceux qui ne veulent pas en former, parce qu'il y en a qui sont prêts à remplir. Par C. F. Gaignat de Laulnais, ancien négociant de Nantes, ci-devant professeur de la grande Ecole de Commerce à Paris, & actuellement bourgeois à Sceaux du Maine, & procureur fiscal de S. A. S. Mgr le Comte d'Eu, en sa baronnie de Sceaux, & dépendances; vol. *in fol.* A Paris, chez Despillly, libraire, rue St Jacques; Durand neveu, libraire, rue Galande; Valade, libraire, rue St Jacques.

Les détails que l'auteur a mis en tête de ce Guide du Commerce, indiquent assez les objets qu'il renferme. C'est un de ces

livres qui font plutôt connoître les instrumens de la science que la science même, & où l'on cherche moins une diction pure & soignée que des instructions utiles & pratiques.

Dictionnaire abrégé d'Antiquités, pour servir à l'intelligence de l'histoire ancienne, tant sacrée que profane, & à celle des auteurs grecs & latins.

Magis offendit nimium quam parum.

CIC.

vol. in-12. petit format; nouvelle édition. Prix, 3 liv. relié. A Paris, chez Saillant & Nyon, rue St Jean - de-Beauvais, vis-à-vis le collège, & la V. Desaint, rue du Foin.

Il est peu d'abrégés plus exacts, plus précis, plus soignés que celui-ci. La première édition en a été publiée en 1760; & il auroit été facile à M. Monchablon, qui en est l'auteur, de rendre cette seconde édition beaucoup plus volumineuse: mais cet écrivain estimable pense avec Cicéron que *le trop choque toujours plus que le trop peu*. On doit, sur-tout se rappeler cette maxime lorsque l'on écrit pour les jeunes gens toujours trop dis-

E iv

104 MERCURE DE FRANCE.

traits, trop dissipés pour goûter des explications en discours, & qui leur présentent plus de mots que de choses. M. Monchablon n'a donc fait entrer dans cette nouvelle édition que des explications indispensables & des additions absolument nécessaires à l'objet de ce dictionnaire qui est de servir d'introduction à l'étude de l'antiquité, & de faciliter la lecture des historiens & des auteurs classiques.

Elémens de la Langue Angloise, ou Méthode-pratique pour apprendre facilement cette langue; par M. Siret; vol. in-8°. de 111 pages. A Paris, chez Ruault, libraire, rue de la Harpe près de la rue Serpente.

Ces élémens que l'auteur a eu soin de rendre clairs & méthodiques sont divisés, en trois parties. Il nous donne d'abord l'analyse des mots & range ces mots dans les classes qui leur sont propres. Il emploie la méthode que les grammairiens appellent déclinaison pour expliquer toutes les variations que ces mots éprouvent. A l'égard des verbes il les a réduits à un petit nombre de pages, dans lesquelles on trouvera non-seulement tous les accidens dont leur conjugaison est susceptible,

mais encore tout ce qui concerne l'usage & la construction de leurs tems & de leurs modes. La seconde partie de ces élémens contient la syntaxe. L'auteur démontre, par des règles très - simples, la place que chaque mot doit occuper dans le discours. Des exemples viennent à l'appui des règles. L'auteur a de plus ajouté à chaque chapitre, des exercices particuliers où les mots sont accompagnés de chiffres qui indiquent la règle qui y a rapport. Cette méthode lui a paru nécessaire pour que le lecteur fit marcher la pratique de pair avec la théorie. Dans la troisième & dernière partie de ces élémens l'auteur examine les principaux idiomes françois & anglois. Il a détaillé autant qu'il lui a été possible les différens effets que les mêmes mots peuvent produire dans le discours. Cette partie a été trop négligée par les grammairiens. Elle est néanmoins très-nécessaire. Il ne suffit pas en effet de savoir par cœur tous les mots d'une langue, & la manière de les arranger dans la construction des phrases. Ces mêmes mots sont susceptibles de tant de significations opposées, qu'à moins d'avoir une connoissance particulière du génie de cette langue, il est moralement

impossible de pénétrer le sens des auteurs qu'on lit.

Cette grammaire n'est point grossie par des recueils de mots ; mais l'auteur a remplacé ces sortes de vocabulaires, toujours insuffisans, par une collection des principaux noms, verbes & adjectifs, qui, soit par leur terminaison, soit par les particules qui les accompagnent, font, à notre égard, partie des idiomes anglois. Comme cet ouvrage est moins spéculatif que pratique, l'auteur a cru devoir se dispenser d'entrer dans des détails souvent inintelligibles, & presque toujours inutiles sur la prononciation. *Pronunciatio enim nec scribitur, nec pingitur, nec eam hauriri fas est nisi vivâ voce.*

Francisci - Mariæ Muscettula, Archiepiscopi Rossanensis, dissertatio Theologico-legalis, de sponsalibus & matrimoniis, &c. Traité Théologico-légal des engagements & mariages contractés par les enfans de famille à l'insçu de leurs père & mère, ou contre leurs justes oppositions ; par François-Marie Muscettula, Archevêque de Rossano, avec les remarques d'Alexis Symmaque Mazochi, & des additions qui sont

suivies d'un nouvel appendix de quelques décisions de la Rote Romaine qui, sur le refus bien fondé du consentement des père & mère s'opposent à l'exécution des fiançailles ou des promesses de mariage faites par les enfans de famille ; & la réponse pour la vérité des principes sur cette matière, du P. Virginio Valsechi, religieux du Mont Cassin ; vol. *in-4^o*. de près de 500 pag. conforme à l'exemplaire imprimé à Rome en 1766 ; prix, 11 livres relié. A Bruxelles, chez Emanuel Flon, libraire, près de la Monnoye ; & à Paris, chez Valade, rue St Jacques, près celle des Mathurins.

La dissertation de l'Archevêque de Rossano est ici présentée sous le titre modeste de doutes. Mais l'auteur y rappelle les grands principes du droit canonique & civil qui confirment ou modifient le pouvoir que le droit naturel & le droit des gens accordent aux pères & mères sur leurs enfans. Les décisions du Tribunal de la Rote & les réponses des Jurisconsultes rapportées dans ce même volume, jettent un nouveau jour sur la matière qui est ici traitée, & que l'on peut regarder comme une des plus im-

portantes du bareau par les questions délicates qu'elle présente, & dont plusieurs tiennent au maintien des bonnes mœurs & à la paix des familles.

Statuts & Réglemens généraux pour les Maîtres en chirurgie des provinces du royaume, donnés à Marly le 24 Février 1730; cinquième édition; vol. in 4°. A Paris, chez P. Fr. Didot, le jeune, libraire de la Faculté de Médecine, quai des Augustins.

Cette nouvelle édition est augmentée des édits, arrêts & déclarations qui y ont rapport, de différentes notes & éclaircissemens, de modèles pour les lettres de maîtrise, &c. Elle est dédiée à M. de la Martinière, conseiller d'état, premier chirurgien du Roi, par M. le Blond d'Ohlen, avocat en parlement, secrétaire de M. le premier chirurgien du Roi.

* *Eloges des Académiciens de l'Académie royale des Sciences*, morts depuis 1666 jusqu'en 1699; par M. le Marquis de Condorcet, de la même académie &

* *Cet Article & les deux suivant sont de M. de la Harpe.*

de la Société royale de Turin. A Paris, hôtel de Thou, rue des Poitevins.

Tout le monde fait que la liste des Académiciens loués par le célèbre Fontenelle ne commence qu'à l'année 1699, époque où l'Académie des Sciences commençait à sortir de l'état de langueur où elle étoit restée depuis la mort de Colbert, & reprenait une nouvelle vie sous les auspices de l'Abbé Bignon. Fontenelle poussa son travail jusqu'à l'année 1740. « Ce recueil (dit le nouveau panégyriste) » est un des livres qu'on relit le plus ; & » on ne le relit jamais sans y découvrir » de nouveaux charmes, sans admirer ce » talent si rare d'être clair dans les choses » les plus difficiles, de dire les plus communes avec finesse, & les plus fines » avec cette simplicité qui les rend plus » piquantes. »

Les Académiciens morts depuis l'année 1666, tems de l'établissement de l'Académie, jusqu'en 1699, n'avoient point encore eu d'éloges ; & cet ouvrage manquait à l'histoire des sciences. C'est ce vuide que M. le Marquis de Condorcet a essayé de remplir ; & personne n'en étoit plus capable que lui. Avec une tête aussi philosophique que M. de Fontenelle,

il paroît avoir un goût plus sûr. Il a beaucoup d'esprit, & n'en abuse jamais. Son ouvrage est précédé d'un avertissement qui contient quelques détails historiques sur l'Académie des sciences. Le Duc d'Orléans Régent avait projeté de lui donner un Président perpétuel ; il jeta les yeux sur Fontenelle. « Jamais peut-être
 » personne ne fut plus digne d'une telle
 » place. On fait avec combien de clarté,
 » & même d'agrément, il parlait la lan-
 » gue des sciences les plus abstraites ; il
 » connaissait & leur utilité directe &
 » cette autre utilité cachée aux yeux du
 » vulgaire, qui consiste à produire dans
 » les opinions une révolution insensible.
 » Embrassant d'un même coup-d'œil l'é-
 » conomie de toutes les sciences, leurs
 » liaisons & leur influence réciproque,
 » il savoit également admirer le génie
 » qui crée, & estimer les talens inférieurs,
 » qui destinés à éclaircir les détails des
 » sciences, sont peut-être aussi nécessai-
 » res à leurs progrès que le génie même.
 » Ami de l'ordre, comme d'un moyen
 » de conserver la paix ; aimant la paix
 » comme son premier besoin, ne pou-
 » vant exciter la jalousie dans une com-
 » pagnie où la réputation acquise par les
 » sciences a le premier rang ; chérissant

» trop son repos pour abuser de l'autori-
 » té; convaincu que la liberté est de tous
 » les encouragemens le plus utile aux
 » sciences ; également incapable enfin
 » d'être égaré, soit par l'amitié, soit par
 » la haine, il convenoit à cette place par
 » son caractère, encore plus que par son
 » esprit.

» Cependant lorsque M. le Régent lui
 » parla de ce projet : Monseigneur, ré-
 » pondit il, ne m'ôtez pas la douceur de
 » vivre avec mes égaux.

» Cette réponse noble & touchante est
 » bien digne d'un philosophe, qui dans
 » une si longue vie, a montré constam-
 » ment un esprit sage & une ame élevée.
 » Newton a été Président de la Société
 » royale, dans un tems, il est vrai, où
 » elle n'était composée que de ses disci-
 » ples. Leibnitz a accepté le titre de Chef
 » perpétuel de l'Académie de Berlin, qu'il
 » avoit fondée. Nous avons vu un Sage
 » plus généreux, (M. d'Alembert) refu-
 » ser cette même place, & dédaigner dans
 » les sociétés littéraires toute autre supé-
 » riorité que celle de son génie.»

Le premier savant, dont l'ouvrage de
 M. de Condorcet fasse mention, est Ma-
 rin Cureau de la Chambre, médecin du
 Roi. Ses connaissances ne se bornaient

112 MERCURE DE FRANCE.

pas à la médecine. Le Cardinal de Richelieu le choisit pour répondre au livre qu'avait fait Herfant en faveur des prétentions de la Cour de Rome. L'auteur des éloges rapporte, à-propos de ce livre, une anecdote assez remarquable. « Il fut » regardé en France comme séditieux, & » l'on ordonna des recherches contre l'au- » teur qui chercha un asyle auprès de ceux » dont il avait défendu la cause; mais, à » Rome même, il fut poursuivi par l'In- » quisition comme Janséniste, & excom- » munié pour n'avoir pas comparu. »

La Chambre, que le Cardinal avait fait recevoir dans l'Académie Française lors de son établissement en 1635, ne put lui refuser sa plume pour réfuter le livre de Herfant. On a oublié l'ouvrage & la réponse, ainsi que ses livres de physique. On a de lui un autre ouvrage intitulé le système de l'ame. « L'auteur y parle de » l'*extension* de l'ame, de ses *parties*, de » sa *grandeur*, de sa *figure*. Son extension » est *réelle*, dit il, comme celle des corps, » & elle n'en diffère que parce qu'elle » n'est pas impénétrable: Il croirait pres- » que blasphémer, s'il ne lui supposait » pas cette extension; car alors elle serait » sans *limites* & *immense* comme Dieu. » L'ame de l'homme est plus grande que

» celle de l'*éléphant*, de la *baleine*, & des
 » plus *grands arbres*. Si elle est indivisi-
 » ble, ce n'est pas qu'elle soit simple ;
 » c'est que, comme les atômes, elle ré-
 » siste à la *division*.

» Ces étranges assertions se trouvent
 » dans un livre dédié à Louis XIV, &
 » non-seulement l'auteur ne fut point
 » persécuté ; mais il n'en eut pas moins
 » la réputation d'un philosophe religieux
 » (voyez Moréri, & l'histoire de l'Aca-
 » mie.) On pardonna donc à la Chambre
 » ses opinions en faveur de sa piété ; ou
 » peut être dut-il au peu de succès de son
 » ouvrage, le bonheur d'échapper à l'en-
 » vie. Elle avait pour lors de plus grands
 » objets ; Pascal & la mémoire récente de
 » Descartes. »

Le second éloge est celui de Roberval :
 le nom de ce savant est cité par Boileau
 dans la satyre contre les Femmes.

Bon. C'est cette savante
 Qu'estime Roberval & que Sauveur fréquente.

Ce vers prouve sa réputation. Il se distin-
 gua parmi les géomètres ; mais on lui re-
 proche avec raison de n'avoir pas senti le
 mérite de Descartes, qui même en géo-
 métrie, était fort au-dessus de lui, comme

114 MERCURE DE FRANCE.

il était au-dessus de son siècle par son génie philosophique. Roberval écrivit contre Descartes avec ce ton d'inimitié qui ne devrait jamais entrer dans les combats de l'esprit. Il voulut tirer des principes de Descartes des conséquences ridicules, & ne s'aperçut pas que le ridicule était tout entier de son côté. « Cette vanité » mal entendue (dit le Philosophe auteur » de son éloge) nuit à la réputation & au » repos de Roberval. S'il avait étudié la » géométrie de Descartes au lieu de la » combattre, il aurait été le premier parmi » ses disciples, & cette gloire eût mieux » valu, sans doute, que le triste honneur » d'avoir été son ennemi plutôt que son » rival. »

Vient ensuite Nicolas Fréniçle de Bessi, conseiller à la cour des monnoies, l'un des premiers académiciens, géomètre & naturaliste. « On trouve un grand nom- » bre de magistrats dans la liste des sa- » vans de cet âge. La gravité de leur état » ne leur permettait ni les divertissemens » bruyans de la noblesse militaire, ni la » société des femmes. Ils n'étaient point » forcés à ces longues distractions qu'en- » traînent les petits devoirs imposés aux » gens qui vivent dans le monde; ainsi » ceux des magistrats qui avoient trop

» d'activité pour que les douceurs de la
 » vie domestique pussent leur suffire, n'a-
 » vaient alors d'autre délassément que
 » l'étude, & ils osaient publier le fruit
 » de leurs travaux, sans craindre de pa-
 » raître avoir des momens de loisir. L'im-
 » portance, ce moyen de remplacer le
 » crédit ou le mérite, n'a pu devenir une
 » charlatanerie commune, que depuis le
 » tems où tous les oisifs d'une capitale
 » sont venus à ne former qu'une grande
 » société, si étendue & si frivole, qu'on
 » peut espérer de n'être jamais connu de
 » ceux même avec qui on passe sa vie.»

A l'éloge de Frénicle succède celui de
 l'Abbé Picard, à qui l'on est redevable
 de l'ouvrage intitulé *la connaissance des*
tems, qu'on a tant perfectionné depuis.
 Nous n'entrerons dans aucun détail sur
 les travaux mathématiques de ce savant,
 non plus que sur les opérations physiques
 de M. Mariotte & de M. Duclos. Cette
 discussion est du ressort d'un trop petit
 nombre de lecteurs. Passons à l'éloge de
 l'architecte Blondel, dont l'arc-de-triomphe
 nommé aujourd'hui la porte St Denis,
 a immortalisé le nom. Il fut lecteur au
 Collège Royal, directeur de l'académie
 d'architecture instituée par Colbert, con-

seiller d'état & maréchal de camp. Ce dernier grade fut la récompense d'un ouvrage sur l'art de tirer les bombes & sur les fortifications. « De plus grands mathématiciens, (dit M. de Condorcet) ont eu moins d'honneurs & de places; Mais Blondel a eu le mérite d'appliquer les mathématiques à deux arts bien chers à l'orgueil des grands, l'art d'élever des masses éternelles, & sur-tout celui de détruire les hommes. »

C'est dans l'éloge de Claude Perrault, architecte encore plus célèbre que Blondel, que l'auteur a répandu plus de réflexions & d'idées. Il observe que beaucoup de gens ne le connaissent que par les satyres & les épigrammes de Boileau, lorsqu'il ne devrait l'être que par la fameuse colonnade du Louvre.

« Il y a peu d'hommes qui soient en état de juger par eux-mêmes; un plus petit nombre encore juge d'après son avis. Ainsi un satyrique est toujours sûr de nuire, lors même qu'il parle de ce qu'il entend le moins; & c'est en partie ce qui rend ce métier si facile & si méprisable.

« La Faculté de Médecine, meilleur juge du mérite de Perrault, a vengé sa

» mémoire , en plaçant son portrait avec
 » celui de ses plus illustres membres. Les
 » Corps , naturellement opposés à tout ce
 » qui sort des règles ordinaires , ne se
 » portent qu'avec une sorte de répugnance
 » ce à décerner des honneurs éclatans ; &
 » puisque la Faculté a accordé cette distinction
 » à Perrault , c'est une preuve
 » qu'il en était bien digne , & que Boileau
 » a été bien injuste.

» Peut-être verra-t-on , avec plaisir ,
 » quelles causes rendirent ennemis deux
 » hommes , qui auraient dû rester unis ,
 » puisque tous deux avaient un mérite
 » réel. D'abord ils ne pouvaient avoir
 » l'un pour l'autre une estime sentie.
 » Boileau , qui n'estimait que les vers ,
 » Port Royal & les Anciens , ne pouvait
 » sentir le prix de l'esprit philosophique
 » & des talens de Perrault ; Perrault regardoit
 » Boileau avec la supériorité que
 » les hommes qui ont des idées à eux , affectent
 » quelquefois sur ceux en qui ils
 » ne voient d'autre mérite que celui de
 » donner aux idées des autres une expression
 » plus heureuse.

» Cet orgueil seroit peut-être fondé , si
 » les hommes n'étaient que raisonnables ;
 » mais ils sont sensibles ; il ne suffit pas

118 MERCURE DE FRANCE.

» de leur prouver une vérité pour qu'ils
» la croient , il faut la leur faire aimer ,
» flatter leurs sens & parler à leurs pas-
» sions. Ainsi , on doit regarder la poésie
» comme un moyen d'éclairer les hom-
» mes & de les rendre meilleurs. Mais
» alors aussi , il faudra placer au premier
» rang des poètes l'homme supérieur ,
» qui sachant se rendre maître de nos
» opinions & de nos passions , joindra au
» génie de la poésie, le don peut-être plus
» rare encore, d'avoir de grandes pen-
» sées.

» Le philosophe Perrault aurait donc
» eu tort de ne pas estimer un grand poë-
» te ; mais Boileau , qui est un grand
» poëte pour les gens de goût & les ama-
» teurs de la poésie , n'est presque qu'un
» versificateur pour ceux qui ne sont que
» philosophes.

» D'ailleurs lorsque Despréaux & Per-
» rault commencèrent à se connaître , le
» poëte n'avait donné que des satyres ; &
» Perrault , occupé sans relâche à chercher
» ou développer des vérités nouvelles ,
» ne pouvait ni concevoir qu'on passât sa
» vie à tourmenter celle de Cottin & de
» l'Abbé de Pure , ni attacher assez de
» prix au bon goût pour croire que Boi-

» leau eût le droit d'affliger ceux qui en
 » manquaient.

» Ainsi Perrault parla des satyres avec
 » un mépris bien offensant, celui d'une
 » ame sensible & honnête, qui ne peut
 » regarder comme innocentes des plai-
 » santeries, cruelles pour ceux qui en sont
 » l'objet & inutiles aux autres.

» Enfin, comme Perrault était plus
 » frappé des erreurs des Anciens dans la
 » physique, que sensible à leurs beautés
 » poétiques, il voyait le culte rendu par
 » Despréaux à Homère ou à Pindare, du
 » même œil que le respect des Scholasti-
 » ques pour les erreurs d'Aristote.

» Roileau, qu'offensaient également
 » les opinions & les discours de Perrault,
 » devait donc le haïr. Cette haine le ren-
 » dit injuste. On a oublié ses injustices
 » contre des gens obscurs, qu'il a eu la
 » faiblesse d'attaquer; mais le souvenir
 » de son injustice envers Perrault sera
 » éternel, comme la colonnade du Lou-
 » vre, dont il a voulu lui dérober la
 » gloire.

» Il manquait à la capitale de la France
 » un palais qui répondit à la grandeur de
 » Louis XIV, & à la puissance de la Na-
 » tion Française. Louis Quatorze voulut
 » qu'il fût élevé par l'architecte le plus

» célèbre de l'Europe; & il appela de
 » Rome le Cavalier Bernin, qui chargé
 » de décorer la Basilique de St. Pierre,
 » avait osé, avec succès, mêler ses tra-
 » vaux à ceux de Michel-Ange, & qui
 » réunissait comme lui des talens rares
 » pour tous les arts dépendans du dessin.
 » Jamais, depuis les beaux siècles de la
 » Grèce, aucun artiste n'avoit reçu des
 » honneurs comparables à ceux que le
 » Roi prodigua au Bernin.

» Son voyage n'eut pas le succès qu'on
 » en avait attendu. Ce grand artiste avait
 » vieilli; son génie avait perdu de ses
 » forces, & il ne pouvait se le cacher.
 » Delà vinrent, & l'impatience avec la-
 » quelle il souffrait les contradictions, &
 » sa répugnance à prolonger son séjour,
 » & les louanges ridicules qu'il se don-
 » nait à lui-même. C'est parce que son
 » génie ne l'inspirait plus, qu'il disait que
 » c'était la Vierge qui lui avait inspiré le
 » dessin du Louvre. On jeta, avec beau-
 » coup de pompe, les fondemens de cet
 » édifice; mais quoique le dessin du Ber-
 » nin eût de grandes beautés, il était bien
 » loin de cette majesté que devait avoir le
 » palais de Louis XIV.

» Après le départ du Bernin, on voulut
 » comparer de nouveau son dessin avec
 » ceux

» ceux des Architectes Français. Perrault,
 » qui n'était point connu comme archi-
 » tecte , en avait donné un avant l'arrivée
 » du Bernin ; il fut mis en concurrence
 » avec celui de l'Architecte italien , ainsi
 » qu'un troisième , dont Dorbay , élève
 » de le Vau , était l'auteur. Heureuse-
 » ment pour la gloire de notre architec-
 » ture , Louis XIV , qui dans les arts
 » avait sur tout le sentiment de la gran-
 » deur , préféra le dessin de Perrault , &
 » ce péristyle si majestueux & si simple
 » fut élevé sur ses dessins , & avec des
 » machines de son invention. »

Voilà le langage de la raison la plus éclairée & la plus impartiale. Il y a des fanatiques de toute espèce : les uns croiraient déshonorer la muse de Boileau s'ils pouvaient avouer qu'il ait eu quelques torts , les autres croiraient ne pas sentir assez le mérite de Perrault , s'ils ne traitaient pas avec un mépris déclaré le *versificateur* Boileau. L'écrivain élevé au-dessus des préjugés , reconnaît les travers & les faiblesses de ces deux hommes , & les explique sans calomnier leur nom ni leur gloire , & sans injurier ni le génie de la poésie ni celui des arts , qui tous deux peuvent se tromper dans leurs préventions en produisant des chefs-d'œuvre.

L'auteur rappelle les obligations qu'ont eues les gens de lettres à la famille Perrault. L'on fait qu'ils étaient quatre frères, celui dont nous venons de parler, un autre, docteur en théologie, exclus de la Sorbonne en même-tems que le fameux Arnaud ; un troisième, receveur-général des finances de Paris, auteur d'un traité sur l'origine des fontaines, & de la traduction de la *Secchia rapita* ; le dernier enfin premier commis de la surintendance des bâtimens, connu par la querelle des Anciens & des Modernes.

« Ce sont eux principalement qui ont
 » inspiré à Colbert de protéger les sciences d'une manière si flatteuse pour les
 » savans, & si honorable pour lui-même. Le Cardinal de Richelieu n'avait
 » vu, dans les gens de lettres, que des hommes utiles à sa gloire. Colbert, dirigé par Perrault, les traita comme des
 » hommes utiles à l'humanité, dont la gloire honore leur pays & leur siècle.

» Cette justice, rendue aux talens par la puissance, a rappelé les gens de lettres à la dignité de leur état, qu'ils
 » avaient oubliée. S'il règne maintenant une concorde respectable entre tous ceux
 » qui ont des talens, s'ils ont obtenu l'estime & les hommages des Nations étran-

» gères ; s'ils ont l'honneur d'être haïs des
 » hommes méprisables, ils le doivent à
 » l'esprit qu'a répandu dans la littérature
 » le prix que Colbert attachait aux tra-
 » vaux littéraires ; ils le doivent peut-être
 » à Perrault. »

Les éloges de Huygens, de Charas, de Roëmer terminent ce petit volume. Nous citerons encore un trait assez curieux de la vie de Charas. Il était professeur de chymie au Collège royal, & ses leçons ont été imprimées sous le titre de Pharmacopée royale, gallénique & chymique. Cet ouvrage fut traduit en toutes les langues de l'Europe, & même en Chinois ; mais l'auteur, qui était protestant, fut obligé de sortir de France en 1680, & se retira en Angleterre où l'avait appelé Charles Second. Il quitta ce pays après la mort de son protecteur, & alla exercer la médecine en Hollande. C'est delà qu'il fut mandé auprès du Roi d'Espagne Charles II, pour rétablir sa santé.

« Une fable s'était répandue aux envi-
 » rons de Tolède : on y croyait qu'un Ar-
 » chevêque de cette ville avait obtenu du
 » Ciel que les vipères n'auraient point de
 » venin à douze lieues au tour de Tolède.
 » Ce préjugé pouvait être funeste. Charas

» prouva, par des expériences sur les ani-
 » maux, que la morsure des vipères était
 » aussi mortelle dans la Castille que dans
 » tout autre pays. Il défabusa même quel-
 » ques grands Seigneurs; mais les méde-
 » cins, jaloux de sa faveur à la Cour, déferè-
 » rent ses expériences au Saint Office, &
 » Charas fut traîné, à soixante-douze
 » ans, dans les cachots de l'Inquisition,
 » pour avoir mal parlé des vipères. Il en
 » sortit au bout de quatre mois, en abju-
 » rant la Religion Protestante. Dès-lors
 » les obstacles qui l'avaient éloigné de sa
 » patrie ne subsistèrent plus : il y revint,
 » & y retrouva son fils, devenu Catholi-
 » que comme lui, mais sans avoir eu
 » besoin d'une épreuve aussi cruelle. Ce
 » fut alors que le Roi le nomma de l'A-
 » cadémie des Sciences. Il était encore
 » robuste & capable de travail : il fit pour
 » l'académie de nouvelles expériences sur
 » les vipères, dont heureusement il était
 » permis à Paris de dire tout ce qu'on
 » voulait. »

Cet ouvrage doit faire honneur aux
 connaissances & aux talens de M. le Mar-
 quis de Condorcet. Il y règne une philo-
 sophie douce & mêlée de sensibilité, sans
 prétention & sans verbiage. Le style en

est sage & précis, & convenable au sujet, sans écart & sans lieux communs. Ce mérite devient si prodigieusement rare qu'on ne saurait trop le louer quand on en rencontre des modèles.

La Voix des Pauvres, Epître au Roi sur l'incendie de l'Hôtel - Dieu., par M. Marmontel, historiographe de France, de l'Académie Française; vendue au profit des Pauvres, à Paris, chez Valade, libraire, rue St Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins.

Cet ouvrage, inspiré par cette philosophie bienfaisante qui s'occupe du bonheur des hommes, est précédé d'une excellente préface dont le but est d'expliquer & de justifier le vœu général pour la construction de l'Hôtel-Dieu dans un nouvel emplacement. L'auteur citoyen expose avec autant de vérité que d'énergie l'état déplorable où sont réduits les malades dans un hôpital beaucoup trop étroit pour leur nombre, où la contagion & le mauvais air rendent souvent tous les secours inutiles.

« Il n'est personne qui ne frémissé d'horreur & de pitié, en voyant au milieu d'une ville opulente, un hopital où les

» malades sont quatre dans un même lit.
 » La seule idée de l'incommodité que les
 » angoisses, les cris, les plaintes de ces
 » malheureux, leur causent réciproque-
 » ment ; de l'impossibilité de reposer un
 » seul instant, l'un à côté de l'autre ; du
 » tourment de cette insomnie, dans un
 » état où la nature accablée & souffrante
 » appelle le sommeil ; cette seule idée est
 » épouvantable. L'homme robuste & sain
 » ne résisterait pas à une épreuve si vio-
 » lente : aussi voit-on les femmes, qui en
 » pleine santé, vont faire leurs couches à
 » l'Hôtel-Dieu, par la seule incommo-
 » dité d'être six dans un lit, y tomber
 » dans une langueur souvent mortelle
 » pour elles-mêmes, plus souvent encore
 » pour leur fruit.

» Mais combien plus effrayant doit être
 » le tableau de ce mélange d'infirmités
 » & de souffrances où se rassemblent la
 » frayeur, le dégoût, la compassion mu-
 » tuelle, & l'image toujours présente de
 » l'agonie & de la mort ! Les Pauvres de
 » Paris sont tous persuadés qu'on ne les
 » porte à l'Hôtel-Dieu que pour souffrir
 » & pour mourir : aussi les a-t'on vus cent
 » fois, privés de tous secours dans leur
 » misérable demeure, frémir au nom de
 » ce refuge, & conjurer ceux qui le leur

» proposaient, de les laisser expirer en
 » paix. Mais lorsque la nécessité force le
 « malade à s'y rendre, sa femme, ses en-
 » fans jettent les mêmes cris que si on le
 » portait au tombeau.

» Ce n'est pas que tous les secours n'y
 » soient prodigués aux malades. Les re-
 » mède, la nourriture, y sont excellens,
 » & en abondance; toutes les ressources
 » de l'art y sont employées; des femmes
 » dont la piété anime le zèle & soutient
 » le courage, ces femmes vraiment for-
 » tes, veillent sans cesse pour le service
 » & le soulagement de ces malheureux,
 » pour lesquels rien n'est épargné. Le
 » manque d'espace, le mauvais air, le
 » trop petit nombre de lits, sont les seuls
 » vices d'un établissement si précieux à
 » l'humanité, & qu'ils ont rendu si fu-
 » neste.

» Il ne faut pas croire que l'habitude
 » ait endurci le cœur des hommes respec-
 » tables, auxquels l'administration de
 » l'Hôtel-Dieu est confiée: témoins des
 » maux dont nous gémissons, ils en gé-
 » missent comme nous; mais quand il
 » s'agit d'y remédier, les difficultés se
 » multiplient, l'opinion les exagère, la
 » prétendue impossibilité de les vaincre

Fiv

» produit le découragement. Cependant
 » à quoi se réduisent ces difficultés ef-
 » frayantes ? »

Nous croyons devoir transcrire ici la
 pièce toute entière ; elle n'est pas longue ,
 & il n'y a point de lecteur pour qui elle
 ne soit intéressante.

Tu te souviens , grand Roi , de ce jour d'alé-
 gresse ,
 Où tu vis de ton peuple éclater la tendresse ,
 Quand du bord du tombeau par nos vœux rap-
 pelé ,
 Tu rendis l'espérance à l'état désolé ,
 Et qu'à la douleur sombre où tombait cet empire ,
 Succéda de l'amour le plus touchant délire ;
 Tu t'en souviens : jamais peut-il être oublié ,
 Ce beau jour qu'à Louis Titus eût envié ?

Hé bien , dans ces transports où l'ame se dé-
 ploie ,
 Au milieu des éclats de la publique joie ;
 En traversant ces murs étincelans de feux ,
 D'où s'élevoient au Ciel notre encens & nos vœux ,
 Qui t'attendrit le plus ? ou l'élite brillante
 Des citoyens heureux d'une ville opulente ;
 Ou ce peuple accourant à flots amoncelés ,
 Au-devant des coursiers à ton char attelés ?

Ah ! de ce peuple obscur , qui n'a rien à préten-
 dre ,

L'amour bien plus naïf, est aussi bien plus tendre &
 Et de cet amour pur les gages solennels,
 Firent couler des pleurs de tes yeux paternels.

C'est au nom de ces pleurs que ce peuple t'im-
 plore.

Son asyle est détruit ; la cendre en fume encore ;
 Mais, s'il ose à tes pieds l'avouer en secret,
 Il l'a vu consumer, & l'a vu sans regret.

Quoi ! de la piété ce monument célèbre ! . . .
 Ce monument n'étoit qu'une prison funèbre,
 Du pauvre languissant sépulcre anticipé,
 Des voiles de la mort toujours enveloppé.

Permetts que l'indigence, à souffrir destinée,
 T'apprenne à quel supplice elle étoit condamnée.
 O toi qui fus bon, même envers tes ennemis,
 Regarde tes sujets, tes enfans, & frémis.
 Dans un lit de douleur, où leurs cris se répon-
 dent,
 Où d'un souffle mortel les vapeurs se confondent ;
 Viens les voir entassés, les mourans sur les morts,
 L'un, d'un affreux délire éprouvant les trans-
 ports,
 L'autre, qu'un feu plus lent auprès de lui consu-
 me,
 Ceux dont le cœur se glace, ou dont le sang s'al-
 lume,
 Tous respirant un air, qui chargé de poison ;

130 MERCURE DE FRANCE.

Est d'un gouffre empesté l'horrible exhalaison.
Sur son lit, près de lui, dans ses bras, à toute heure,
Chacun d'eux voit mourir, en attendant qu'il
meure,
Cherche en vain dans ses maux un pénible som-
meil,
Ou ne dort qu'en rêvant aux horreurs du réveil.

Tel est, grand Roi, tel est ce refuge effroyable.
De nos calamités, c'est la plus incroyable ;
Mais Paris, qui la voit, l'atteste en gémissant.
Tu l'ignorais. Jamais ton cœur compatissant
N'eût souffert ces horreurs dont frémit la nature,
Et dont ce n'est ici qu'une faible peinture.
Le Ciel enfin permet que ces murs ténébreux
Tombent, pour nous venger, dévorés par les
feux ;
Et le pauvre échappé de cet affreux repaire,
Du milieu des débris tend les bras vers son père.

Accorde à nos douleurs un asyle, où du moins
Ton sujet, en mourant, puisse bénir tes soins.
Un Roi juste suffit à l'opulent paisible ;
Mais le pauvre a besoin d'un Roi tendre & sensi-
ble.
Tu l'es ; nous le savons. Fais-nous donc respirer.
Que sans horreur du moins nous puissions expirer.
Nous chérirons le règne où le Ciel nous fit naître ;
Et nos derniers soupirs seront pour notre maître.

Hélas ! un bruit affreux se répand : on nous dit
 Que de l'opinion le funeste crédit
 Nous condamne à rentrer dans ces prisons infec-
 tes ;

Que sa voix à la cour rend nos plaintes suspectes ;
 Qu'à prolonger nos maux le faux zèle attaché,
 Craint, s'ils sont moins cruels, qu'on en soit peu
 touché,

Et dit qu'en nous voyant dans un plus doux asyle,
 On n'aurait plus pour nous qu'une pitié stérile.
 Charité meurtrière, à quel prix, juste Dieu !
 Tu nous vendrais tes dons dans ce funeste lieu !
 Non^e, Français : loin de nous cette crainte odieuse.
 Pour vous, pour la nature, elle est injurieuse.
 La piété publique aujourd'hui la dément.
 Ne vois-tu pas, grand Roi, Paris, dans ce mo-
 ment,

A pleines mains sur nous répandre ses largesses ?
 Mais quand nous périrons au milieu des richesses,
 Qu'aura servi le zèle ? & d'un air infecté
 L'opulent Citoyen sera-t'il respecté ?
 Et la contagion de nos murs exhalée,
 Et dans l'eau salutaire une peste mêlée,
 Et d'un impur limon tout un peuple abreuvé,
 Et tout ce peuple enfin justement soulevé
 Du danger volontaire où sans cesse on l'expose,
 Ne font-ils pas trembler la voix qui t'en im-
 pose ?

Cruels ! de la nature épargnez les bienfaits.

132 MERCURE DE FRANCE.

Une eau saine , un air pur , sont des dons qu'elle a
faits

Au riche , à l'indigent , à tout ce qui respire.

Rends-nous ces biens, grand Roi. Que ton auguste
empire

Par cet excès de maux cesse d'être souillé.

De défense & d'appui le pauvre est dépouillé :

Ses larmes , & ton cœur font sa seule espérance.

Entends nos faibles voix , cède aux vœux de la
France ,

Et proscriis cet abus , pire que les fléaux ,

D'entasser les vivans dans de vastes tombeaux.*

Voyage de l'Isle de France , à l'Isle de Bourbon , au Cap de Bonne Espérance , avec des observations nouvelles sur la nature & sur les hommes ; par un Officier du Roi. A Amsterdam ; & se trouve à Paris , chez Merlin , libraire , rue de la Harpe , à St Joseph.

Un Militaire de beaucoup d'esprit, littérateur & philosophe , voyage en observant , écrit tout ce qu'il observe & paraît sentir tout ce qu'il écrit. Il n'omet aucuns détails , & porte chaque jour sur son journal de mer les oiseaux qu'il a vus, les poissons qu'on a pris & le tems qu'il a fait. Arrivé successivement à l'Isle de France & à l'Isle de Bourbon , revenu à l'Isle de

l'Ascension & au Cap, il en décrit les mœurs, les plantes & les animaux. Il y a sans doute dans cet ouvrage beaucoup de choses déjà connues, plusieurs d'inutiles ou de minutieuses, quelque fois peut-être de la recherche dans les idées & de l'affectation dans le style; mais en général il attache & il plaît parce qu'il y a de l'imagination dans sa manière de décrire & que l'amour de l'humanité anime toutes ses réflexions. « On trouvera peut-être » (dit-il dans l'avant propos) que j'ai fait » une satire. Je puis protester qu'en parlant des hommes j'ai dit le bien avec » facilité & le mal avec indulgence. »

La fin de cet avant propos annonce les sentimens du bon citoyen. « *Pour aimer sa patrie, il faut la quitter.* Je suis attaché à la mienne, quoique je n'y tiens ni par ma fortune, ni par mon état: mais j'aime les lieux où pour la première fois j'ai vu la lumière, j'ai senti, j'ai aimé, j'ai parlé.

« J'aime ce sol que tant d'étrangers adoptent, où tous les biens nécessaires abondent, & qui est préférable aux deux. Indes par sa température, par la bonté de ses végétaux & par l'industrie de son peuple.

« Enfin j'aime cette nation où les re-

» lations sont plus nombreuses, où l'esti-
 » me est plus éclairée, l'amitié plus inti-
 » me, & la vertu même plus aimable.

» Je fais bien qu'on trouve en France,
 » ainsi qu'autre fois à Athènes, ce qu'il y
 » a de meilleur & de plus dépravé. Mais
 » enfin c'est la nation qui a produit Hen-
 » ri IV, Turenne & Fénelon. Ces grands
 » hommes qui l'ont gouvernée, défendue
 » & instruite, l'ont aussi aimée. »

Le lecteur a remarqué sans doute, *pour
 aimer sa patrie, il faut la quitter.* En ou-
 trant une pensée, on la rend fautive. L'au-
 teur a voulu dire que souvent pour aimer
 mieux son pays, il suffit d'en voir d'autres,
 ce qui a été exprimé très-heureusement
 dans ce vers de M. de Belloy.

Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma patrie.

Siege de Calais.

Mais il n'est pas vrai que pour aimer
 son pays, il faille le quitter. Il ne faut pas
 en cherchant la précision & le trait, bles-
 ser la vérité qui est avant tout.

Si l'on veut d'abord avoir une idée de
 la manière de peindre de l'auteur, il n'y
 a qu'à lire ce qu'il dit de son séjour à l'O-
 rient & son embarquement : on se croit
 transporté dans un port de mer. « Il y a

» trois vaisseaux prêts à appareiller pour
 » l'Isle de France ; la Digue , le Condé &
 » le Marquis de Castries. Il y en a d'au-
 » tres en armement & quelques - uns en
 » construction. Le bruit des charpentiers,
 » le tintamare des calefas , l'affluence des
 » étrangers , le mouvement perpétuel des
 » chaloupes en rade , inspirent je ne fais
 » qu'elle ivresse maritime. L'idée de for-
 » tune qui semble accompagner l'idée des
 » Indes , ajoute encore à cette illusion.
 » Vous croiriez être à mille lieues de Pa-
 » ris. Le peuple de la campagne ne parle
 » plus français ; celui de la ville ne con-
 » naît d'autre maître que la Compagnie.
 » Les honnêtes gens s'entretiennent de
 » l'Isle de France & de Pondichery, com-
 » me s'ils étaient dans le voisinage. Vous
 » pensez bien que les tracasseries de com-
 » ptoir arrivent ici avec les pacotilles de
 » l'Inde ; car l'intérêt divise encore mieux
 » les hommes qu'il ne les rapproche. . . .
 » En traversant l'Orient , nous avons vu
 » toute la place couverte de poissons : des
 » raies blanches , violettes , d'autres tou-
 » tes hérissées d'épines , des chiens de
 » mer , des congres monstrueux qui ser-
 » pentaient sur le pavé , de grands paniers
 » pleins de crabes & de homars , des

136 MERCURE DE FRANCE.

» monceaux d'huitres, de moules, de
» petoncles, des merlus, des folles, des
» turbots, . . . enfin une pêche miracu-
» leuse comme celle des Apôtres.

» Ces bonnes gens en ont la bonne foi
» & la piété ; quand on pêche la sardine,
» un prêtre va avec la première barque,
» & bénit les eaux. C'est l'amour conju-
» gal des vieux tems ; à mesure qu'ils ar-
» rivaient, leurs femmes & leurs enfans
» se pendaient à leurs cous. C'est donc
» parmi les gens de peine que l'on trouve
» encore quelques vertus, comme si
» l'homme ne conservait des mœurs qu'en
» vivant toujours entre l'espérance & la
» crainte.

Nous ne suivrons point l'auteur dans
son journal maritime ; mais nous nous ar-
rêterons avec plaisir à ses observations sur
les mœurs des gens de mer. « Je ne vous
» parlerai que de l'influence de la mer sur
» les Marins, afin d'inspirer quelque in-
» dulgence sur des défauts qui tiennent à
» leur état.

» La promptitude qu'exige la manœu-
» vre les rend grossiers dans leurs expres-
» sions. Comme ils vivent loin de la ter-
» re, ils se regardent comme indépen-
» dans : ils parlent souvent des Princes ;

» des loix & de la Religion , avec une
 » liberté égale à leur ignorance. Ce n'est
 » pas que , suivant les circonstances , ils
 » ne soient dévots , même superstitieux.
 » J'en ai connu plus d'un , qui n'aurait pas
 » voulu appareiller un dimanche ou un
 » vendredi. En général leur religion dé-
 » pend du temps qu'il fait.

» L'oisiveté où ils vivent leur fait ai-
 » mer la médifance & les contes. Le banc
 » de quart est le lieu où les officiers débi-
 » tent les fables & les merveilles.

» L'habitude de faire sans cesse de nou-
 » velles connoissances , les rend inconstans
 » dans leur société & dans leur goût. Sur
 » mer ils desirer la terre , à terre ils re-
 » grettent la mer.

» Dans une longue traversée il est pru-
 » dent de se livrer peu & de ne disputer
 » jamais. La mer aigrit naturellement
 » l'humeur. La plus légère contestation y
 » dégénère en querelle. Jen ai vu naître
 » pour des questions de philosophie. Il est
 » vrai que ces questions ont quelque fois
 » brouillé des philosophes à terre.

» En général ils sont taciturnes & som-
 » bres. Peut-on être gai au milieu des
 » dangers , & privé des premiers besoins
 » de la vie ?

» Il ne faut pas oublier leurs bonnes

138 MERCURE DE FRANCE.

» qualités. Ils sont francs, généreux, bra-
» ves, & sur-tout bons maris. Un homme
» de mer se regarde comme étranger à
» terre, & sur-tout dans sa propre maison.
» Etonné de la nouveauté des meubles,
» du logement, des usages, il laisse à sa
» femme le pouvoir de le gouverner dans
» un monde qu'il connaît peu.

» Les matelots ajoutent à ces bonnes &
» mauvaises qualités les vices de leur édu-
» cation. Ils sont adonnés à l'ivrognerie.
» On leur distribue chaque jour une ra-
» tion de vin ou d'eau-de-vie. Ils sont sept
» hommes à chaque plat ; j'en ai vu s'ar-
» ranger entre eux pour boire alternative-
» ment la portion des sept. Quelques-uns
» sont adonnés au vol. Il y en a d'assez
» habiles pour dépouiller leurs camara-
» des pendant le sommeil. Dans cette
» classe d'hommes si malheureux, il s'en
» trouve d'une probité rare. Ordinaire-
» ment le maître & le canonier sont des
» hommes de confiance sur lesquels roule
» toute la police de l'équipage. On peut
» y joindre le premier pilote, dont l'état
» chez nous est déchu, je ne sais pourquoi,
» de la distinction qu'il mérite ; ce n'est
» que le premier officier marinier. De ces
» trois hommes dépend la bonté de l'équi-

» page , & souvent le succès de la naviga-
 » tion.

» Vous conclurez de tout ceci qu'un
 » vaisseau est un lieu de dissension, qu'un
 » couvent & un isle, qui sont des espè-
 » ces de vaisseaux , doivent être remplis
 » de discorde.

La peinture de l'esclavage des Noirs fait frémir. Nous ne la citerons point parce qu'elle se trouve dans plusieurs autres livres. Ce sont des faits malheureusement trop connus ; mais l'auteur n'en est pas moins louable de l'avoir remise sous nos yeux : il faut avertir long-tems les hommes avant de les corriger. « Je ne fais pas » (dit l'auteur) si le café & le sucre sont » nécessaires au bonheur de l'Europe ; » mais je fais bien que ces deux végétaux » ont fait le malheur de deux parties du » monde. On a dépeuplé l'Amérique afin » d'avoir une terre pour les planter ; on » dépeuple l'Afrique afin d'avoir une na- » tion pour les cultiver. » Cette réflexion est un bien beau trait ; mais l'auteur n'a-t'il pas quelque tort d'ajouter que les philosophes qui combattent les abus avec tant de courage n'ont guère parlé de l'esclavage des Noirs que pour en plaisanter ? Ils en ont parlé très sérieusement. Mon-

resquieu, il est vrai, emploie sur cette matière cette ironie amère & accablante dont il se sert si heureusement contre l'Inquisition; mais cela même prouve qu'il ne voulait pas plaisanter sur les atrocités. Quand la raison combat des préjugés trop absurdes pour être réfutés & trop puissans pour être méprisés, l'ironie peut valoir mieux que l'emportement & appartient même à l'indignation. L'auteur a-t'il oublié ce mot de M. Helvetius, *qu'il n'arrive point en Europe de barriques de sucre qui ne soient teintes du sang humain!* Ne connaît-il point un morceau * supérieurment écrit où l'imagination vient à l'appui de la vérité & où l'auteur des saisons trace avec tant d'énergie les droits & les malheurs des Nègres? Si notre voyageur lettré ne le connaît pas, il nous saura gré de lui citer ce fragment qui le termine.

« O Peuples d'Europe! les principes du droit naturel seront-ils toujours sans force parmi vous? Vos Grecs, vos Romains ne les ont pas connus. Avant le gouvernement civil de Locke, le livre de Burlamaqui & l'Esprit des loix, vous

* Zimeo, conte philosophique de M. de St Lambert.

» les ignoriez encore ; que dis - je ? dans
 » ces livres mêmes sont - ils assez nette-
 » ment posés sur la base de l'intérêt com-
 » mun à toutes les Nations & à tous les
 » hommes ? Les Hobbes , les Machiavels
 » & autres , n'ont-ils pas encore des par-
 » tisans ? Dans quel pays de l'Europe les
 » loix constitutives , criminelles , ecclé-
 » siastiques & civiles , sont-elles confor-
 » mes à l'intérêt général & particulier ?

» Peuples polis , peuples savans , pre-
 » nez y garde ; vous n'aurez une morale ,
 » de bons gouvernemens , & des mœurs ,
 » que lorsque les principes du droit natu-
 » rel seront connus de tout les hommes ;
 » & que vous & vos législateurs , vous en
 » ferez une application constante à votre
 » conduite & à vos loix. C'est alors que
 » vous serez meilleurs , plus puissans , plus
 » tranquilles : c'est alors que vous ne serez
 » pas les tyrans & les bourreaux du reste
 » de la terre : vous saurez qu'il n'est pas
 » permis aux Africains de vous vendre
 » des prisonniers de guerre ; vous saurez
 » que les Seigneurs des grands fiefs de
 » Guinée ne peuvent vous vendre leurs
 » vassaux ; vous saurez que votre argent
 » ne peut vous donner le droit de tenir
 » un seul homme dans l'esclavage. »

142 MERCURE DE FRANCE.

En détournant les yeux de ces horreurs qui affligent & humilient l'humanité, on s'arrête avec plaisir sur le tableau que l'auteur nous présente d'une petite habitation où il fut reçu lorsqu'il parcourait les côtes de l'isle de France. « Toute l'habitation » consistait en huit Noirs, & la famille en » neuf personnes : le maître & la maîtresse, cinq enfans, une jeune parente » & un ami. Le mari était absent : voilà » ce que j'appris avant d'entrer.

« Je ne vis, dans toute la maison, » qu'une seule pièce; au milieu, la cuisine; à une extrémité, les magasins & » les logemens des domestiques; à l'autre bout, le lit conjugal, couvert d'une » toile sur laquelle une poule couvait ses » œufs; sous le lit, des canards; des pigeons sous la feuillée, & trois gros » chiens à la porte. Aux parois étaient » accrochés tous les meubles qui servent » au ménage ou au travail des champs. Je » fus surpris de trouver dans ce mauvais » logement une Dame très-jolie. Elle » était française, née d'une famille honnête, ainsi que son mari. Ils étaient » venus il y avait plusieurs années, chercher fortune : ils avaient quitté leurs » parens, leurs amis, leur patrie pour

» passer leurs jours dans un lieu sauvage ,
 » où l'on ne voyait que la mer , & les es-
 » carpemens affreux du morne Brabant ;
 » mais l'air de contentement & de bonté
 » de cette jeune mère de famille , sem-
 » blait rendre heureux tout ce qui l'ap-
 » prochait. Elle allaitait un de ses enfans ;
 » les quatre autres étaient rangés au tour
 » d'elle , gais & contens.

» La nuit venue , on servit avec pro-
 » preté tout ce que l'habitation fournis-
 » fait. Ce souper me parut fort agréable.
 » Je ne pouvais me lasser de voir ces pi-
 » geons voler autour de la table , ces ché-
 » vres qui jouaient avec les enfans , &
 » tant d'animaux réunis dans cette famille
 » charmante. Leurs jeux paisibles , la so-
 » litude du lieu , le bruit de la mer , me
 » donnaient une image de ces premiers
 » tems où les filles de Noé , descendues
 » sur une terre nouvelle , firent encore part
 » aux espèces douces & familières du toit ,
 » de la table & du lit.

» Le maître de la maison étant revenu
 » pendant la nuit , il m'engagea à diffé-
 » rer mon départ jusqu'à l'après midi : il
 » voulait m'accompagner une partie du
 » chemin. Il n'y avait que trois petites
 » lieues de-là à Belle - ombre , dernière

144 MERCURE DE FRANCE.

» habitation où je devais coucher. Com-
» me mon Noir était blessé, la jeune
» Dame voulut elle-même lui préparer
» un remède pour son mal. Elle fit sur le
» feu une espèce de baume samaritain,
» avec de la térébenthine, du sucre, du
» vin & de l'huile. Après l'avoir fait pan-
» ser, je le fis partir d'avance avec mon
» camarade. A trois heures après dîner je
» pris congé de cette demeure hospita-
» lière, & de cette femme aimable &
» vertueuse; nous nous mîmes en route
» son mari & moi. C'étoit un homme
» très-robuste; il avait le visage, les bras,
» & les jambes brûlées du soleil. Lui-mê-
» me travaillait à la terre, à abattre les
» arbres, à les charrier; mais il ne souf-
» fait, disait-il, que du mal que se don-
» nait sa femme pour élever sa famille:
» elle s'était encore, depuis peu, chargée
» d'un orphelin. Il ne me conta que ses
» peines; car il vit bien que je sentais son
» bonheur, »

Avant de passer à la description du Cap
de Bonne Espérance, & des mœurs & des
avantages de cette heureuse contrée, il
faut dire un mot de la promenade de l'au-
teur sur la montagne la plus haute & la
plus fameuse de ce pays nommée Table-
berg

Berg. « Après trois heures & demie de
 » fatigue, nous parvînmes sur la table.
 » Le soleil se levait de dessus la mer, &
 » ses rayons blanchissaient, à notre droite,
 » les sommets escarpés du Tigre & de
 » quatre autres chaînes de montagnes,
 » dont la plus éloignée paraît la plus éle-
 » vée. A gauche, un peu derrière nous,
 » nous voyions, comme sur un plan, l'isle
 » des Pingouins, ensuite Constance, la
 » Baye de Folse & la montagne du Lion :
 » devant nous l'isle Roben. La ville était
 » à nos pieds. Nous en distinguons jus-
 » qu'aux plus petites rues. Les vastes quar-
 » rés du jardin de la Compagnie, avec ses
 » avenues de chênes & de hautes char-
 » milles, ne paraissaient que des plattes-
 » bandes avec leurs bordures en bois; la
 » citadelle, un petit pentagone grand com-
 » me la main, & les vaisseaux des Indes
 » des coques d'amande. Je sentais déjà
 » quelque orgueil de mon élévation, loif-
 » que je vis des aigles qui planaient à perte
 » de vue au-dessus de ma tête. »

Le tableau suivant des mœurs du Cap est plein de graces & d'intérêt. « On ne
 » donne point à jouer au Cap : on n'y fait
 » point des visites. Les femmes veillent
 » sur leurs domestiques & sur leurs mai-
 » sons, dont les meubles sont d'une pro-

G

» preté extrême. Le mari s'occupe des
 » affaires du dehors. Le soir toute la fa-
 » mille réunie se promène & respire le
 » frais, lorsque la bise est tombée. Cha-
 » que jour ramène les mêmes plaisirs &
 » les mêmes affaires.

» L'union la plus tendre règne entre les
 » parens. Le frère de mon hôtesse était un
 » payfan du Cap, venu de 70 lieues de-
 » là. Cet homme ne disait mot, & était
 » presque toujours assis à fumer sa pipe.
 » Il avait avec lui un fils âgé de dix ans
 » qui se tenait constamment auprès de lui.
 » Le père mettant la main contre sa joue
 » & le caressant sans lui parler; l'enfant
 » aussi silencieux que le père, serrait ses
 » grosses mains dans les siennes, en le
 » regardant avec des yeux pleins de la ten-
 » dresse filiale. Ce petit garçon était vêtu
 » comme on l'est à la compagnie. Il avait
 » dans la maison un parent de son âge
 » habillé proprement; ces deux enfans
 » allaient se promener ensemble avec la
 » plus grande intimité. Le bourgeois ne
 » méprisait pas le payfan; c'était son cou-
 » sin.

» J'ai vu Mlle Berg, âgée de seize ans,
 » diriger seule une maison très-confidé-
 » rable. Elle recevait les étrangers, veil-
 » lait sur les domestiques, & maintenait

» l'ordre dans une famille nombreuse ,
 » d'un air toujours satisfait. Sa jeunesse ,
 » sa beauté , ses graces , son caractère
 » réunissaient en sa faveur tous les suffra-
 » ges ; cependant je n'ai jamais remarqué
 » qu'elle y fit attention. Je lui disais un
 » jour qu'elle avait beaucoup d'amis : j'en
 » ai un grand , me dit-elle : c'est mon
 » père.

» Le plaisir de ce conseiller était de
 » s'asseoir , au retour de ses affaires , au
 » milieu de ses enfans. Ils se jetaient à
 » son cou , les plus petits lui embrassaient
 » les genoux ; ils le prenaient pour juge
 » de leurs querelles ou de leurs plaisirs ,
 » tandis que la fille aînée excusant les
 » uns , approuvant les autres , souriant à
 » tous , redoublait la joie de ce cœur pa-
 » ternel. Il me semblait voir l'Antiope
 » d'Idoménée.

» Ce peuple , content du bonheur do-
 » mestique que donne la vertu , ne l'a pas
 » encore mis dans des romans & sur le
 » théâtre. Il n'y a pas de spectacles au
 » Cap , & on ne les desire pas. Chacun en
 » voit dans sa maison de fort touchans ;
 » des domestiques heureux , des enfans
 » bien élevés , des femmes fidèles. Voilà
 » des plaisirs que la fiction ne donne pas.

148 MERCURE DE FRANCE.

» Ces objets ne fournissent guère à la con-
» versation ; aussi on y parle peu. Ce sont
» des gens mélancoliques qui aiment
» mieux sentir que raisonner. Peut-être
» aussi, faute d'événemens, n'a-t'on rien à
» dire ; mais qu'importe que l'esprit soit
» vide si le cœur est plein, & si les dou-
» ces émotions de la nature peuvent l'a-
» giter, sans être excitées par l'artifice,
» ou contraintes par de fausses bienséan-
» ces ?

» Lorsque les filles du Cap deviennent
» sensibles, elles l'avouent naïvement,
» Elles disent que l'amour est un senti-
» ment naturel, une passion douce, qui
» doit faire le charme de leur vie, & les
» dédommager du danger d'être mères ;
» mais elles veulent choisir l'objet qu'el-
» les doivent toujours aimer. Elles res-
» pecteront, disent-elles, étant femmes,
» les liens qu'elles se sont préparés étant
» filles.

» Elles ne font point un mystère de
» l'amour : elles l'expriment comme elles
» le sentent. Etes-vous aimé ? vous êtes
» accepté, distingué, fêté, chéri publi-
» quement. J'ai vu Mlle Nedling pleurer
» le départ de son amant. Je l'ai vue pré-
» parer en soupirant les présens qui de-

» vaint être les gages de sa tendresse. Elle
 » n'en cherchait pas de témoins, mais elle
 » ne les fuyait pas.

» Cette bonne foi est ordinairement
 » suivie d'un mariage heureux. Les gar-
 » çons portent la même franchise dans
 » leurs procédés, Ils reviennent d'Europe
 » pour remplir leurs promesses ; il repa-
 » raissent avec le mérite du danger & d'un
 » sentiment qui a triomphé de l'absence ;
 » l'estime se joint à l'amour, & nourrit
 » toute la vie, dans ces ames constantes,
 » le desir de plaire, qu'ailleurs on porte
 » chez ses voisins.

» Quelque heureuse que soit leur vie,
 » avec des mœurs si simples & sur une
 » terre si abondante, tout ce qui vient de
 » la Hollande leur est toujours cher. Leurs
 » maisons sont tapissées des vues d'Ams-
 » terdam, de ses places publiques & de
 » ses environs. Ils n'appellent la Hollan-
 » de que la patrie ; des étrangers même
 » à leur service, n'en parlent jamais au-
 » trement. Je demandais à un Suédois,
 » officier de la Compagnie, combien la
 » flotte mettrait de tems à retourner en
 » Hollande : il nous faut, dit-il, trois
 » mois pour nous rendre dans la patrie.

» Ils ont une Eglise fort propre, où le

150 MERCURE DE FRANCE.

» Service divin s'y fait avec la plus grande
» décence. Je ne fais pas si la Religion
» ajoute à leur félicité ; mais on voit par-
» mi eux des hommes dont les pères lui
» ont sacrifié ce qu'ils avaient de plus
» cher. Ce sont les réfugiés Français. Ils
» ont, à quelques lieues du Cap, un éta-
» blissement appelé la petite Rochelle.
» Ils sont transportés de joie quand ils
» voient un compatriote ; ils l'amènent
» dans leurs maisons, ils le présentent à
» leurs femmes & à leurs enfans, comme
» un homme heureux qui a vu le pays de
» leurs ancêtres, & qui doit y retourner.
» Sans cesse ils parlent de la France ; ils
» l'admirent, ils la louent, & ils s'en
» plaignent comme d'une mère qui leur
» fut trop sévère. Ils troublent ainsi le
» bonheur du pays où ils vivent, par le
» regret de celui où ils n'ont jamais été.

» On porte au Cap un grand respect
» aux magistrats, & sur-tout au gouver-
» neur. Sa maison n'est distinguée des au-
» tres que par un sentinelle, & par l'u-
» sage de sonner de la trompette lorsqu'il
» dîne. Cet honneur est attaché à sa place ;
» d'ailleurs aucun faste n'accompagne sa
» personne. Il sort sans suite ; on l'aborde
» sans difficulté. Sa maison est située sur

» le bord d'un canal ombragé par des chê-
 » nes plantés devant sa porte. On y voit
 » des portraits de Ruiter, de Tromp, ou
 » de quelques hommes illustres de la
 » Hollande. Elle est petite & simple, &
 » convient au petit nombre de sollicitateurs
 » qui y sont appelés par leurs affaires ;
 » mais celui qui l'habite est si aimé & si
 » respecté, que les gens du pays ne passent
 » point devant elle sans la saluer.

» Il ne donne point de fêtes publiques ;
 » mais il aide de sa bourse des familles
 » honnêtes qui sont dans l'indigence. On
 » ne lui fait point la cour. Si on demande
 » justice, on l'obtient du Conseil ; si ce
 » sont des secours, ce sont des devoirs
 » pour lui : on n'aurait à solliciter que des
 » injustices.

» Il est presque toujours maître de son
 » tems, & il en dispose pour maintenir
 » l'union & la paix, persuadé que ce sont
 » elles qui font fleurir les sociétés. Il ne
 » croit pas que l'autorité du chef dépende
 » de la division des membres. Je lui ai oui
 » dire que la meilleure politique était
 » d'être droit & juste.

» Il invite souvent à sa table les Etran-
 » gers. Quoique âgé de 80 ans, sa conver-
 » sation est fort gaie ; il connaît nos ou-

152 MERCURE DE FRANCE.

» vrages d'esprit & les aime. De tous les
» Français qu'il a vus, celui qu'il regrette
» davantage était l'Abbé de la Caille. Il
» lui avait fait bâtir un observatoire. Il
» estimait ses lumières, sa modestie, son
» désintéressement, ses qualités sociales.
» Je n'ai connu que les ouvrages de ce sa-
» vant ; mais en rapportant le tribut que
» des Etrangers rendent à sa cendre, je
» me félicite de finir le portrait de ces
» hommes estimables par l'éloge d'un
» homme de ma nation. »

Cet extrait deviendrait beaucoup trop long si nous citions tout ce qu'il y a d'intéressant dans l'ouvrage. Terminons par un morceau plein du patriotisme le plus tendre, écrit dans l'effusion de l'ame. Nous ne pouvons mieux finir pour l'auteur & pour le lecteur. « Je préférerais Paris
» à toutes les villes, non pas à cause de
» ses fêtes, mais parce que le peuple y est
» bon, & qu'on y vit en liberté. Que
» m'importent ses carrosses, ses hôtels,
» son bruit, sa foule, ses jeux, ses repas,
» ses visites, ses amitiés si promptes & si
» vaines ? Des plaisirs si nombreux met-
» tent le bonheur en surface, & la jouis-
» sance en observation. La vie ne doit
» pas être un spectacle. Ce n'est qu'à la

» campagne qu'on jouit des biens du cœur,
 » de soi-même, de sa femme, de ses en-
 » fans, de ses amis. En tout la campagne
 » me semble préférable aux villes: l'air y
 » est pur, la vue riante, le marcher doux,
 » le vivre facile, les mœurs simples & les
 » hommes meilleurs. Les passions s'y dé-
 » veloppent sans nuire à personne. Celui
 » qui aime la liberté n'y dépend que du
 » Ciel; l'avare en reçoit des présens tou-
 » jours renouvelés, le guerrier s'y livre
 » à la chasse, le voluptueux y place ses
 » jardins, & le philosophe y trouve à mé-
 » diter sans sortir de chez lui. Où trou-
 » vera-t'il un animal plus utile que le
 » bœuf, plus noble que le cheval & plus
 » aimable que le chien? Apporte-t'on des
 » Indes une plante plus nécessaire que
 » bled & aussi gracieuse que la vigne?

» Je préférerais de toutes les camp-
 » gnes celle de mon pays, non pas parce
 » qu'elle est belle, mais parce que j'y ai été
 » élevé. Il est dans le lieu natal un attrait
 » caché, je ne fais quoi d'attendrissant
 » qu'aucune fortune ne saurait donner,
 » & qu'aucun pays ne peut rendre. Où
 » sont ces jeux du premier âge, ces jours
 » si pleins, sans prévoyance & sans amer-
 » tume? La prise d'un oiseau me com-

154 MERCURE DE FRANCE.

» blait de joie. Que j'avais de plaisir, à
» caresser une perdrix, à recevoir les
» coups de bec, à sentir dans mes mains
» palpiter son cœur & frissonner ses plu-
» mes!.. Heureux qui revoit les lieux où
» tout fut aimé, où tout parut aimable,
» & la prairie où il courut, & le verger
» qu'il ravagea! plus heureux qui ne vous
» a jamais quitté, toit paternel, asyle
» saint! Que de voyageurs reviennent
» sans trouver de retraite! de leurs amis,
» les uns sont morts, les autres éloignés,
» une famille est dispersée, des protec-
» teurs... Mais la vie n'est qu'un petit
» voyage, & l'âge de l'homme un jour
» rapide. J'en veux oublier les orages
» pour ne me ressouvenir que des servi-
» ces, des vertus & de la constance de
» mes amis. Peut-être ces lettres conser-
» veront leurs noms, & les feront survi-
» vre à ma reconnaissance! Peut-être iront-
» elles jusqu'à vous, bons Hollandais du
» Cap! Pour toi, Nègre infortuné qui
» pleures sur les rochers de Maurice, si
» ma main, qui ne peut essuyer tes lar-
» mes, en fait verser de regret & de re-
» pentir à tes tyrans, je n'ai plus rien à
» demander aux Indes; j'y ai fait for-
» tune. »

Le Bon fils, Comedie en un Acte & en prose, mêlée d'ariettes, par M. de Vaux; la musique de M. Philidor, représenté pour la première fois par les Comédiens Italiens, ordinaires du Roi, le lundi 11 Janvier 1773.

Projicit ampullas & sesquipedalia verba.

HORAT.

à Paris, chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue S. Jacques, au Temple du goût. 1773. Voici l'avertissement.

Il y a dans cette pièce une scène presque semblable à celle de *Silvain*. Le Public n'a pas vu avec plaisir une situation qu'il connoissoit déjà. On ne prétend point justifier l'Auteur à cet égard. C'est à l'accusation de plagiat qu'on veut répondre. La réponse est simple. Cette Pièce faite dans son origine pour un Théâtre de Société, avoit été lue à ceux qui devoient la jouer & à quelques Gens de Lettres, plus d'un an avant la représentation de *Silvain*. C'est donc le hasard qui a fait naître la même idée à deux Poètes qui ne se connoissoient pas.

Celui qui paroît le dernier devoit supprimer une situation qui appartenoit au

G vj

premier occupant. Il l'auroit désiré, mais il ne l'a pas pu. Sa Pièce y tenoit. [Tout ce qu'il pouvoit faire, c'étoit d'affoiblir la ressemblance. Il l'a fait. Il a abrégé la Scène des Gardes, & n'a pas voulu qu'ils tinssent en joue le prétendu Braconnier, &c.

On reproche aussi à cette Pièce la simplicité du style. On ne répondra point à ce reproche, parce qu'il n'est pas général. Si les uns trouvent cette simplicité basse & rampante, les autres jugent qu'elle est convenable aux personnages, & disent avec Horace :

Intererit multum, davusne loquatur, an heros.

Le lecteur trouvera sans doute que le titre de cette Pièce promet plus qu'elle ne donne. Il dira qu'*Antoine* fait à la vérité, l'action du bon fils ; qu'il est, si l'on veut, un bon fils ; mais qu'il n'est pas le *Bon fils*, le modèle des fils. Le lecteur aura raison.

Si l'on mettoit au Théâtre le *Bon Fils* dans toute l'étendue du mot, il faudroit lui donner un père dur, injuste, cruel, vicieux, peut-être criminel ; le fils sacrifieroit pour lui, richesses, dignités, réputation, tout, hors la vertu.

Aussi cette petite Pièce avoit-elle d'a-

bord été nommée *Antoine Masson*. Mais le Public , après la seconde représentation , prévint l'acteur qui l'annonçoit & prononça le *Bon Fils*. C'est donc au Public qu'il faut s'en prendre si le titre n'est pas assez modeste.

A l'égard des autres critiques qu'on pourra faire de ce foible ouvrage , (supposé qu'il soit digne de la critique) on y souscrit d'avance. Il pèche sans doute contre les règles du théâtre ; mais il ne pèche pas contre les bonnes mœurs.

Déclaration de M. de Voltaire.

Celui qui a vendu la tragédie des *Loix de Minos* au libraire Valade , rue St Jacques , n'a pas fait une action honnête , quoiqu'elle soit assez commune. Il a volé des Comédiens à qui l'auteur avait abandonné , selon sa coutume , le petit honoraire qui peut revenir des représentations & de l'édition de ces ouvrages passagers. C'est aujourd'hui un des plus petits inconvéniens de la littérature. Mais l'éditeur des *Loix de Minos* ayant entièrement défigurée cette pièce qui n'est pas reconnaissable , l'auteur est obligé d'en avertir le petit nombre de lecteurs qui pourraient l'acheter.

158 MERCURE DE FRANCE.

Il avertit aussi ceux qui lui écrivent des lettres anonymes, qu'il renvoie au rebut toutes les lettres des personnes qu'il n'a pas l'honneur de connaître.

Poësie del Signor Abbate Metastasio, tomo decimo, in-8°. bl. 4 l.

Idem. papier d'Hollande, 6 l.

Ce volume fait la suite de l'édition de Paris 1755, en neuf volumes *in-8°*. donnée par la V. Quillau. Il contient huit pièces de théâtre & une savante dissertation de M. Baretti, secrétaire de l'Académie royale de peinture de Londres. On mettra en vente, à Pâques prochain, une nouvelle édition complète des poësies de M. l'Abbé Metastasio, en six volumes *in-12*. petit format, dont le prix sera de 18 liv. en blanc. Elle fera suite aux auteurs italiens publiés par Prault.

Il faudra s'adresser à M. Durand neveu, libraire, rue Galande, pour se procurer ces deux articles. On avertit le Public que l'année 1773 révolue, on augmentera le prix du X^e. volume *in-8°*. de Metastasio, ainsi qu'il a été annoncé par le libraire.

La Pariséide, ou Pâris dans les Gaules ;
2 vol. in-8°. A Paris, chez Piffot, quai
de Conti, 1773.

Nous ferons connoître plus particuliè-
rement dans le *Mercur*e prochain cet ou-
vrage intéressant.

*LETTRE de M. l'Abbé Sabatier de Castres
qui a bien voulu choisir le Mercur*e dont
il a dit tant de mal, pour y faire ses
plaintes contre de prétendus ennemis
qu'il suppose très-gratuitement. Eh !
comment pourroit-il en avoir ? Il est si
honnête & si juste ! témoins les trois Siè-
cles dont il veut absolument avoir tout
l'honneur.

En attendant, Monsieur, que je confonde des
impostures, & que je réponde à des gentilleses,
je crois devoir désabuser le Public sur un bruit
qu'on a fait courir au sujet des *trois Siècles de
notre Littérature*. On a répandu que MM. Fré-
ron, Palissot, la Beaumelle, Clément, Rigoley
de Juvigny, &c. avoient fourni plusieurs articles
à cet ouvrage. J'ai cru d'abord qu'un peu de ré-
flexion suffiroit pour détruire une idée aussi folle,
démentie par l'uniformité de style & par mille
autres raisons ; mais rien n'est plus ordinaire,
dans un certain monde, que de tout avancer &

de tout faire croire, au mépris de l'évidence, & c'est ce monde qu'on nous assure bonnement être le seul en état de penser & de raisonner. A présent qu'il ne m'est plus permis de douter que ce bruit ne soit une ruse philosophique imaginée pour décréditer des censures & des jugemens avoués par la plus saine partie de la nation, en les attribuant à des motifs étrangers, je déclare qu'aucun des écrivains que je viens de nommer n'a eu part à mon travail : je défie de plus tout littérateur d'oser avancer qu'il m'ait communiqué, je ne dis pas des observations, mais même une idée. *

Que ces Messieurs, dont j'estime les talens, aient attaqué les Philosophes, ils ont fait connoître qu'ils étoient capables de les combattre avec succès; pour moi, je n'ai eu besoin ni d'être décidé par leurs suggestions, ni aidé de leurs secours pour m'élever contre une morgue révoltante, des systèmes absurdes & des manéges odieux. J'ai vu, j'ai lu, j'ai écouté, j'ai réfléchi; c'est plus qu'il n'en faut pour exciter & seconder le zèle que tout homme doit à la Religion, à la raison, à la littérature & à l'équité. Qu'on attaque mes jugemens par des critiques honnêtes, je tâcherai d'y répondre; mais employer de petits détours pour affoiblir le bon effet d'un ouvrage dont les demi-philosophes même ont été forcés de reconnoître la droiture & l'utilité; c'est, en se décrivant soi-même, l'accréditer davantage, &

* Voyez les critiques de M. Linguet, de M. Fréron, de M. Paliffot, de M. Clément que M. l'Abbé Sabatier paroît au moins avoir consultées avec succès.

confirmer, s'il en étoit besoin, ce que j'ai avancé contre la philosophie. Je n'ai écrit ni pour les furieux, ni pour les sots, ni pour les gens de mauvaise foi; je n'ai ambitionné que le suffrage des âmes honnêtes, & j'ai eu le bonheur de l'obtenir. Content de leur approbation, j'aurois méprisé encore quelque tems ces pitoyables ressources d'un amour-propre déconcerté, si des amis aussi respectables par leur mérite que par leur rang, ne m'eussent fait sentir la nécessité de détromper le Public qu'on abuse depuis si long-tems, & de tant de manières. Il faut espérer, Monsieur, que ce Public ouvrira enfin les yeux sur ses prétendus maîtres, & que des lumières plus saines le forceront de reconnoître cette vérité, que jamais notre siècle n'a eu plus besoin d'être éclairé, que depuis que ces Messieurs nous éclairent.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A C A D É M I E S.

L Y O N.

M. P. ADAMOLI, citoyen de Lyon; ancien maître des ports, ponts & passages de cette ville, y décéda le 3 Juin, 1769. Il avoit consacré sa vie à pratiquer la vertu & à cultiver les sciences; il voulut leur laisser, après lui, les preuves d'un zèle éclairé. Par son testament, du 23 Octobre 1763, il fonda, à perpétuité, un prix

162 MERCURE DE FRANCE.

dont l'objet est l'avancement de l'histoire naturelle & de l'agriculture , & légua les fonds nécessaires pour distribuer , de deux en deux années, deux médailles, la première en or, de la valeur de 300 livres, l'autre en argent, du prix de 25 liv. aux auteurs qui, au jugement de l'Académie de Lyon, auront le mieux traité le sujet qu'elle aura proposé sur l'une de ces matières.

L'Académie s'est vue, à regret, forcée par des considérations essentielles, de différer la publication de ce prix & de sa reconnoissance. Pour se conformer aux vues respectables du fondateur, elle doit préférer des questions d'une utilité prochaine, à celles qui seroient moins utiles ou de pure curiosité; en conséquence, elle propose, pour l'année 1774, le sujet suivant:

Trouver des Plantes indigènes qui puissent remplacer exactement l'Ipécacuanha, le Quinquina & le Séné.

L'Académie ne demande point de système, mais des observations, qui établissent ces découvertes par des faits très-détaillés & constatés d'une manière authentique. Le prix ne sera adjugé qu'après avoir répété les expériences, avec les précau-

tions qu'exigent la prudence & l'amour de l'humanité.

Celui qui rempliroit les trois parties du programme seroit sans contredit couronné ; mais comme il est difficile de pouvoir se flatter du succès , lorsqu'il s'agit de découvertes à faire, l'Académie déclare qu'elle décernera le prix , à celui qui aura répondu à ses vues, au moins sur l'un des trois objets.

Conditions.

Toutes personnes pourront concourir pour ces prix, excepté les académiciens titulaires & les vétérans ; les associés y seront admis. Les mémoires seront écrits en françois ou en latin. Les auteurs ne se feront connoître ni directement ni indirectement ; ils mettront une devise à la tête de l'ouvrage , & y joindront un billet cacheté , qui contiendra la même devise, leurs noms, & le lieu de leur résidence. Les paquets seront adressés, francs de port, à Lyon :

A M. de la Tourrette, ancien conseiller à la cour des Monnoies, secrétaire perpétuel pour la classe des sciences, rue Boissac ;

Ou à M. Bollioud Mermet, secrétaire

164 MERCURE DE FRANCE.

perpétuel pour la classe des belles-lettres ;
rue du Plat ;

Ou chez Aimé de la Roche, imprimeur-
libraire de l'Académie, aux halles de la
Grenette.

Aucun ouvrage ne sera reçu au concours,
passé le premier Avril 1774. L'Académie
proclamera ceux qui auront mérité les suf-
frages, dans la première assemblée publi-
que qu'elle tiendra après la fête de saint
Pierre. Les médailles ne seront délivrées
qu'aux auteurs ou à leurs fondés de pro-
curation.

Sujets des Prix fondés par M. Christin.

La même Académie avoit proposé,
pour le prix de mathématiques de l'année
1772, le sujet qui suit :

*Quels sont les moyens les plus faciles &
les moins dispendieux, de procurer à la ville
de Lyon, la meilleure Eau, & d'en distri-
buer une quantité suffisante dans tous ses
quartiers.*

La solution du problème exigeant des
observations locales, le nombre des con-
currens étoit nécessairement restreint ;
l'Académie a néanmoins reçu des mémoi-
res intéressans. Elle a lieu d'espérer qu'en
continuant le même sujet, à l'année 1775,

M A R S. 1773. 165

les auteurs, qui ont concouru, feront de nouveaux efforts pour remplir toutes les vues du programme.

On demande de déterminer la quantité d'eau nécessaire, & de joindre aux projets, les plans des machines, les calculs du produit & de l'entretien, & un devis général.

Le prix sera double, consistant en deux médailles d'or, du prix chacune, de 300 l.

Les mémoires ne seront admis que jusqu'au premier Avril 1775.

Le prix sera distribué dans une séance publique, après la fête de St Louis. Les autres conditions conformes à celles ci-dessus.

L'Académie demande, pour le prix des arts, qui sera distribué en 1774, *quels sont les moyens les plus simples & le moins sujets à inconvéniens, d'occuper, dans les arts mécaniques ou de quelque autre manière, les ouvriers d'une manufacture d'étoffe, dans les tems où elle éprouve une cessation de travail; l'expérience ayant appris que la plupart de ces artisans sont peu propres aux travaux de la campagne?*

Le prix est une médaille d'or, de la valeur de 300 liv. On n'admettra aucun

mémoire après le premier Avril 1774. La distribution se fera, la même année, après la fête de St Louis. Les autres conditions comme ci-dessus.

Le prix de Physique, fondé par M. Christin, sera décerné, en l'année 1773, au meilleur mémoire sur le sujet, précédemment proposé pour l'année 1770:

Déterminer quels sont les principes qui constituent la Lymphe; quel est le véritable organe qui la prépare; si les vaisseaux qui la portent dans toutes les parties du corps sont une continuation des dernières divisions des artères sanguines, ou si ce sont des canaux totalement différens & particuliers: enfin quel est son usage dans l'économie animale.

L'Académie invite ceux qui voudront traiter ce sujet, à déterminer, par des expériences, la nature de la *Lymphe*, comparée aux autres humeurs; & à décrire son cours dans toute l'habitude du corps.

Le prix est double, & consiste en deux médailles d'or, de 300 livres chacune. L'Académie a conservé, au concours, les mémoires qui y ont été ci-devant admis; elle n'en recevra aucun, passé le dernier Janvier 1773. Les autres conditions com-

me celles du premier programme. La distribution se fera après la fête de St Louis.

L'Académie a réservé, pour l'année 1773, un autre prix, & demande, de nouveau, *des recherches sur les causes du Vice cancéreux, qui conduisent à déterminer sa nature, ses effets, & les meilleurs moyens de le combattre.*

Il importe que les auteurs, après avoir défini ce qu'on entend par *Cancer*, développent les progrès que la médecine a faits jusqu'à nos jours dans la connoissance des maladies *cancéreuses*; qu'ils analysent les observations, les expériences & les opinions des auteurs les plus célèbres, en rassemblant les moyens diététiques, chirurgicaux & pharmaceutiques, employés jusqu'à présent pour attaquer ces formidables maladies; qu'ils les décrivent, rapportent leurs observations pratiques & leurs expériences; qu'ils apprécient les symptômes, qui précèdent, accompagnent & suivent le *Cancer*; qu'ils en fixent le pronostic & établissent les indications dans ses différents sièges, ses diverses espèces & ses divers états; qu'ils remontent aux principes qui y donnent lieu; qu'ils déterminent la manière de les connoître, & en donnent une théorie satis-

168 MERCURE DE FRANCE.

faisante ; qu'ils indiquent les meilleurs spécifiques connus , dans tous les cas , en démontrant leur pouvoir ou leur insuffisance ; qu'ils donnent enfin , s'il est possible , de nouvelles vues sur les découvertes à faire & sur les moyens d'y parvenir. L'Académie invite les auteurs à dresser des tables raisonnées , qui contiennent l'extrait de ce qu'ils auront dit de plus essentiel.

Le prix étoit de 600 livres , somme déposée par M. Pouteau , académicien ordinaire , pour être adjugée , par l'académie , à l'auteur du meilleur ouvrage sur ce sujet , quelle a continué en conservant les mémoires admis au concours, en 1770. Un citoyen plein de zèle pour l'humanité, sans vouloir être connu , a doublé la somme proposée ; de sorte que le prix est actuellement de 1200 livres.

Les mémoires ne seront admis que jusqu'au dernier Janvier 1773. La distribution sera faite dans la même séance que celle du prix précédent. Les conditions sont les mêmes.

SPECTACLES.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

L'ACADÉMIE royale de Musique a donné, le mardi 26 Janvier, la première représentation de la reprise de *Castor & Pollux*, tragédie en cinq actes, poëme de M. Bernard, musique de Rameau.

Nous avons rendu compte, l'année dernière, des beautés de ce magnifique opéra, un des premiers ouvrages du théâtre lyrique, que le Public a revu avec la même admiration, & suivi avec le même empressement. Nous devons cependant rendre ici la justice due aux talens distingués des acteurs, qui ont tous concouru à la perfection de l'exécution, & qui ont si heureusement secondé les soins de l'administration de l'Académie.

Les changemens les plus sensibles, à cette reprise, ont été indiqués par le Public éclairé, & portent sur la partie du spectacle, des décorations, des habillemens & du costume.

Le rôle de *Pollux* a été rendu par M. Gelin; celui de *Castor*, par M. le Gros; *Telaïre*, par Mlle Arnould; *Phebé*, par

H

170 MERCURE DE FRANCE.

Mlle Duplant ; *Jupiter*, par M. Durand ; *Mercur*e, par M. Muguet ; *Cléone*, par Mlle Châteauneuf ; *le grand Prêtre de Jupiter*, par M. Beauvalet, une *Suivante d'Hébé* & une *Ombre heureuse*, par Mde Larrivée. M. Muguet & M. Cassaignade ont chanté dans les divertissemens.

M. Gelin & M. le Gros ne laissent rien à désirer dans la manière dont ils jouent & chantent les beaux rôles de Castor & de Pollux. Mlle Arnould ajoute encore par la sensibilité de son jeu & de son organe à l'intérêt de la tendre Telaïre. Le plaisir que l'on a de la voir & de l'entendre font désirer seulement que sa santé lui permette de se rendre moins rarement aux applaudissemens des amateurs. On ne peut trop louer le zèle de Mde Larrivée, qui a bien voulu chanter dans les divertissemens, & ajouter par le charme de son chant & de son organe, à l'effet général du spectacle.

Mlle Beaumesnil a remplacé souvent Mlle Arnould, & a toujours été bien accueillie. M. Durand a été applaudi dans le rôle de M. Gelin, M. Muguet dans celui de M. le Gros & Mlle Durancy, dans celui de Phebé ; Mlle Rosalie a chanté avec succès les petits airs en l'absence de Mde Larrivée.

Le ballet du premier acte est de la composition de M. d'Auberval, qui a représenté avec beaucoup de vérité les différentes évolutions des combats; il a pareillement composé le ballet des Enfers au quatrième acte, où il a encore ajouté à l'horreur & au terrible de ces groupes menaçants des démons déchaînés.

Nous ne répéterons pas ici les éloges que nous avons déjà donnés aux ballets des *Lutteurs* du second acte, à la peinture voluptueuse des plaisirs de l'Olympe au troisième acte, & aux danses des Ames fortunées au quatrième acte, de la composition de M. Vestris, qui a exécuté lui-même, avec Mlle Guimard, un pas de deux du genre le plus agréable. M. Gardel a composé avec succès le ballet du cinquième acte. Les premiers talens ont tous concouru avec zèle à la belle exécution de ce grand & superbe spectacle.

L'Académie royale de Musique a donné, le lundi 22 Février, la reprise d'*Eglé*, ballet héroïque en un acte, paroles de M. Laujon, musique de M. de la Garde, & des *Amours de Ragonde*, comédie ballet en trois actes, poëme de Nericault Desrouches, musique de Mouret. Le rôle d'Eglé est rendu à cette reprise par Mde Lativée, dont l'organe flatteur & le

jeu naïf augmentent l'agrément. Celui de *Misis* est joué avec intelligence & chanté avec goût par M. Durand. Mlle Duplant chante avec beaucoup d'expression le rôle de la Fortune. Le ballet charmant & très-varié de l'acte d'Eglé est de la composition de M. Vestris, Mlle Devieux y danse avec applaudissement.

Mlle Rosalie joue Colin dans les *Amours de Ragonde*, & M. Durand représente Ragonde. Ils mettent dans leur jeu & dans leur chant l'expression & le comique convenables. Les autres rôles sont très-bien remplis par MM. Thiror & Beauvalet, par Mlles d'Avantois & Châteauneuf. Les ballets sont très agréables. MM. Malter & Despréaux, Mlles Asselin, Julie & Compain en exécutent les entrées avec beaucoup de gaité & de talent.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES Comédiens François ordinaires du Roi ont célébré l'année séculaire du célèbre Molière par deux pièces nouvelles. L'une, l'*Assemblée*, comédie en un acte & en vers, de M. de Schosne, a été jouée

M A R S. 1775. . . 173

le mercredi 17 Février. M. Lekain, en annonçant cette pièce, a témoigné, au nom des Comédiens, leurs sentimens d'admiration, de reconnoissance & de piété filiale envers leur père, leur bienfaiteur & l'homme de génie qui a illustré la scène françoise. Il a déclaré en même-tems que le produit de la représentation de cette pièce étoit destiné par les Comédiens à l'érection de la statue de Molière.

Le théâtre représente une salle d'assemblée. M. Dalinval est le Semainier; il s'impatiente d'attendre, il appelle Robert, garçon de la comédie, (représenté par M. Augé) qui lui dit que la cause du retard des Comédiens vient de ce qu'ils ont été voir la statue de M. de Voltaire. Il lui recommande l'auteur qui doit venir lire une pièce, d'autant qu'il l'a servi autrefois, & qu'il en a reçu des instructions pour récompense de ses services. Ce Robert raconte aussi le détail de tous les métiers qu'il a faits. La concierge de la comédie (Mde Bognoly) vient ensuite & fait une sortie contre les réformes adoptées par les Comédiens; elle se plaint de la suppression des bancs sur le théâtre, de celle des paniers & des chapeaux surmontés de plumets, &c. Les acteurs &

H iij

actrices s'assemblent ; ils écoutent sans être apperçus & rient de leur concierge. On demande le sujet de l'assemblée, c'est la lecture d'une pièce ; aussitôt on annonce l'auteur. (M. Dugazon). On se lève, on le complimente, on glose sur sa figure, on se le renvoie de l'un à l'autre. Mlle Dumefnil veut le faire asseoir dans le fauteuil où tant d'hommes illustres ont passé avant que de se faire un nom immortel ; mais le modeste acteur répond que ce n'est pas à la foible colombe à entrer dans le nid de l'aigle, dont il ne peut imiter l'essor. Enfin il prend place & expose le plan de sa pièce. Il n'ose compter sur la beauté du style ; mais il est sûr que le choix du sujet sera agréable. Il s'agit de célébrer le jour séculaire de la mort de Molière. L'assemblée témoigne sa joie & son approbation. Sa pièce est reçue d'une voix unanime sans avoir encore été entendue ; mais lorsqu'il dit que ce n'est qu'un canevas dont les rôles doivent être remplis à l'improviste, les comédiens n'osent l'entreprendre. L'auteur poursuit l'exposition de sa pièce ; il veut faire revivre Molière ; il veut que sa présence inspire de nouveau les poëtes, & qu'il leur apprenne l'art qu'il avoit d'observer & de peindre les caractères comiques. Il

doit recourir à une Magicienne pour évoquer l'ombre de ce grand homme. Eh! qui fera ce rôle? (dit Mlle Fannier) Vous-même, répond le poëte. La jeunesse & la beauté donneront des charmes à la vieillesse. Il décrit l'opération magique qui doit faire renaître Molière; c'est lui-même, on le voit; aussi-tôt un changement de décoration laisse appercevoir son buste élevé au milieu du panthéon. *M. Pontheuil* représente Apollon. *Thalie* (Mlle Belcourt) & *Melpomène* (Mlle de Raucourt) débitent des vers à la louange de Molière, & font la cérémonie de son apothéose qui est suivie d'un ballet héroïque.

On auroit désiré que l'auteur n'eût pas mis dans sa pièce tant de scènes épisodiques, étrangères à l'éloge de Molière, & qu'il eût rappelé plus particulièrement les chefs-d'œuvre & les traits de ce génie de la comédie. Au reste il y a de la facilité, de la gaîté & du talent dans cette production.

Les Comédiens ont donné, le jeudi 18 Février, la représentation de la *Centenaire*, suivie de l'Apothéose de Molière par M. Artaud. Le Poëte a bien senti que

H iv

Le plus bel éloge de Molière étoit dans ses ouvrages, & que pour célébrer dignement ce grand homme, il falloit faire revivre les principaux caractères de ses Comédies, & rappeler quelques-uns des traits saillans de cet heureux génie. C'est ce qu'il a fait dans sa Comédie, très-bien conçue, & parfaitement exécutée. Il y annonce lui-même beaucoup de talent pour le genre comique devenu si rare, & nous l'invitons à parcourir une carrière où l'étude qu'il a fait du premier des Comiques, & l'art de voir le ridicule sous le masque des personnages agissant dans la société, pourront lui fournir de nouveaux sujets d'une Comédie gaie & instructive. Tel est le plan de la *Centenaire*, autant que nous l'avons pû saisir à la représentation. Thalie (M^{de} Belcour,) en habit de Veuve, & Momus, (M. Dugazon,) en Médecin empirique, viennent par ordre de Jupiter, pour découvrir s'il y a sur terre un nouveau caractère comique à présenter à Molière après la centième année de sa mort. Momus a pris l'habillement d'un Empirique, pour tromper les hommes; c'est le déguisement, dit-il, qui les abuse dans tous les tems; il a répandu de tous côtés des avis, & afin d'attirer plus

surement à lui tous les différens états de la vie, il a mis dans ses annonces le mot essentiel : il donnera ses consultations *gratuites*. Il se retire. Arrive *Sosie*, (représenté par M. Prévile,) *Thalie* se couvre de son voile. *Sosie* la prend pour la *Nuit*, & se ressouvient des coups de bâton qu'elle lui a valus. *Thalie* se réjouit de sa frayeur, & *Sosie* lui demande si elle croit encore

Que les coups de bâton d'un Dieu
Font honneur à qui les endure.

La Déesse désabuse *Sosie*, en lui apprenant qu'elle est veuve de *Molière*; vous êtes donc, dit-il, *Thalie*? Elle en convient. Je ne croyois pas, reprend *Sosie*, que les Déeses devinssent veuves. Bon! lui dit *Thalie*, *Melpomène* est à son quatrième époux. Mais, reprend *Sosie*, comment avez vous pu soutenir un si long veuvage? J'avoue reprend *Thalie*, que j'ai eu quelques amans, entre autres un *Joueur*, un *Philosophe*, & surtout M. l'*Empirée*. Enfin elle communique à *Sosie* son projet; & le charge d'introduire les personnages qui se présenteront. Arrive *Lélie*, (représenté par M. Molé,) qui fait des étourderies, l'*Avare*

H v

178 MERCURE DE FRANCE.

(très-bien rendu par M. Desselart,) ajoute encore aux traits & au caractère que lui a donnés Molière. Le Tartuffe, représenté par M. Augé; le Misanthrope par M. Belcourt; Trissotin, par M. Dauberval; M. Jourdain, par M. Feulhie; George-Dandin, par M. Bourette; Angélique, femme de George-Dandin, jouée par Mlle Hus; Georgette par Mlle Fannier; Madame Pernelle, par Madame Drouin.... Tous ces personnages mis en scène, & beaucoup d'autres figurés, rapellent les caractères employés dans les Comédies de Molière, & les principaux traits comiques avec lesquels ils sont peints. Le Misanthrope fait une sortie contre les mœurs, les travers, les vices du siècle; Trissotin veut s'unir à lui, & promet de le flatter, & de faire des satyres contre leurs ennemis; mais le Misanthrope rejette loin de lui ce vil métier de satyrique, & s'indigne de la lâcheté d'un écrivain qui veut flétrir les talens qui le font vivre. Le Public a beaucoup applaudi à ce sentiment énergique contre les libelles littéraires. Est-il quelqu'homme de lettres, ou plutôt quelqu'écrivain qui ose jamais se reconnoître dans ces vers? Cette excellente Comédie dont nous voudrions pouvoir citer les saillies; les traits

ingénieux & comiques, a le plus grand succès. Elle est suivie de la cérémonie de l'apothéose. Et si Thalie & Momus n'ont point trouvé un nouveau caractère pour fêter le génie de Molière, ils croient dumoins ne pouvoit mieux honorer un bon père, qu'en lui présentant ses enfans. Les Comédiens s'empressent autour de sa statue. Ils la couronnent de lauriers. La suite de Thalie & celle de Melpomène forment des marches & des divertissemens imités des Comédies mêmes de Molière. Ce spectacle agréable est terminé par des couplets ingénieux à la gloire de l'homme immortel qu'il falloit célébrer.

*Observations sur la Statue destinée à
Molière.*

Les Comédiens Français qui se sont fait tant d'honneur il y a quelques années en rendant hommage au grand Corneille dans sa postérité; après avoir payé ce tribut si noble & si légitime au père de la Tragédie, viennent de faire éclater leur reconnoissance envers le créateur & le modèle de la bonne Comédie. On sait qu'ils ont réservé le profit de la première représentation de l'Ac-

180 MERCURE DE FRANCE.

Assemblée pour faire élever une statue à Molière. Mais il s'en faut de beaucoup que cette faible somme soit suffisante pour les frais de ce monument. Il y a lieu de croire qu'ils seront secondés par une Nation sensible & généreuse, qui ne permettra pas qu'un projet qui l'honore, ait été comme tant d'autres, vainement conçu. Si les Comédiens chérissent dans Molière leur fondateur & leur bienfaiteur, la France doit chérir en lui l'homme de génie qui le premier a combattu sur la scène les vices, les ridicules & le faux bel-esprit, & qui a été le premier législateur de la société & du goût. Si les personnes les plus considérables, si les amateurs des lettres & des arts se réunissent pour faire achever ce monument de la gloire de Molière, cet exemple serait peut être suivi en faveur des grands hommes qui ont illustré la scène; les statues de Corneille, de Racine, de Voltaire orneraient le péristyle de la nouvelle Salle que l'on projette de bâtir; & la France, depuis long-temps la plus heureuse rivale d'Athènes dans les beaux arts, le serait aussi dans les honneurs rendus à ceux qui les cultivent. C'est ce vœu que l'on osait énoncer il y a quelque temps, & qu'on ne rappelle

point ici par la frivole vanité de citer des vers, mais pour exprimer des sentimens communs à tous les bons citoyens.

Et vous, Français, & vous, ô Nation brillante !
 Si le faste & l'éclat vous flatte & vous enchante,
 Ah ! rougissez au moins d'un luxe infortuné,
 Dans l'ombre de vos toits obscurément borné.
 Pour les siècles futurs montrez-vous magnifiques.
 Que vos murs, vos jardins, vos places, vos par-
 tiques,

Des Pigal, des le Moine illustrant les ciseaux,
 Soient ornés par la gloire & pleins de vos héros.
 Ce Cornéille si cher à votre ame agrandie,
 Manque à la scène auguste où règne son génie.
 Turenne mort pour vous, laissant un nom si beau,
 Attend une statue & n'a rien qu'un tombeau.
 Voilà les monumens d'un luxe légitime.
 Qu'à leur touchant aspect le jeune homme s'an-
 me ;

Par ces prix glorieux qu'il se sente exciter ;
 Qu'il pleure en les voyant ; il va les mériter.
 Est-il vrai ? l'on m'en auec. . . O fortuné présage !
 Est-il vrai qu'un grand homme, idole de notre
 âge,

A déjà fait un pas dans la postérité,
 Et voit avant sa mort son immortalité ?
 Parais, élève-toi, noble & brillant trophée !
 E'irconsolable envie, à tes pieds étouffée,
 Va faire entendre en ses derniers sifflemens :

182 MERCURE DE FRANCE.

Parais , préviens les coups de la mort & du tems.
N'offre point au génie une attente frivole ,
Et que le Tasse vive & monte au capitoie.

Fragment d'une Epître sur le Luxe , par M. de la Harpe.

Début de Mlle SAINVAL Cadette.

Mlle Sainval Cadette a repris & continué son début , dans Ariane , dans le Cid , dans Inès , dans Iphigénie en Aulide , dans Alzire. Cette Jeune Actrice a le don des larmes & une sensibilité touchante ; personne n'exprime mieux les gémissemens de la douleur, les soupirs de l'amour, le cri de la nature ; elle joue avec beaucoup d'ame, de vérité & d'intérêt. Peut être pourroit-on desirer qu'elle mît plus d'économie & de ménagement dans l'expression de la douleur. C'est en l'épanchant par degré qu'elle parviendra à faire plus sûrement une impression profonde dans les cœurs, & à les pénétrer à son gré de ses propres douleurs.

VERS adressés à Mlle Sainval la cadette.

AUX succès de Raucour ne porte point d'envie,
 Jeune Sainval ! les tiens ne sont pas moins brillans.

Des fortes passions elle rend l'énergie,
 Et tu peins la douceur des tendres sentimens.

J'admire en elle Pulchérie ;

Et la vengeance d'Emilie,

A mon ame étonnée inspire la terreur.

Je ressens dans Inès ta crainte & tes alarmes.

Tu meurs, & je verse des larmes.

Raucour entraîne, émeut : tu pénètres le cœur,

Dont ta voix touchante est l'organe,

Et la belle Didon & la tendre Ariane

Me font également partager leur douleur.

COMÉDIE ITALIENNE.

ON a donné à ce théâtre quelques représentations de *Julie*, Comédie en trois actes mêlée d'ariettes, dont les paroles sont de M. Montvel, acteur français, & la musique de M. Desfaides. Cette Comédie a été reçue & entendue avec un nouveau plaisir. Le Public y rit, & y chante même, des airs naïfs & très-

184 MERCURE DE FRANCE.

piquans. Nous ne répéterons pas les justes éloges que nous avons donnés d'après les spectateurs, aux auteurs des paroles & de la musique, & aux acteurs & actrices.

D. É. B. U. F.

Le sieur Soligni a débuté dans les rôles amoureux d'*Isabelle & Gertrude*, d'*On ne s'avise jamais de tout*, de la *Fée Urgel*, de *Rose & Colas*; Il a du talent, & de l'usage du théâtre; mais un organe foible & ingrat.

On doit jouer dans les premiers jours de Mars le *Magnifique*, comédie en trois actes en prose mêlée d'ariettes; paroles de M. Sédaine; musique de M. Grétry.

Cours de Physique expérimentale.

M. Brisson, de l'Académie royale des Sciences, Maître de Physique & d'histoire naturelle des Enfans de France, Professeur royal de physique expérimentale, au Collège Royal de Navarre, commencera le Mercredi dix Mars, à onze heures du matin, son cours de physique expérimentale, dans son cabinet de machines, rue du Jardinet F. S. G. Les personnes qui voudront suivre ce cours, se feront inscrire chez lui avant ce terme.

A R T S.

G R A V U R E S.

I.

L'Enlèvement de Proserpine, estampe de 22 pouces de largeur sur 16 de hauteur, gravée d'après le tableau original de de Troy par J. Ch. le Vasseur, graveur du Roi. A Paris, chez l'auteur, rue des Mathurins, vis-à-vis celle des Maçons. Prix, 6 liv.

PROSERPINE est dans les bras de Neptune qui l'a enlevée du milieu de ses compagnes lorsqu'elle cueilloit des fleurs dans les belles prairies d'Enna. Le Dieu des Enfers, fier de sa proie, tient d'une main son sceptre qui est une espèce de fourche à deux pointes. Il est assis sur son char tiré par quatre coursiers & précédé de l'Hymen & de l'Amour qui planent dans les airs & réunissent leurs flambeaux. Les Nymphes & les Sirenes qui accompagnoient Proserpine, expriment, par leurs différens mouvemens, leur surprise & leurs respects de se voir enlever la plus

186 MERCURE DE FRANCE.

belle & la plus chérie de leurs compagnes. Cette riche composition, d'un style noble & poétique, méritoit bien les honneurs de la gravure. L'estampe est harmonieuse, & produit un très-bon effet par la variété & l'heureuse opposition des travaux de la pointe & du burin.

I I.

Six nouvelles Estampes dans la manière du dessin lavé au bistre, par M. le Prince, de l'académie royale de peinture & de sculpture. A Paris, chez l'auteur au vieux Louvre, porte de la colonnade, & chez les Marchands ordinaires d'estampes.

Ces six estampes sont de format *in-4°*. Il y en a deux en hauteur : l'une nous représente une halte de Calmouks & l'autre un Marchand de gâteaux. Les quatre autres qui sont en large, sont intitulées la Cascade, la Ferme, le Cabaret ambulante & les Filets. Ces compositions sont dans le costume Russe que M. le Prince a étudié sur les lieux. Elles sont gravées suivant le procédé particulier à cet artiste, procédé qui rend les finesses de la plume, le large & le moëlleux du pinceau. On peut donc regarder ces nouvelles estampes comme

M A R S. 1773. 187
des dessins. L'effet en est pétillant. Elles
sont d'autant plus dignes du porte-feuille
de l'amateur Français, que les scènes en
sont variées & la plûpart neuves pour
lui.

*LETTRE de Madame Vanloo, sur un
article du Journal Politique, au sujet
de deux tableaux.*

Je viens de lire, Monsieur, dans le Journal
politique de ce mois, un article qui me concerne,
& dans le quel il n'y a pas un seul mot de vrai.
Comme le fait dont il s'agit est un de ceux sur la
vérité ou la fausseté duquel il n'est pas indifférent
pour moi que le Public soit partagé, je n'ai pas
cru devoir l'accréditer davantage par un silence
que beaucoup de gens, toujours pressés de juger,
ont déjà pris pour un aveu de ma part.

Il est dit à la page 56 & 57 de ce Journal, « que
» l'Impératrice de Russie ayant offert à Madame
» Geoffrin 36000 liv. de deux tableaux que mon
» mari avoit faits pour elle, Madame Geoffrin
» avoit consenti à les lui céder pour cette somme,
» quoiqu'ils ne lui eussent coûté que 4000 liv.,
» & qu'elle m'avoit envoyé sur le champ les
» 32000 liv. qui faisoient l'excédent du prix que
» ces deux tableaux avoient été payés. »

J'ignore ce qui a pu donner lieu à de pareilles
suppositions, & si Madame Geoffrin a vendu ou
non à l'Impératrice de Russie les deux tableaux
en question; mais ce que je sais un peu mieux

que l'auteur du Journal politique, c'est que Mde Geoffrin a payé ces deux tableaux 12000 liv. & que si elle les a vendus 36000 liv., comme on l'assure positivement dans ce Journal, elle n'a point fait ni dû faire pour moi ce qu'on lui attribue sans aucune preuve, & vraisemblablement à son insu. La douce habitude que Mde Geoffrin a contractée depuis long-tems de faire le bien, & les bonnes actions de toute espèce dont sa vie semble n'être qu'un enchaînement continuel, ont donné lieu de croire à plusieurs personnes qu'elle pouvoit bien en avoir fait une de plus; & bientôt cette possibilité est devenue un fait dont personne ne doute aujourd'hui, excepté Mde Geoffrin & moi. Mais elle est trop honnête pour vouloir qu'on lui sache gré d'une action qu'elle n'a point faite, parce qu'elle n'a pas dû la faire, & je suis persuadée qu'elle verra avec plaisir une protestation qu'elle auroit été la première à rendre publique, si elle avoit eu connoissance de l'article du Journal politique auquel cette lettre doit servir de réponse. Dois-je craindre, en effet, que Mde Geoffrin, qui ne permet jamais à ses amis de parler des services qu'elle leur rend, & qui les dispense même de la reconnaissance, me blâme aujourd'hui de nier un bienfait que je n'ai pas reçu? Quand on est assez désintéressé pour laisser ignorer le bien qu'on fait, on ne peut être soupçonné de vouloir s'honorer de celui qu'on ne fait pas.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A N E C D O T E S.

I.

BELA III, Roi de Hongrie, étant mort, Eméric son fils lui succéda par le consentement général de la nation qui eut la consolation, bien douce pour un peuple qui aime ses Princes, de voir son nouveau Roi répondre parfaitement à l'espérance qu'elle avoit conçue de son mérite & de ses rares qualités. L'ambition porta son frère André à cabaler, & aidé de quelques factieux, il osa aspirer au trône & en dépouiller Eméric. Celui-ci n'opposa que sa fermeté & son courage contre les rebelles, devant lesquels il se présenta avec cette noble hardiesse que donne l'autorité légitime. Ayant mis la couronne sur sa tête & pris pour toutes armes son sceptre, il s'avança vers le camp des Ligueurs, après leur avoir fait dire qu'il paroïssoit en leur présence, muni de la seule majesté des Souverains respectables chez tous les peuples, & sans autres armes que celles de la justice de sa cause. Ce trait si héroïque & si singulier

désarma aussi tôt les rebelles dont André se vit abandonné ; les troupes étrangères rappelées à son secours se dissipèrent , & cet ambitieux confus , étonné , n'eut plus d'autre ressource que d'implorer la clémence de son frère qui , en lui accordant sa grace , lui rendit aussi son amitié.

I I.

M. Je ne puis laisser oublier à la Nation un trait dans des Sauvages dont j'ai été le témoin oculaire, & qui fut admiré de tous les habitans de l'Isle dans laquelle une scène si tragique se passa.

Vous avez sans doute , Monsieur , entendu parler de l'ouragan affreux qui désola l'isle St Christophe dernièrement. J'étois sur mes habitations dans un moment aussi critique. Le vent, les éclairs, le tonnerre ne permettoient à aucun habitant de sortir de chez lui ; j'avois même expressément défendu à mes esclaves de sortir de peur que , pendant un tel désastre , ils ne portassent la désolation dans toute la colonie. Les élémens déchaînés sur la terre déracinoient les arbres , ravageoient les plantations , ébranloient les habitations de toute part , & les cabanes des esclaves n'étant pas assez solides pour résister à un déchaînement aussi impétueux , ne laissoient à ces malheureux que l'attente de se voir tôtoutard écrasés sous les débris de leurs toits. Il y en avoit un plus vieux que les autres ; il s'appeloit Honoré , dont la femme & cinq enfans n'avoient pris , de quatre jours , de nourriture. Ce vieillard languissant a la douleur de voir tomber d'inanition , à ses côtés , deux de ses en-

fans. La faim le presse, il se saisit d'un large couteau qui se trouve sous sa main, ouvre le ventre de ces cadavres, en arrache le cœur, & après s'en être rassasié, présente, pour nourriture à sa famille désolée, des corps qui leur étoient aussi chers; tandis qu'ils étoient à dévorer un mets aussi dégoûtant, le toit de leur cabane, par une dernière secousse, s'ébranle: le vieillard se sent encore assez de forces pour retenir les poutres chancelantes, & invite ses enfans à se soustraire à une mort inévitable. Ceux ci refusent d'abandonner leur père, se cramponnent à son corps & le serrent de leurs bras. Le vieillard veut les embrasser, le toit tombe & engloutit sous ses ruines le père, la femme & les enfans. J'ai su cette aventure de la femme, qu'on retrouva n'étant pas encore morte, & qui vécut dix-huit heures après un pareil événement.

Etant venu à Paris pour affaires, je n'ai eu rien de plus pressé que de vous faire part de ce trait, & vous prie de l'insérer dans votre Mercure suivant.

Je suis, &c.

Le Chev. DE MARJEANCY,

Réclamation.

LA Lettre sur la critique des ouvrages & des auteurs, imprimée dans le dernier volume, est extraite d'un écrit publié par M. de Querlon en 1755, sous ce titre: *Lettre d'un Licencié en droit à l'Auteur de l'Année Littéraire.* C'est lui-même qui veut bien se faire reconnoître pour l'auteur de ce morceau intéressant, repris & conservé dans le Mercure.

A V I S.

L.

*Nouvelle méthode du Sieur Chaumont ,
perruquier.*

Les Commissaires nommés par l'Académie royale des Sciences , pour examiner une nouvelle manière de travailler le toupet des perruques proposée par le Sieur Chaumont , perruquier , en ayant fait leur rapport & fait voir plusieurs dessins de têtes toutes coëffées de diverses manières , faits de sa main avec toute l'entente & toute la correction possible , l'Académie a jugé que la pratique du sieur Chaumont , par laquelle il parvient à diminuer l'épaisseur des perruques , à en faire rapprocher les bords très-près de la peau & à y placer les cheveux sur le front d'une manière assez semblable à celle dont ils sortent naturellement de la tête , ne pouvoit que tendre à la perfection de son art ; qu'elle marquoit en lui du talent & de l'intelligence , & qu'en attendant que des expériences multipliées eussent justifié ses essais & apprécié son invention , elle ne pouvoit lui refuser son approbation & les encouragemens qu'elle a coutume d'accorder à toutes les tentatives raisonnées qui ont pour but la perfection des arts utiles.

Le sieur Chaumont demeure rue des Poullies St Honoré , à Paris.

II.

I L.

Rouge végétal à l'usage des Dames.

Le sieur Collin a l'honneur de présenter aux Dames un Rouge végétal, dont l'usage ne peut causer aucun inconvénient préjudiciable à la santé, ainsi qu'il est attesté par les Commissaires de l'Académie royale des Sciences.

Ce Rouge, disent-ils, est fort doux au toucher, & a le même manquement que l'amidon; il n'a point de saveur sensible, & ne laisse appercevoir sous les dents aucune partie dure; il se délaie entièrement dans la salive.

L'alkali fixe en liqueur, lui fait prendre une nuance de rouge tirant sur le violet, les acides affoiblis au contraire exaltent un peu sa couleur, & lorsqu'ils sont forts, ils la détruisent entièrement, propriétés qui caractérisent un rouge tiré de matières végétales ou animales.

L'eau pure appliquée au rouge de M. Collin en sépare la partie colorante, & nous nous sommes assurés par des lavages réitérés que la partie blanche qui reste ne contient aucune matière pesante, terreuse ou métallique.

Ce rouge délayé dans l'eau, & ensuite chauffée à-peu-près jusqu'à l'ébullition, forme une colle semblable à celle de la farine ou plutôt une espèce d'empois.

Nous l'avons fait entièrement dessécher & ensuite brûler; il s'est noirci, a répandu une fumée de même odeur que celle de la farine, & a brûlé avec une flamme sensible. La matière carbonneuse qui est restée, a continué à brûler aussi com-

me un charbon végétal ; elle s'est réduite à une fort petite quantité d'une cendre blanche très-légère, un peu alkaline & entièrement dissoluble dans les acides.

M. Collin nous ayant confié la composition de son rouge, & cette recette se trouvant d'accord avec les épreuves que nous venons d'exposer, il en résulte qu'il ne contient aucune matière minérale, terreuse, métallique ou saline, qui puisse nuire à la santé ou offenser la peau ; avantage que n'ont pas toutes les compositions qu'on a faites jusqu'à présent pour la toilette des Dames ; car, dans le grand nombre de ces rouges, il est certain qu'il s'en trouve plusieurs qui contiennent du blanc de plomb ou de bismuth, du minium, du cinabre broyé ou vermillon, & autres drogues malfaisantes ou du moins très-suspectes.

Nous pensons que le rouge présenté par M. Collin vaut mieux que tous ceux dont nous venons de parler, & que l'auteur est louable d'avoir cherché à en composer un dans lequel il n'entrât que des substances végétales ou animales, quoiqu'on en puisse peut-être trouver chez les marchands qui ne contiennent rien de nuisible de même que celui de M. Collin.

Signé, BOURDELIN & MACQUER.

Le seul bureau pour la distribution du Rouge végétal, sous toutes sortes de nuances, est établi chez Mlle Heran, qui demeure *porte cochère près les Gobelins*. On la trouve tous les jours & à toute heure : le tableau est sur la porte. Elle se transportera chez les Dames, à leur réquisition. Le prix des pots est fixé à 6 livres. Les Dames qui feront l'honneur d'écrire à ladite Dlle Héran, auront la bonté d'affranchir les lettres.

I I I.

Secrets pour les Cheveux.

Le sieur Delac donne avis au Public qu'il peint les cheveux, sourcils & paupières de la couleur qu'on desire; il en arrête la chute en 24 heures, indique les moyens de les conserver, en fait venir à ceux qui en manquent, & donnent la façon de le faire à ceux qui veulent eux mêmes en faire l'expérience. Plusieurs personnes lui ayant proposé de vendre son secret, il l'offre maintenant avec plaisir.

Il guérit les cors aux pieds & le mal de dents, & distribue une eau qui prévient ce dernier mal, & une poudre qui facilite aux personnes le moyen de s'arracher les dents elles-mêmes.

Sa demeure est à Paris, *rue de Bourbon, à la Ville-neuve*, chez le Sr Quinson, perruquier.

I V.

Chasses de Lunettes.

Cordier, qui a déjà été annoncé dans les papiers publics, continue avec la plus grande assiduité à perfectionner les nouvelles Chasses de Lunettes qu'il a imaginées pour les rendre commodes à toute sorte de besoins. Chez lui on trouvera des chasses ou montures de lunettes à pointes, à tempe, à anneau, &c., toutes très-utiles dans leur genre; il a réuni la délicatesse & la solidité, enfin l'utile & l'agréable. Pour les personnes de province qui voudront qu'on les leur fournisse toutes montées en verre, ils auront la bonté d'indiquer leur numéro ou leur âge; il tient

126 MERCURE DE FRANCE.

aussi des gardes vues de toute espèce & invention.
Il demeure à Paris, rue Saint-Jacques, cloître St Etienne des Grecs.

V.

Remède balsamique.

Par lettres-patentes du 21 Juin 1769, enregistrées au Parlement le 9 Juillet 1770, il a plû au Roi d'accorder au Sr Agirony, botaniste, un privilège exclusif pour vendre & distribuer dans tout le royaume son Remède Antivénérien, afin de procurer, est-il dit dans lesdites lettres-patentes, à ses Sujets les secours dont ils ont besoin, & qu'ils doivent attendre de ce remède vu & reconnu aussi utile.

Sa Majesté a confirmé lesdites lettres-patentes par son brevet du 7 Décembre 1772.

Ce remède, doux, balsamique, purifie toutes les âcretés de la masse du sang, est aisé à prendre, sans qu'on soit obligé de se déranger de ses affaires ni de garder la chambre ; & comme il est agréable au goût, plusieurs personnes de l'un & l'autre sexe peuvent même en faire usage sans être attaquées du mal vénérien, mais simplement pour se purifier le sang & se conserver en bonne santé.

Le sieur Agirony continue de faire des envois en province, en lui écrivant en sa demeure à Paris, rue du Four Saint-Honoré, la porte cochère attendant celle de l'hôtel Saint-Pierre, vis-à-vis le numéro 5. Il faut affranchir les lettres si l'on veut avoir réponse.

On trouve chez lui un livre qui enseigne la manière de se servir de son remède, lequel est imprimé avec permission & privilège du Roi.

On le trouve le matin depuis neuf heures jusqu'à une heure, & le soir depuis six jusqu'à neuf.

Traduction d'une Lettre écrite par les Chefs des corps & communautés, des arts & métiers de Bastia, à M. du Tressan, Premier Président de l'Isle de Corse.

Du 8 Janvier 1773.

MONSIEUR,

Vous êtes notre père, nous sommes vos enfans. Tous les soins que vous vous êtes donnés pour nous rendre heureux, pour nous faire oublier quarante années de douleurs & d'infortunes, votre équité, votre justice, votre génie sublime, votre sagesse incomparable, toutes vos vertus enfin vous ont acquis des droits si constans sur nos cœurs, que votre absence est pour la Corse une calamité publique.

Inquiets avec juste raison d'une absence aussi longue, nous adressons depuis quelques jours au Ciel des Prières publiques pour vous voir rendre à notre patrie avec de nouveaux moyens de la rendre heureuse.

Nous versons des larmes; & elles ne cesseront de couler qu'à votre retour.

Serions-nous assez malheureux pour vous perdre? nous en serions à jamais inconsolables. La supériorité de votre mérite vous appelle, sans doute, à des places plus importantes; mais en quel lieu de la France trouverez-vous autant d'infortunés qu'ici?

I iij

Notre amour, notre vénération pour vous, & votre attachement pour notre Nation ne vous engageront-ils pas à venir pendant quelque tems au moins adoucir nos maux. Nous vous en conjurons donc par vous-même qui nous êtes si cher. Nos malheurs sont nos seuls titres pour obtenir cette grace de vous.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Petersbourg, le 5 Janvier 1773.

LE Sieur Falconet vient de mettre la dernière main à la statue de Pierre le Grand, que l'Impératrice l'a voit chargé de faire. Cet habile artiste François a animé, du feu de la poésie, ce sujet si propre à échauffer l'imagination. Il a représenté le Héros Russe, arrivant au galop sur le sommet d'une montagne escarpée, arrêtant d'une main son cheval, & de l'autre paroissant donner des ordres. L'attitude du cavalier, l'expression & le caractère de sa tête, & sa main droite étendue, peignent à l'esprit les réflexions profondes du Fondateur & du Législateur d'un Empire. Les obstacles que Pierre le Grand a rencontrés dans l'exécution de ses projets, sont désignés avec beaucoup de justesse par le roc escarpé sur lequel il gravit & qui sert de base à l'ouvrage. Le sieur Falconet, par une adresse ingénieuse, s'est écarté des règles minutieuses du costume; car le piédestal qu'on traite ordinairement comme un hors-d'œuvre, qui ne dit rien & ne doit rien dire, fait ici corps avec la figure principale. Il tient à l'action que le sculpteur a exprimée, & en devient une partie nécessaire.

Le goût pour les jeux de hasard est parvenu à éluder, à Moscou, les ordonnances qui ont profcrit ceux qui sont connus. On en a introduit, récemment dans cette ville, un d'une espèce singulière. Il consiste à casser, en morceaux pairs ou impairs, des assiettes de fayance. Les pertes faites en très-peu de tems à ce jeu bizarre, vont au-delà de quatre-vingt mille roubles, environ 400,000 liv.

De Warsovie, le 19 Janvier 1773.

Les troupes Russes qui occupoient la province de Valachie se sont mises en marche pour Riga. Le général Krezetchnikow, gouverneur des provinces dont les Russes se sont emparés, a nommé pour chefs de la Noblesse, le sieur Onufre Halsko, dans la province de Polosk, le sieur Lucnin, dans celle de Witepsk, & le sieur Fellerzau, dans celle de Drwinska. Ces chefs ont choisi de leur côté des députés dans leurs provinces respectives, pour fixer un prix aux grains & aux vivres, & ce prix a été rendu public d'après leur avis. Le Prince Galitzin, venant de Petrikow, a passé par Rawa avec les troupes qui sont sous ses ordres & avec son artillerie. Il dirige sa marche vers la Vistule. La Légion Russe qui est ici doit en partir incessamment.

On prétend que dix-huit mille Prussiens qui étoient sur les frontières de la Silésie, ont reçu ordre de se rendre, avec vingt-quatre canons, dans le voisinage de cette capitale. On écrit en même tems de la Warmie qu'outre les deux cens mille florins de contribution que les Prussiens ont déjà exigés, ils en demandent encore quatre cens mille; qu'ils ont ordonné aux habitans de la Pologne Prussienne, de transporter leurs effets,

200 MERCURE DE FRANCE.

soit à Königsberg , soit à Berlin , & que cet ordre comprend même les habitans des provinces qui se trouvent enfermées dans le cordon Prussien.

On mande de Kaminieck , en Podolie , qu'on croit que les Autrichiens ont ordre de s'emparer de cette forteresse , ainsi que de celles de Brodi & de Luck. Les Russes cependant occupent ces deux dernières places , & ne paroissent pas disposés à en sortir.

De Vienne , le 23 Janvier 1773.

La désertion augmente toujours dans l'armée Autrichienne en Pologne. Elle a été si forte dans le régiment de Léopold - Palfy , que toutes les compagnies se trouvent réduites à quarante hommes , de cent treize dont elles étoient composées. Les autres régimens ont souffert à proportion de la facilité que les soldats ont pu trouver de s'échapper dans un pays ouvert de toutes parts.

De Berlin , le 23 Janvier 1773.

Le Roi a établi à Rothenbourg , sur la Saale , une direction des mines. L'administration & la juridiction de ce nouveau tribunal s'étendront sur le duché de Magdebourg , sur la principauté de Halberstadt & sur toutes les seigneuries annexées à ces deux provinces. Sa Majesté a fait publier en même-tems un code particulier des mines , uniquement rédigé pour ce district.

De Coppenhague , le 12 Janvier 1772.

On vient d'établir une Commission pour examiner , rectifier & perfectionner la constitution militaire du Danemarck. Cette commission , à laquelle préside le Prince de Brunswick-Bevern , est composée de onze membres.

De Stockolm, , le 22 Janvier 1773.

Dès qu'on fut informé ici des dernières faillites d'Amsterdam , le Roi manda le corps des Négocians de cette ville , & , après les avoir engagés à se soulager mutuellement , dans ces circonstances , Sa Majesté leur dit avec bonté qu'elle contribueroit , de tout son pouvoir , à défendre leurs intérêts & à soutenir le crédit de la Nation. Depuis ce tems , elle continue à donner audience , à des heures marquées pour cet effet , dans la semaine , à tous ceux de ses sujets qui viennent réclamer sa justice ou ses bontés.

Le Roi , voulant encourager les talens de tous les genres , & donner à ses peuples un noble délassement , a permis qu'il se formât ici une troupe de Comédiens. Ils ont débuté , le 18 , en présence de la Cour , par l'opéra de *Thétis & Pelée* , traduit en Suédois. Cette pièce a eu un grand succès.

De la Haye , le 12 Janvier 1773.

Les lettres arrivées du Brandebourg confirment que tout est en mouvement dans les Etats du Roi de Prusse. Les officiers se pourvoient de chevaux , de bagages , & l'on fait livrer aux paysans les chevaux qui doivent conduire l'artillerie. Tout semble annoncer une marche prochaine , qu'on suppose relative au *Senatús Consilium* , convoqué à Warsovie pour le 8 Février prochain. On porte , d'un autre côté , à cinquante mille hommes le nombre des Autrichiens entrés en Pologne. Suivant les mêmes avis , la ville de Dantzick a fait garnir de canons ses remparts & ses ouvrages avancés , comme si elle craignoit un siège prochain.

Le Vicomte de la Herreria remît aux Etats-Généraux, le 18 du mois dernier, un mémoire dans lequel il portoit des plaintes, par ordre de la Cour d'Espagne, contre l'abus qu'ont pu faire quelques officiers des vaisseaux Hollandois, de la liberté que leur donne l'art. XX du traité d'Utrecht, d'entrer & de séjourner dans le port de Cadix. Ce mémoire a pour objet l'extraction qu'on a faite des piastras en fraudant les droits établis par Sa Majesté Catholique : les Etats Généraux ont fait une réponse par laquelle ils promettent que les officiers de leur marine militaire observeront à l'avenir les réglemens que Leurs Hautes Puissances ont formés elles-mêmes sur cet objet, & qui sont conformes aux intentions de la Cour d'Espagne.

De Londres, le 12 Janvier 1773.

On écrit de Bombay qu'un grand nombre de Pirates, dont la plupart des équipages étoient composés de Portugais, couvroit & infestoit les Mers des Indes; que ces corsaires enlevoient ou pilloient tous les bâtimens du pays, & se réfugioient dans une anse de l'isle Caronjon, lieu presque inhabité, où ils cachoient leur butin au fond de quelques cavernes; mais que des bâtimens armés, envoyés contre eux, avoient découvert leur retraite, les avoient chassés de cette île & s'étoient emparés de leurs rapines.

Nous apprenons que les troubles élevés depuis peu dans quelques-uns des établissemens Portugais sur la côte d'Afrique, particulièrement à Arverri, à Magador & à Arebo, viennent d'être entièrement apaisés par le général Portugais commandant à Hunin. Avec sept cens Européens & huit mille Nègres, il a défait une armée de

trente à quarante mille Nègres, commandée par le Roi de Whidas.

La petite vérole qui s'est manifestée à Plymouth y a fait périr beaucoup de personnes. Le capitaine Barrington, effrayé des ravages causés par cette maladie, a pris le parti de faire inoculer tout son équipage, à bord même de l'*Albion* qu'il commande, & il n'a perdu aucun homme.

Il y a actuellement dans les magasins de la Compagnie des Indes seize millions de livres de thé, dont on peut espérer seulement de vendre un tiers dans tous les marchés étrangers, où les directeurs tâcheront de les faire passer. Il faut donc que la Compagnie se détermine à faire brûler la moitié de cette quantité de thé, c'est-à-dire, huit millions de livres, ou qu'elle cesse d'en importer pendant l'espace de six ans; ce qui seroit beaucoup de tort, non-seulement à son commerce & à sa navigation, mais encore à un nombre infini de familles qui vivent de la vente de cette denrée.

Les Magistrats de la province de Cornouaille éprouvent des alarmes continuelles à l'occasion de la révolte des gens de la campagne & sur-tout des mineurs d'étain qui commettent les plus grandes violences. Ces soulèvements sont occasionnés par le prix exorbitant du pain & de toutes les espèces de denrées. Une compagnie du 7^e régiment, infanterie, est partie, le 2 de ce mois, ainsi qu'un détachement de fusiliers Gallois, pour marcher contre ces mutins.

On apprend que plus de cinq cens émigrans du Nord de l'Irlande sont arrivés, le 2 Décembre dernier, à Charles-Town, dans la Caroline Méridionale.

De Cadix, le 26 Janvier 1773.

La trêve que ce Prince a accordée aux Etats-Généraux, étant sur le point d'expirer, on a vu sur cette côte & dans le détroit, des frégates hollandaises; & l'Empereur a ordonné de son côté qu'on armât quelques galiotes qui se trouvent à Tanger. Dans le même tems, le consul général de Hollande a apporté à Maroc la réponse ultérieure des Etats Généraux, qui doit décider de la paix ou de la guerre.

De Gènes, le premier Février 1772.

Le 26 du mois dernier, le Grand Conseil s'étant assemblé, on élut pour Doge Pierre-François Grimaldi, qui reçut d'abord les complimens des Dames & de toute la Noblesse, & ensuite ceux des Ministres des Cours Etrangères & de l'Archevêque. La cérémonie de son couronnement a été fixée au 6 de ce mois par un nouveau règlement fait à ce sujet. Elle étoit autrefois différée à six mois après l'élection, pour donner au Doge le tems de faire des préparatifs pour la rendre plus brillante.

De Romé, le 23 Janvier 1773.

Le Prince Doria Pamphili a fait présent à Sa Sainteté de deux belles statues antiques. L'une représente Diane & l'autre un Valet de Comédie. Sa Sainteté a aussi acheté, du sieur Gavino Hamilton, plusieurs morceaux d'antiquité très-rares, qu'Elle a fait placer, ainsi que les statues, dans son nouveau *Musæum*.

On mande de Milan que le Marquis Carpani a présenté à Son Altesse Royale un projet pour la

construction d'un canal qui établiroit une communication de la rivière d'Olivo à l'Adda ; ce qui deviendroît très-avantageux au commerce de cette ville.

De Venise, le 10 Janvier 1773.

Le 24 de ce mois dernier, cinquante personnes, en passant le Frioul, auprès de Saint-Daniel, le torrent appelé *Tagliamento*, eurent le malheur de périr. La barque qui les portoit, étant trop chargée, coula à fond au milieu du torrent.

De Paris, le 15 Février 1773.

On mande de Saint-Paul-Trois-Châteaux, en Dauphiné, que depuis le 18 du mois dernier, on a éprouvé, dans tous les environs, de fréquentes & violentes secousses de tremblement de terre ; que le 24, il y en eut une si forte à Clansayes, que les habitans effrayés abandonnèrent précipitamment leurs maisons, pour se réfugier à Saint-Paul-Trois-Châteaux. On attend de nouveaux détails sur cet événement qui ne paroît pas avoir eu de suites fâcheuses.

N O M I N A T I O N S.

Le Roi a nommé à la place de premier Gentilhomme de la Chambre de Monseigneur le Comte de Provence, le Marquis de Noailles, son Ambassadeur auprès des États-Généraux des Provinces-Unies.

La Marquise de Talaru, Dame pour accompagner Madame la Comtesse de Provence, ayant demandé au Roi la permission de se démettre de cette place, Sa Majesté en a disposé en faveur de la Comtesse de Damas, qui a eu l'honneur de lui

être présentée, en cette qualité, le 14 Février, par Madame la Comtesse de Provence.

Le Roi a nommé le sieur d'Anville, de l'Académie royale des inscriptions & belles-lettres, à la place de son premier géographe, vacante par la mort du sieur Buache.

PRÉSENTATIONS.

Mademoiselle de Rohan, fille du Prince de Guémené, capitaine-lieutenant des Gendarmes de la Garde du Roi, en survivance, a eu l'honneur d'être présentée à Sa Majesté, ainsi qu'à la Famille Royale, le 24 Janvier, par la Princesse de Rohan. Elle a pris le tabouret le même jour.

Le Prince de Chio a eu l'honneur d'être présenté au Roi par le Maréchal Duc de Richelieu, premier Gentilhomme de la Chambre de Sa Majesté, ainsi qu'à la Famille Royale. Le Prince Justiniani, son père, qui avoit eu l'honneur d'être présenté précédemment à Sa Majesté, descend en ligne directe de Vincent-Justiniani, Prince Souverain de Chio, qui après la prise de cette île, fut attiré en France par le Roi Charles-IX.

Le 31 Janvier, la Comtesse Charlotte de Poulignac a eu l'honneur d'être présentée à Sa Majesté, ainsi qu'à la Famille Royale, par la Duchesse de Bourbon, en qualité de Dame pour accompagner cette Princesse. Le même jour, la Vicomtesse de la Blache a eu l'honneur d'être également présentée au Roi & à la Famille Royale par la Marquise de la Blache.

Le Chevalier du Tillet, brigadier des armées du Roi, a eu l'honneur de prendre congé de Sa

Majesté & de la Famille Royale, pour se rendre à Malte.

Le 14 Février, la Comtesse de Damas eut l'honneur d'être présentée au Roi & à la Famille Royale, par la Comtesse de Damas d'Anlezy.

Le 9 Février, le Comte de Saint-Agnan-Deslon, officier au régiment d'Artois cavalerie, eut l'honneur d'être présenté au Roi & à la Famille Royale par le Maréchal Duc de Richelieu, premier Gentilhomme de la Chambre de Sa Majesté.

M A R I A G E S.

Antoine-François de Mintier, Chevalier Seigneur de la Mothe-Basse en Bretagne, chef du nom & armes de la maison, âgé de soixante-quinze ans, a renouvelé, le 4 Février, la cérémonie de son mariage avec Dlle Renée-Jeanne de la Mothe-Wauvert, âgée de soixante-dix ans. Ils ont eu de leur mariage, dix-sept enfans, dont neuf existent; & plusieurs petits-enfans, qui presque tous ont assisté à cette cérémonie à la paroisse du château de la Mothe-Basse, diocèse de Briey. La Maison de Mintier est une des plus anciennes & des plus nobles de Bretagne.

De Berlin, le 16 Février 1773.

Dimanche, 10 de Février, jour fixé pour le mariage du Landgrave de Hesse-Cassel avec la Princesse Philippine, nièce du Roi, la bénédiction nuptiale leur fut donnée, à midi, dans l'intérieur de l'appartement de cette Princesse, par l'Abbé Bastiani, chanoine de Breslau. La cérémonie protestante se fit publiquement, le même jour, à sept heures du soir, dans les grands ap-

208 MERCURE DE FRANCE.

partemens du Roi, & fut suivie d'un souper auquel toutes les personnes de la Cour furent admises. Il y eut des fêtes les jours suivans.

De Versailles.

Le Roi & la Famille Royale ont signé, le 6 Février, le contrat de mariage du Comte de Ville-neuve - Cillard, colonel d'infanterie, Gentilhomme de la Manche de Mgr le Comte d'Artois, avec Demoiselle du Buq de Bellefond.

Sa Majesté, ainsi que la Famille Royale, signa le 14 Février, le contrat de mariage du Vicomte de Faudoas, mestre de camp de cavalerie, avec Demoiselle de Boullainvillers; & celui du Comte de Chavigné, colonel du régiment provincial de Senlis, avec la Marquise de Bragelongne.

N A I S S A N C E S.

La Reine d'Angleterre est heureusement accouchée d'un Prince, le 27 Janvier.

La femme de Pierre Gloisian, tisserand à Aizenay, en Bas Poitou, est accouchée, le 13 Janvier, de trois enfans mâles qui ont été baptisés.

La Comtesse de Lowendal est accouchée d'un garçon le 30 Janvier.

M O R T S.

Anne Perette, veuve du sieur Bonvoisin, est morte à Pierre-sur-Dive, en Normandie, dans la cent unième année de son âge.

William Dykes, marchand, & Jacques Neunham sont morts à Londres, le premier, âgé de

cent trois ans , & le second , de cent deux. Ce dernier avoit été lieutenant dans le régiment du Duc de Marlborough , & avoit eu , à la bataille de Blenheim , la cuisse traversée par une balle de fusil.

Il est mort à Amsterdam , une femme âgée de cent quatre ans , & à Lisse entre Harlem & Leyde , un homme âgé de cent deux ans

Bertrand Nompar de Caumont , Marquis de la Force & de Caumont , premier Gentilhomme de la Chambre de Mgr le Comte de Provence , en exercice , est mort à Versailles , le 22 Janvier , dans la quarante-huitième année de son âge. Il laisse de son mariage avec Adelaïde - Luce de Brassac de Bearn , deux garçons & six filles.

Jacques de Grille d'Estoublon , Prévôt de l'Eglise métropolitaine d'Arles , Abbé commendataire de l'abbaye de la Grenetière , diocèse de Luçon , est mort à Arles , le 19 Décembre , dans la soixante-quinzième année de son âge.

Elisabeth Jagoux de la Croix est morte , à Saine Germain - Laval , en Forez , âgée de plus de cent ans. Catherine Smith , veuve de François Caulin , est morte à Thionville , à l'âge de cent trois ans.

Le Duc Ernest-Jean de Biron ou Biren , père du Duc Regnant de Courlande , mourut à Mittau , le 28 Décembre 1772 , à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Alexis Piron , auteur de la *Metromanie* & de plusieurs autres ouvrages , est mort à Paris , le 22 Janvier , dans la quatre-vingt-quatrième année de son âge.

Louis de Chevry , Marquis de Chevry , ancien

210 MERCURE DE FRANCE.

capitaine d'infanterie, chevalier de l'Ordre royal & militaire de St Louis, est mort, dans le courant de Janvier, au son château du Pleffis, en Brie, dans la quatre-vingt-septième année de son âge.

Marie-Angelique-Philippe le Veneur, épouse de Jean-Louis-Nicolas le Basèle, Marquis d'Argenteuil, lieutenant-général pour le Roi des provinces de Champagne & Brie, gouverneur de la ville de Troyes, est morte au château de Ville-Maréchal en Gâtinois, le 27 Janvier, dans la cinquante-troisième année de son âge.

François-Louis-Leonard de Prie, Marquis de Prie, ancien capitaine de cavalerie, chevalier de justice des Ordres royaux militaires & hospitaliers de Notre Dame du Mont Carmel & de Saint Lazare de Jérusalem, est mort dans ses Terres, en Normaudie, le 9 Novembre 1772, dans la quatre-vingt-dixième année de son âge. Il étoit frère cadet du Marquis de Prie, perein de Sa Majesté.

Paule Durazzo, épouse de Christophe-Vincent Marquis de Spinola, ministre plénipotentiaire de la République de Gènes auprès de Sa Majesté, est morte à Paris, le 26 Janvier.

Magdeleine le Moine, veuve depuis cinquante ans de Charles Souchaud, est morte à Maltot, près de Caën, dans la cent quatrième année de son âge. Leonard Bourifier, laboureur de la paroisse de Montignac, près de Bordeaux, est mort à l'âge de cent dix ans. Il s'étoit marié, pour la seconde fois, à quatre-vingt-douze ans, avec une fille de dix-huit. Pierre-Grégoire est mort, près de Montpont, également près de Bordeaux,

âgé de cent neuf ans. Il tenoit cabaret & étoit barbier. Il exerçoit encore cette dernière profession la veille de sa mort.

Angelique - Marie Surirey de Saint - Remy , épouse de Louis - Robert - Charles Mallet de Graville , Marquis de Graville , chevalier de l'Ordre royal & militaire de St Louis , ancien chef de brigade de Gendarmerie , est morte à Paris , le 13 Février.

Marie Peyrenc , Comtesse de Blet , veuve d'Alexandre de Saint - Quintin , Comte de Blet , maréchal des camps & armées du Roi , commandant pour Sa Majesté des ville & citadelle de Bergopzoom , est morte le même jour.

Marie Haye , veuve Prevost , est morte à l'hôpital du Havre , âgée de cent quatre ans ; & Jean Mercier , menuisier de Nonancourt , est mort à l'âge de cent ans.

François Comte de Bearn - Beon mourut , le 3 Février , dans son château de la Palu , en Guienne , dans la soixante - sixième année de son âge.

Marc - Antoine de Latre , brigadier des armées du Roi , lieutenant - colonel du régiment Royal - Navarre , cavalerie , est mort , le 6 Février , à St Germain - en - Laye.

N. de Pleuvre , fille du Marquis de Pleuvre , épouse de Louis - Anne - Alexandre de Biandos , marquis de Casteja , gouverneur pour le Roi de la ville de Saint Dizier , est morte , le 7 Février , au château de Demange en Barrois.

Dom Emmanuel Pinto , Grand - Maître de l'Ordre de Malte , est mort à Malte , le 24 Janvier 1773 , à quatre heures après midi , dans la quatre-

212 MERCURE DE FRANCE.

vingt-douzième année de son âge , étant né à Lamego , ville de Portugal , en la province de Beira , le 13 Mars 1681. Il résidoit à Malte depuis 72 ans , & il a gouverné son Ordre 32 ans 6 jours.

Le premier Février , Henri Junkerman mourut à l'âge de cent huit ans , à Alpen , près de Rheinberg , où il auroit pû voir Louis XIV , en 1672 , lorsque cette ville se rendit à ce Monarque.

Jean Baptiste Maximilien Gon , Vicomte d'Argenlieu , chevalier du l'Ordre royal & militaire de St Louis , colonel d'infanterie , ancien capitaine au régiment des Gardes , est mort à Paris , le 19 Février.

Louis-Robert-Hypolite de Chamissat de Boncourt , ancien lieutenant-colonel du régiment Royal-Etranger , cavalerie , brigadier des armées du Roi , est mort , le 8 Février , en sa terre de Boncourt , dans la quatre-vingtième année de son âge.

Frère Charles de Castelanne , Religieux profès de l'Ordre de St Jean de Jerusalem , au grand prieuré d'Aquitaine , commandeur de la Ville-Dieu , ancien capitaine au régiment Royal des Vaisseaux , neveu de Pierre-Joseph de Castelanne , ancien Evêque de Fréjus , & frère d'André de Castelanne , ancien Evêque de Glandèves , est mort à Poitiers , le 17 Février , dans la soixante-quinzième année de son âge.

Gabriel-Jeanne de Montesquiou d'Artaignan , Prieure de l'Abbaye noble d'Estun , dans le diocèse d'Arras , est morte , le 12 Février , dans la quatre-vingt-dix-huitième année de son âge. Elle étoit une des premières Elèves de St Cyr.

M A R S. 1773. 213

Marie de Choiseul-Buffierre, épouse de Charles Marquis de Clugny - Thenissey, est morte le 22 Février dans son château de Thenissey en Bourgogne. Elle laisse sept enfans; François-Victor de Clugny, capitaine de cavalerie, chevalier de l'Ordre royal & militaire de St Louis, marié à Jacqueline de Choiseul; Charles de Clugny, chevalier de Malte, mestre de camp officier des Grenadiers à cheval; François de Clugny, Evêque de Riez, comte de Lyon, ci-devant aumônier du Roi; Charles-François de Clugny, Chevalier de Malte, brigadier des armées du Roi, colonel du régiment de Beauvoisis; Louis de Blugny, Comte de Lyon, prévôt de l'Eglise de Lyon; Marie-Anne de Clugny, mariée au comte de Tessut-Verrey; & Marie-Françoise de Clugny, Abbessé du chapitre noble de Léigneux.

LOTÉRIES.

Le cent quarante-cinquième tirage de la Loterie de l'hôtel-de-ville s'est fait, le 25 Janvier, en la manière accoutumée. Le lot de cinquante mille livres est échu au N^o. 57319. Celui de vingt mille livres au N^o. 42088, & les deux de dix mille aux numéros 52843 & 54479.

Le tirage de la loterie de l'école royale militaire s'est fait le 5 Février. Les numéros sortis de la roue de fortune, sont, 61, 80, 52, 15, 71. Le prochain tirage se fera le 5 Mars.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page 1	
La Chasse au miroir,	<i>ibid.</i>
Le Brelan,	9
Jupiter justifié, <i>conte moral</i> ,	12
Vers envoyés à M. Gaillard de l'Académie Françoise, qui a paru regretter quelques Noyers, à l'ombre desquels il a souvent travaillé son histoire de la Rivalité, & que l'auteur a fait abatre,	31
Épître à mon feu,	32
Vers à M. le Chevalier de P... Page de S. A. S. Mgr le Prince de Condé, nommé à une sous-lieutenance, &c.	35
L'Amour vaincu par la vertu, drame en un acte,	37
Épître à Mlle H. de Watelin de Rieux, au- teur du logogryphe sur l' <i>Aiguille</i> , inséré dans le Mercure de Novembre 1772,	47
Ode à Barine,	51
L'Argenis moderne,	53
A M. de Larive, sur son départ de Bruxelles,	65
L'Incendie de l'Hôtel-Dieu, <i>cantate</i> ,	66
Explication des Enigmes & Logogryphes,	69
ENIGMES,	70
LOGOGYPHES,	72
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	73
Lettres édifiantes & curieuses,	<i>ibid.</i>
Anecdotes arabes & musulmanes,	86
Histoire d'une jeune Angloise,	89
Théorie & pratique des longitudes en mer,	91

Les Annales de la Bienfaisance,	24
Dictionnaire historique des saints Person- nages,	100
Guide du Commerce,	101
Dictionnaire abrégé d'antiquités,	103
Elémens de la Langue Angloise,	104
Francisci Mariz Mulcettulæ, Archiepiscopi, Roslanensis, dissertatio theologico lega- lis, de sponsalibus & matrimoniis, Traité théologico-légal des mariages contractés par les enfans de familles à l'insçu de leur père & mère,	106
Statuts & réglemens généraux pour le Maîtres en chirurgie des provinces du royaume,	108
Eloges des Académiciens de l'Académie royale des Sciences, morts depuis 1666 jusqu'en 1699,	<i>ibid;</i>
La voix des Pauvres,	125
Voyage de l'Isle de France à l'Isle de Bour- bon, au Cap de Bonne Espérance,	132
Le Bon Fils, comédie en un acte & en prose, par M. de Vaux,	155
Déclaration de M. de Voltaire,	157
Poësie del Signor Abbate Metastasio,	158
Lettre de M. l'Abbé Sabatier de Castres, où il fait ses plaintes contre de prétendus en- nemis qu'il suppose très gratuitement,	159
ACADÉMIE de Lyon,	161
SPECTACLES, Opéra,	169
Comédie françoise,	172
Observations sur la Statue destinée à Molière,	179
Début de Mlle Sainval, cadette,	182
Vers adressés à Mlle Sainval, cadette,	183
Comédie italienne,	<i>ibid,</i>
Cours de physique expérimentale,	184
ARTS, Gravures,	185

216 MERCURE DE FRANCE.

Lettre de Madame Vanloo , sur un article du Journal politique , au sujet de deux tableaux ,	187
Anecdotes ,	289
AVIS ,	191
Traduction d'une lettre écrite par les Chefs des corps & communautés , des arts & métiers de Bastia , à M. du Tressan , premier président de l'Isle de Corse ,	197
Nouvelles politiques ,	198
Nominations ,	205
Présentations ,	206
Mariages ,	207
Naissances ,	208
Morts ,	<i>ibid.</i>
Loteries ,	213

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu , par ordre de Mgr le Chancelier , le volume du Mercure du mois de Mars 1773 , & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris , le 28 Février 1772.

LOUVRE.

De l'Imp. de M. LAMBERT , rue de la Harpe.

